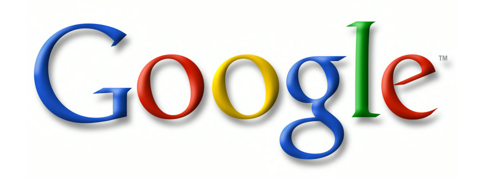
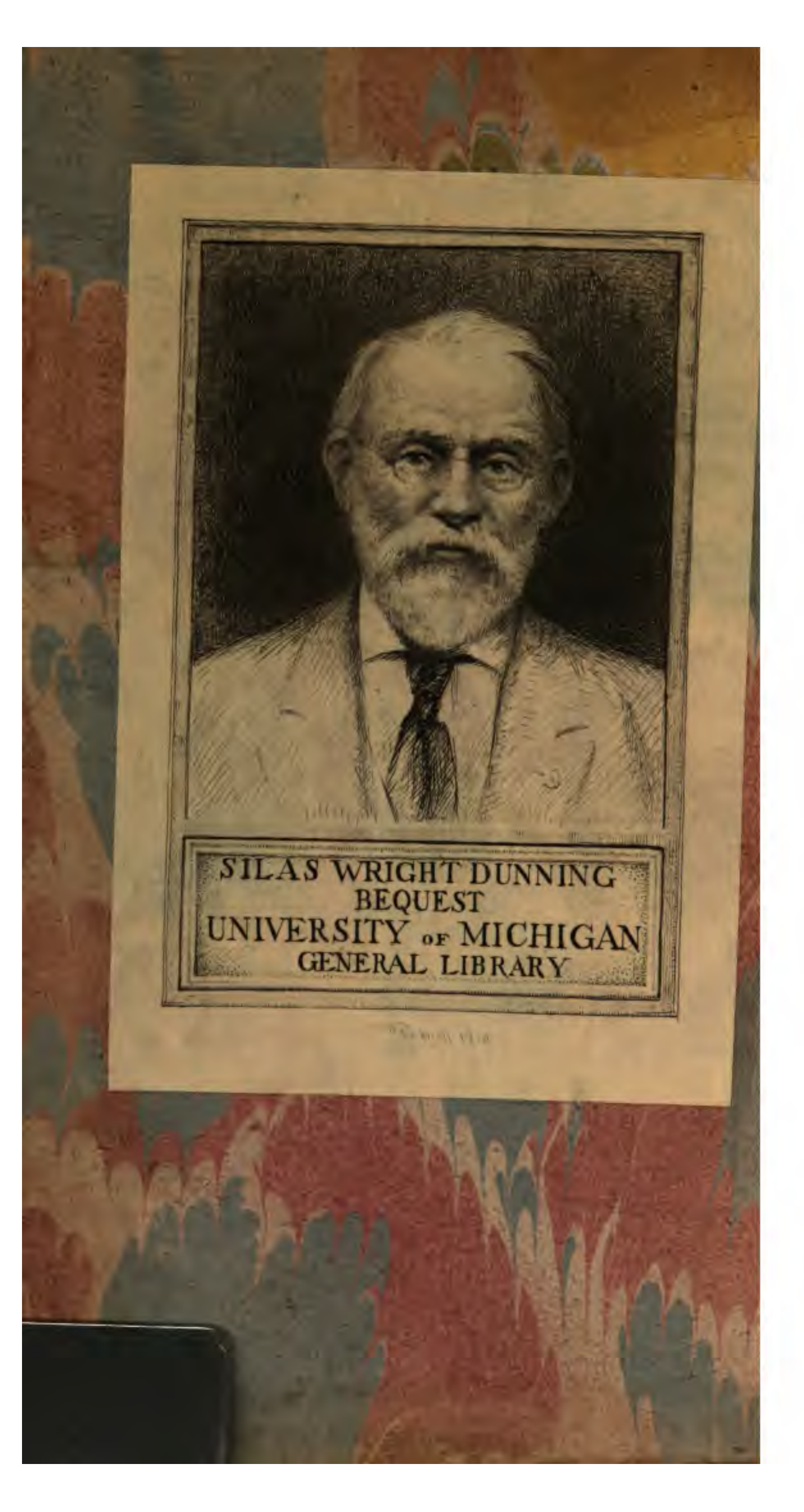




ÇHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME QUINZIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVIII.
AVEC PERMISSION.





CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

PORTRAIT D'UN ORIGINAL.*



ETANT allé faire une visite, il y a quelques jours, à un de mes anciens amis, je le trouvai à une table de jeu avec le Vicaire de la paroisse. Il me reçut avec empressement, & me présenta au Docteur comme un de ses bons amis. Ce Docteur, qui me parut un homme de cinquante ans, d'une constitution

* Traduit de l'Anglois.

vigoureuſe & d'une ſanté floriſſante, me regarda du haut en bas, & après une légére inclination de tête, reſta ſur ſa chaiſe ſans dire un ſeul mot. Je fus d'abord un peu ſurpris de l'air ſourcilleux de Monſieur le Docteur; mon ami s'en aperçut, & prenant la parole, Vous êtes, me dit-il, trop vieux pour mériter l'attention du Docteur; il n'en a que pour les perſonnes jeunes & vigoureuſes; mais, ajouta-t-il, bien-tôt vous le connoitrez mieux, & je ſuis perſuadé qu'il vous paroitra digne d'occuper une place dans le *Monde* *; car c'eſt un caractère ſi ſingulier, que vous n'en avez vu aucun qui lui reſſemble. Le Docteur ne répondit rien à cette plaiſanterie; il continua de me regarder fixement; enfin, remuant la tête, & ſe tournant vers mon ami, Voulez-vous, lui dit-il, faire encore une partie? Mon ami s'excuſa ſur ce qu'il ne pouvoit pas continuer, & fit aporter une bouteille de vin, des pipes & du tabac. Le Vicaire fuma ſa pipe, but du meilleur de ſon cœur à la ſanté de mon ami, me regardant toujours avec un air de répugnance, ne buvant point à ma ſanté,

* C'eſt le titre d'un Ouvr. Angl. Périod. d'où cette Piéce eſt tirée.

té, & ne m'adressant jamais la parole. Comme j'avois pris depuis long-tems la coutume de ne boire que de l'eau, j'en fis aporter une bouteille, & je répondois par des verres d'eau à leurs verres de vin. Le Docteur s'en étant aperçu, dit à l'oreille de mon ami, mais assez haut pour que je pusse l'entendre: » Le » pauvre homme n'en a pas pour long-tems, » à ce que je vois. « Mon ami sourit, & lui répondit *sur le même* ton; » Non, non, Doc» teur, Mr. *Fitz-Adam* vivra aussi long-tems » que vous & moi. « Puis s'adressant à moi, Quelles nouvelles? me dit-il. Nous commençames alors une conversation intéressante, qui dura jusqu'au moment où je voulus me retirer pour prendre du repos. Alors le Docteur se leva de sa chaise, but à ma santé, & me donnant un coup sur l'épaule, Vous êtes, me dit-*il*, un fort aimable vieillard; je veux faire connoissance avec vous pendant le séjour que vous ferez dans cette campagne.

M'étant levé de bon matin, je trouvai le Docteur dans la salle du déjeuné. Il me salua d'une façon très-polie, & me dit qu'il avoit quitté son lit & sa maison plus tôt que de coutume, afin d'avoir le plaisir de faire une pro-

menade avec moi. » Votre ami, me dit-il
» sort depuis peu d'une violente attaque d
» goute; il sera à peine levé lorsque nous au
» rons fait le tour de ses possessions. « J'ac
ceptai sa proposition; nous entrames dans u
jardin magnifique; j'étois ravi en extase
lorsque le Docteur me dit: » Voilà qui es
» d'une grande beauté, Mr. *Fitz-Adam*; j
» souhaiterois de tout mon cœur, que le pro
» prietaire fût moins tourmenté de la goutte
» afin que je pusse le fréquenter avec autan
» de considération que de plaisir. « » Qu'appel
» lez-vous *considération*? lui dis-je en l'inter
rompant; » mon ami en mérite-t-il moin
» parce qu'il est attaqué d'une maladie qu'i
» ne s'est point attirée par la débauche? « » Cela
» est vrai; cependant, Mr. *Fitz-Adam*, que
» voulez-vous que j'y fasse? je souhaiterois de
» penser autrement, car j'ai de grandes obli-
» gations à votre ami. Il y a un autre Gen-
» tilhomme dans notre voisinage, qui me pré-
» senta à lui, & me procura l'emploi que
» j'exerce; mais malheureusement il est atta-
» qué depuis long-tems du scorbut, qui lui
» donne de continuels maux de tête, qui ne
» manqueront pas d'abréger ses jours; ce qui
» fait que je ne vai jamais chez lui.

J'allois

J'allois l'interrompre, lorſque nous vimes paſſer près de nous un caroſſe, où il y avoit un Seigneur, qui baiſſa la glace, & fit au Docteur une profonde reverence; celui-ci tourna la tête, & ne dit pas un mot. Cette façon d'agir, & la converſation que nous avions euë, excitant ma curioſité, je lui demandai, qui étoit cet homme qui venoit de paſſer? » Monſieur, me dit-il, cet » infortuné a de grandes richeſſes; auſſi penſe-» t-il que tout homme à qui il fait un ſalut » doit le lui rendre; mais moi qui le connois, » je ſais auſſi qu'il mourra dans peu d'un aſth-» me qu'il a depuis longtems; & comme je » me porte très-bien, graces à Dieu, je ne » veux avoir aucune liaiſon avec cet homme-» là. La ſanté, Mr. *Fitz-Adam*, eſt la ſeule » choſe dont on doive faire cas dans ce mon-» de; puiſque la mienne eſt des meilleures, je » me regarde comme un homme bien autre-» ment important que celui qui vient de paſſer. » Malgré toutes ſes richeſſes, il ſeroit bien » content d'être le pauvre Vicaire de .... » pourvû qu'il eût ſa ſanté. Croyez-moi, Mr. » *Fitz-Adam*, il n'en a pas pour long-tems. «

Je ne repliquai rien à ces paroles du Docteur; il continua en ces termes: » Vous êtes

» dans un âge avancé, Mr. *Fitz-Adam*; & » vous êtes sans doute fatigué du voyage que » vous venez de faire, que vous avez entre» pris, si je ne me trompe, à cause du déran» gement de votre santé; c'est ce qui m'a fait » manquer à la politesse la premiére fois que » je vous ai vû; mais votre conversation m'a » fait connoitre que vous êtes un homme de » bonne humeur; & je vois que vous avez » pris la résolution de vous maintenir tel par » la tempérance; en conséquence, je fais un » grand cas de vous, & je suis ravi de vous » connoitre. Il est vrai que vous êtes d'un » âge plus avancé que le mien, & par là » même mon inférieur; mais votre gayeté na» turelle & votre sobrieté, vous mettent au » niveau des jeunes gens. Bien vous soit, » Mr. *Fitz-Adam.* «

En continuant ainsi notre promenade, nous rencontrames quelques laboureurs; mon compagnon s'empressa de les aborder, & me dit d'un air de satisfaction: » Voilà, voilà, Mr. » *Fitz-Adam*, des gens qui méritent qu'on se » trouve avec eux. Vous voyez leurs riches» ses sur leur visage. Y a-t-il aucun de nos » Seigneurs de la Ville qui soit plus riche » qu'eux? Non, Mr. *Fitz-Adam*, il n'y en a

» pas

» pas un ſeul; ils ſont tous ſi blêmes, ſi pâ-
» les, qu'il n'eſt aucun de ces gens-là qui ne
» dédaignât de leur tirer le chapeau.« Il entra alors en converſation avec eux, leur donna ſix ſols pour boire, & ſe retira.

Nous rencontrames enſuite un grand nombre de Chaſſeurs; pluſieurs ſaluérent le Docteur, mais il ne fit attention qu'à un ſeul; il traverſa une haye pour aller l'embraſſer, & il l'invita à diner chez lui le lendemain. » Cet
» homme-là, me dit-il, a bien la plus ro-
» buſte ſanté qu'il y ait dans l'Angleterre; il
» ne va à la chaſſe que pour prendre de l'exer-
» cice, & jamais il ne fait un ſaut lorſqu'il
» aperçoit qu'il court le moindre riſque; pour
» ce qui eſt de tous ces autres perſonnages qui
» ſont avec lui, ils franchiſſent les hayes & les
» foſſés, & ſi le matin ils échapent aux dangers,
» ils n'échapent pas le ſoir à ceux de l'intem-
» pérance & de la débauche. Non, non, Mr.
» *Fitz-Adam*, ce ne ſont pas là de mes gens;
» j'eſpére de leur ſurvivre pendant plus de
» 40. ans.

Nous nous trouvames auprès d'une petite maiſon, habitée, à ce que me dit le Docteur, par une aimable veuve: » Elle a eu, ajouta-t-il,

t-il, » pendant quelque tems une ſanté vigou-
» reuſe ; je l'ai fréquentée aſſiduëment pendant
» ce tems-là ; mais depuis qu'elle a une ma-
» ladie de langueur, j'ai pris mon congé. Elle
» avoit réſolu de reſter veuve, après s'être
» mariée avec un Officier qui eut la tête em-
» portée à la bataille de Fontenoy. Ces gens
» de guerre ſont une ſorte d'hommes avec qui
» je ne veux point avoir de liaiſon ; leur vie
» tient à trop peu de choſe. « Mais, lui dis-
je, ils ſont utiles à la ſocieté ; ils méritent par
» conſéquent notre eſtime. » Cela peut être, me
repliqua le Docteur ; » il en eſt de même des
» gens qui travaillent aux mines de charbon,
» qui riſquent à chaque moment d'être enſe-
» velis tout vivans ; mais il y a ici une ſubor-
» dination de degré qu'il faut bien remarquer,
» Mr. *Fitz-Adam* ; & un homme d'une mauvaiſe
» ſanté, ou d'une profeſſion périlleuſe, doit ſe
» mettre bien au deſſous de ceux qui jouïſſent
» d'une bonne ſanté, & dont le travail ne les
» expoſe à aucun danger. «

Mon Docteur me paroiſſoit ſi ſingulier, que je ne voulois plus l'interrompre ; il continua en ces termes : » Vous me regarderez peut-être, » Mr. *Fitz-Adam*, comme un homme bien

» étran-

» étrange ; ne croyez pas cependant que je
» sois ennemi de ces gens peu estimables qui
» sont d'une santé foible, & que je sois sans
» entrailles à leur égard, lorsque l'occasion de
» les obliger se présente ; mais quoique je sois
» pret à leur rendre tous les services qui dé-
» pendent de moi, je ne puis cependant m'a-
» baisser au point d'en faire des camarades.
» Pour élever un homme à un rang distingué,
» un Médecin a plus de pouvoir qu'un Roi ;
» les dons de la fortune ne sont rien ; la santé
» est les seules richesses auxquelles l'homme
» puisse mettre un prix ; sans elle l'homme le
» plus opulent est toujours pauvre. Ce n'est pas
» à cet égard seul que je pense différemment
» du vulgaire. Un négociant ou un artisan qui
» par son travail a fait sa fortune, est sou-
» vent regardé comme un gentilhomme ; &
» j'ai toujours cru qu'il y a plus de méri-
» te à former soi-même sa constitution, qu'à
» la tenir de la nature ; dans le premier cas,
» il y a du hazard ; dans le second, il y a du
» dessein ; c'est pour cette raison qu'on me voit
» si souvent avec votre ami ; car, quoique la
» goutte dérange pour l'ordinaire le tempéra-
» ment, cependant il peut se soutenir très-
» long-

» longtems par la tempérance & une vie bien
» réglée ; tandis que ce Seigneur que vous
» avez vu traîné par ſix chevaux, a un aſth-
» me incurable, qui le rend, avec toutes ſes
» richeſſes, auſſi pauvre que ce gueux qui eſt
» ſur le point de mourir de misère. Plus vous
» réfléchirez ſur ce que je vous dis, plus vous
» trouverez que j'ai raiſon de ne pas penſer
» autrement. Un gueux qui ſe porte bien, eſt
» un homme fait pour être le compagnon d'un
» Roi; un Lord malade eſt pauvre dans ſon
» palais; comment peut-il s'attendre à des
» hommages, puiſque le moindre de ſes do-
» meſtiques ne changeroit pas ſon ſort contre
» le ſien? «

Le Docteur termina ſa harangue, parce que nous arrivames à la maiſon de mon ami. Nous le trouvames bien portant & de bonne humeur, ce qui réjouït beaucoup le Vicaire. Comme je pris ſoin de cacher autant que je le pouvois les infirmités de la vieilleſſe, je paſſai avec lui une ſemaine fort agréable, & je m'inſinuai ſi bien dans ſes bonnes graces, qu'à mon départ il me donna du baume de Turrington, & le papier des poudres du Docteur *Jaques*. » On pourra, me dit-il, vous voler votre ar-
» gent;

» gent ; mais soyez sans défiance sur les meur-
» trissures & les fiévres. De retour chez moi, je fis plusieurs réflexions sur l'Original que je venois de quitter ; & je fus obligé de convenir avec moi-même, que le Vicaire n'étoit pas aussi fou que je l'avois d'abord imaginé. La santé est certainement les richesses de la vie ; si les rangs étoient distribués à proportion des degrés de santé, sans doute les hommes la ménageroient beaucoup plus qu'ils n'ont coutume de faire. Il en résulteroit un autre avantage pour la société, c'est qu'on n'y trouveroit pas tant de ces ennuyeux personnages qui ne cessent de faire l'histoire de leurs maux.



ARTICLE SECOND.

CONSIDERATIONS

Sur l'influence des Loix sur les Mœurs. *

LES Mœurs, le caractère, les maniéres même de tout un Peuple, ont eu quelquefois leur fondement dans les Loix, lorsqu'elles ont embrassé tous ces objets. Rappellons nous les Athéniens, les Spartiates, les Thébains: le code de leurs Loix est l'histoire de leurs mœurs, la peinture de leur caractère, le tableau de leurs maniéres: ils ne se ressembloient point entr'eux, parce que leurs Loix ne se ressembloient point entr'elles. Ainsi les Juifs, que leurs Loix tendoient à séparer de toutes les Nations, n'ont jamais ressemblé, & ne ressemblent encore à aucune. Les mœurs & les maniéres, qui, de toute antiquité régissent le vaste Empire de la Chine, sont l'ouvrage

* Ce Mémoire a été présenté par Mr. *Grosley*, Avogat à Troyes, à la Société Royale de Nancy.

vrage des Loix. Enfin, c'est aux Loix que la Nation Françoise doit ce mêlange de Bravoure & de *Courtoisie* qui forme son caractére distinctif, c'est-à-dire, à ces Loix féodales qui donnérent une forme fixe & constante à notre ancienne Chevalerie dont M. de Ste. Palaye a si bien démontré l'influence sur les Mœurs Françoises.

Cette analogie entre ces vieilles Loix & nos mœurs avoit déja frappé le sçavant Pasquier. Ses recherches sur l'*origine du gage de Bataille* débutent par ces mots absolument propres à mon sujet : » Tout homme de bon entendement, sans recourir à l'histoire, peut presque imaginer de quelle humeur fut un Peuple, lorsqu'il lit ses anciens statuts. Les Loix forment aux Peuples une habitude de mœurs qui à la longue semble empreinte en eux par disposition de leur Nature. « A ce sujet, il rappelle l'expédient dont usa Cyrus pour *abâtardir* les Lydiens, en instituant chez eux des danses, des jeux, des fêtes continuelles, qui bientôt, d'un peuple indomptable, en firent la plus efféminée de toutes les Nations. Il retrace ensuite l'effet des Loix de Lycurgue sur les mœurs des Spartiates : ce qui le conduit à l'examen

men des anciennes Loix militaires, qui en donnant parmi nous naissance à la Chevalerie, aux Tournois & aux combats en champ clos, firent dans les Mœurs une révolution dont il reste encore des vestiges.

Ce que Pasquier a essayé à cet égard, a été supérieurement exécuté par cet *homme de grand entendement* qu'il paroissoit désirer, par M. de Montesquieu, qui du cahos de ces Loix barbares qui ne présentoient qu'un assemblage confus de mots aussi barbares qu'elles, a tiré une histoire aussi intéressante que bien liée, des mœurs, des usages & des maniéres des anciens François.

Cet Auteur si habile à saisir toutes les conséquences que l'on peut tirer des Loix aux Mœurs, avoit déja dit ailleurs que les Loix ont suivi & qu'elles doivent toujours suivre les Mœurs.

Un autre Auteur comparable à M. de Montesquieu par la finesse & justesse du coup d'œil sur toutes les parties de l'Histoire, M. le Président Hénault, établit aussi par des faits relatifs à nos anciennes Loix, » qu'elles se sont » ressenties de l'inconstance des hommes, & » qu'elles ont été obligées de changer à mesure » du

» du changement des mœurs & des usages. «
D'où il paroîtroit résulter que si les Loix influent sur les Mœurs, les Mœurs influent aussi sur les Loix ; & que les unes ont à l'égard des autres une action égale & continue. Quelques observations vont fixer les bornes de cette action.

D'abord dans la Morale, dans la Législation, ainsi que dans l'Ordre physique, les mêmes choses peuvent être alternativement cause & effet (*a*) : en sorte que ce qui est cause ou *principe à certains égards*, devient effet ou conséquence sous d'autres rapports.

Ainsi les Mœurs peuvent en certaines circonstances être la cause & le motif du changement de quelques Loix, sans que les Loix en général cessent d'être la base, le fondement & le principe des Mœurs. C'est dans ce sens général, qu'au passage ci-dessus rapporté, Pasquier ajoûte : » que d'un même jugement on » peut tirer en conjecture quelles furent les Loix » d'un Peuple, voyant quelle étoit sa maniére » de

(*a*) Le commerce naît du luxe, & le luxe naît du commerce. Dans le Physique, le froid est la cause de la neige ; & à son tour, le séjour de la neige entretient le froid.

» de vivre. « Mais parmi les Loix, s'il en est qui ayent pris leur origine dans les Mœurs, il en est aussi qui ont établi & fixé les Mœurs.

Les premiéres peuvent maintenir les Mœurs dans lesquelles elles ont leur principe, les soutenir & les perpétuer ; mais elles doivent s'affoiblir à mesure que les Mœurs changent : quand les Mœurs sont changées, ces Loix se trouvent anéanties & abrogées par le fait ; elles ne peuvent survivre aux Mœurs : ce sont, pour ainsi dire, des Loix de Mode qui passent avec elle.

Telles furent, parmi celles que je rapellerai, les Loix qui admettoient l'usage illimité du serment : elles avoient leur fondement dans la simplicité, dans l'innocence des premiéres Mœurs ; leur affoiblissement, leur caducité, leur anéantissement étoit une suite nécessaire de la dépravation des Mœurs : *Secundùm varietatem temporum, variantur Statuta rerum humanarum ; & ob frequentiam sceleratorum testium, vel calumniatorum litigantium, restringi & arctari debent probationum facultates. Innoc. Cap. debet extrà de consang. & affin. Honor. Cap. ult. extrà de transf.* Telles étoient ces Loix militaires auxquelles l'ancienne Chevalerie, les

Tour,

Tournois, les Combats en champ clos rapportoient leur origine. La valeur étant devenuë indépendante des exercices & de la force du corps, l'Art militaire ayant été changé dans toutes ses parties, ces vieilles Loix sont tombées en désuétude avec la Chevalerie & les Tournois : il ne nous en reste que le Duël, qui a conservé quelques règles traditionnelles : règles qui tomberont enfin dans l'oubli, lorsque la Raison & la Religion seront parvenues à éteindre *ce reste de l'ancienne Barbarie*. Telles sont enfin les Loix somptuaires : telles sont toutes les Loix Economiques, rélatives à la pauvreté d'un Etat dénué de commerce, d'arts & d'industrie ; dès que le commerce, les arts & l'industrie y seront en vigueur & en honneur, les Richesses imposeront silence aux Loix dictées par la Pauvreté, lesquelles s'abrogeront d'elles-mêmes.

Mais il est d'autres Loix qui ayant introduit, formé & fixé les Mœurs, peuvent à leur égard être regardées comme Loix fondamentales : il suffit de remonter à l'origine de ces Loix, soit Civiles, soit Politiques, pour reconnoître qu'elles ont été promulguées indépendamment des Mœurs qui régnoient lors de leur établissement.

De ce genre ſont les Loix primitives, qui tirant les hommes des antres & des forêts, ont commencé à les unir : les Loix politiques, qui perfectionnant enſuite les premiéres Sociétés, y ont introduit une forme certaine de Gouvernement, & les Mœurs qui lui étoient le plus analogues. Telles furent les Loix de Moyſe, de Lycurgue, de Solon, & des autres anciens Légiſlateurs : telles ſont les Loix qui depuis un grand nombre de ſiécles gouvernent le vaſte Empire de la Chine. La promulgation de ces Loix fut le principe d'une heureuſe Révolution dans les mœurs des Peuples qui les reçurent : elles firent leur gloire & leur bonheur, tant qu'elles furent obſervées, tant qu'elles produiſirent l'effet qu'en attendoient les Légiſlateurs.

Pour démontrer en un mot l'influence de ces Loix que l'on peut regarder comme fondamentales, relativement aux mœurs & au caractère de chaque Peuple, comparons-les aux Conſtitutions des Communautés Religieuſes répandues dans l'Europe. Ces Conſtitutions différencient chaque Ordre, moins par l'habit & les obſervances particuliéres, que par l'eſprit, par les goûts, par les principes qu'elles lui impriment, & que chaque Ordre porte & con-

conserve dans tous les pays & sous tous les climats. Ainsi le Dominicain, l'Augustin, le Jésuite Espagnol ressemble autant au Dominicain, à l'Augustin, au Jésuite François, qu'il ressemble peu au Bénédictin, au Carme, au Bernardin son compatriote. Suivez ces Religieux dans le nouveau Monde : le nouveau Sol qui les réunit ne peut détruire la différence que mettent entr'eux l'esprit & les principes de chaque Ordre.

Il en est de même des Loix Politiques & Economiques dont je vais examiner l'influence sur les Moeurs : en différenciant les Peuples, elles leur impriment un Caractère national qui les distingue encore plus que la diversité des langues : caractère auquel ne contribuent pas peu les Loix Civiles, aussi puissantes à cet égard que les Loix Politiques & Economiques, au défaut, à l'impuissance, au silence desquelles elles peuvent suppléer & suppléent très-souvent.

LOIX POLITIQUES.

Le Gouvernement Monarchique, le Despotique, le Républicain, soit Démocratique, soit Aristocratique, produisent une différence nécessaire dans le caractère des Peuples & des

 Na-

Nations : différence d'autant plus marquée, que les Peuples sont depuis plus long-tems soumis à quelqu'une de ces formes de Gouvernement.

Celle qui en résulte, quant au génie & à l'ardeur militaire, est palpable. Parmi les anciens, Hippocrate l'a aussi finement saisie que nettement développée. » Pourquoi, se demande ce Médecin Philosophe, » pourquoi ne voit-» on point dans les Peuples de l'Asie ce Génie » guerrier qui est l'appanage des Grecs ? Cette » diversité a son principe dans la forme du » gouvernement. Les Nations Asiatiques sont » soumises à un Maître. Or des Peuples qui » vivent dans une dépendance servile, loin de » se piquer de bravoure, travaillent à en émous-» ser le germe dans leurs cœurs ; l'intérêt pré-» sent est la régle de leur conduite. En effet, » que leur revient-il de la guerre ? Des dan-» gers sans nombre, des travaux aussi péni-» bles que continus ; la mort enfin loin de » leurs maisons, de leurs femmes, de leurs » enfans, de tout de qu'ils ont de plus cher. » La guerre est-elle heureuse ? tous les avan-» tages sont pour le Maître : il recule les bor-» nes de son Empire, sans que la condition » de ceux qui ont été les instrumens de ses

» Vic-

» Victoires, en devienne meilleure. Les Grecs » au contraire, & tous les Barbares qui n'o» béissent qu'à des Loix qu'ils se sont faites » eux-mêmes, sont belliqueux, sont braves » par état : en combattant ils travaillent pour » eux-mêmes ; leur intérêt est lié à leur cou» rage ou à leur lâcheté ; & le fruit de leurs » Victoires ne sort point de leurs mains. Tant » les Loix Politiques propres à chaque Gouver» nement ont d'influence sur les qualités guer» riéres des peuples : *Ut certum sit leges pluri*» *mùm ad magnanimitatem conferre!*

Elles n'influent pas moins sur le caractère de l'esprit. Quels prodiges en ce genre la Démocratie n'a-t-elle pas opérés chez les Grecs? Dans un Etat où chaque Citoyen participe au Gouvernement, où parmi une foule d'avis souvent contraires, il faut choisir le meilleur, acquerir des suffrages à celui que l'on soutient, combattre & ruiner les avis opposés, l'esprit acquiert nécessairement une étenduë, une activité, une souplesse, un ressort qui le met au niveau de tous les objets sur lesquels il veut se porter.

Nous devons à la liberté dont jouissoit Florence, sous le Gouvernement Démocratique, les

les Machiavel, les Boccace, les Michel-Ange, & tant de chefs-d'œuvre en tout genre, dont les traits libres, hardis, nerveux, annoncent la liberté du génie qui les a produits (a). Souvent même la liberté du Gouvernement a délivré le génie des chaînes & des entraves dont l'épaisseur du climat sembloit l'avoir accablé. Le sang d'Egmond & de Horn fut pour la Hollande une semence féconde qui lui donna les Nassau, les Tromp, les Grotius & une foule d'Artistes à qui la Liberté à tenu lieu des encouragemens dont ailleurs les Talens ont besoin pour naître & pour se soutenir. De nos jours, le zèle pour la Liberté a ouvert la bouche aux Suédois : nous les avons ouï parler comme parloient les Grecs, & les Grecs formés à l'Ecole de Socrate & de Platon.

Parmi nous, les guerres civiles qui troublérent le régne des derniers Valois, les dissensions qui agitérent la minorité de Louis XIV., en relâchant les liens de la subordination, en raprochant la France de l'Etat de la Démocratie, firent dans l'Esprit national des révolutions dont les monumens sont entre nos mains & sous nos yeux.

Sous

(a) Præcipitatus liber spiritus. *Petron.*

Sous les derniers Valois, une foule d'hommes inquiets, ambitieux, tous dignes de commander, tous incapables d'obéir, se faisoient une guerre où les ressources de l'esprit étoient encore plus nécessaires que celles de la bravoure & du courage. Le choc de ces redoutables Génies ébranla le Trône; & leur Rivalité armée, infatigable & toujours en action, détruisit presque la Monarchie dans le sein de laquelle ils étoient sans cesse aux mains. Au milieu de ces mouvemens dirigés & conduits par la Politique la plus rafinée, l'esprit de la Nation s'aiguisa. Il falloit balancer les craintes & les espérances attachées à chacune des Factions, il falloit réfléchir sur les événemens, il falloit peser les intérêts, il falloit juger de l'avenir par le passé. Les Hommes les plus clairvoyans se déterminérent pour une neutralité qui ne pouvoit être soutenue que par une prudence, une finesse, une souplesse infinies: les Fanatiques donnérent tête baissée dans les folles espérances de l'un ou de l'autre Parti: les gens timides embrassérent celui qui leur paroissoit le plus fort; les Cœurs droits, celui qu'ils jugeoient le plus juste. Or tout cela demandoit & supposoit une étude dont on est dispensé

dans des tems plus heureux; mais qui nécessaire dans des momens de trouble & de confusion, rend l'esprit capable d'idées compliquées, de réflexions suivies, de raisonnemens d'autant plus profonds qu'on les fait avec soi-même & d'après soi-même.

Henri le Grand sçut faire usage des semences que ces tristes événemens avoient jettées dans l'esprit de la Nation. Parmi les génies que ces événemens avoient développés, il avoit trouvé de zélés, d'intrépides Défenseurs de sa cause & de ses droits: affermi sur le Trône, il s'y vit environné d'hommes également en état d'agir, de penser, d'écrire: il se les attacha: il distribua les uns dans les diverses parties du Gouvernement, suivant la diversité de leurs talens: il employa les autres, avec le plus grand succès, dans une infinité de Négociations aussi importantes que délicates.

Nous avons d'illustres monumens de la gloire à laquelle le Génie François s'étoit alors élevé, dans cette foule de Mémoires où les Ministres, les Généraux, les Amis & les Confidens de Henri IV. rendent compte à eux-mêmes, à leur Siécle, à la Postérité, de leurs entreprises, de leurs vûes, de leurs projets pour le

bon-

bonheur de la France & la gloire du Nom François. Sulli, d'Offat, la Nouë, Nevers, Villeroi: quels hommes ! quels écrivains ! Pour écrire comme ils ont écrit, il faut avoir bien vû; & voir ainsi est l'effet d'un coup d'œil formé, aguerri, pour ainsi dire, par des événemens tels que ceux qui se succédent dans le feu d'une Révolution. En effet, les grands Génies que les révolutions développent dans le sein d'une Monarchie, peuvent être comparés à ces Marins intrépides, qui sur l'un & l'autre hémisphère vont braver les écueils, les tempêtes & les naufrages. Les hommes qui dans le calme, gouvernent l'Etat, font mouvoir les armées, & conduisent les négociations, ressemblent à ces Nautonniers qui se laissant aller au courant d'une riviére ou d'un fleuve, n'en perdent jamais les bords de vuë. Tant a de pouvoir sur l'esprit & sur le caractère des Peuples, une indépendance momentanée, qui les dépouillant des avantages essentiellement attachés au Gouvernement Monarchique, les rapproche de l'état de Démocratie!

Les Troubles de la Minorité de Louis XIV. ne furent qu'un ébranlement léger que l'on peut comparer à une fiévre passagére dans un corps

corps bien constitué. Cependant ce léger ébranlement fit dans l'Esprit national une révolution très-sensible.

Vous vous rappellez, Messieurs, de quelle maniére cette révolution a été traitée par un Auteur que ses connoissances, ses talens & ses écrits rendent aussi cher à la France, qu'il l'est par les qualités du cœur, aux Sociétés sçavantes qui, comme la Vôtre, le comptent parmi leurs Membres.

En comparant le Siécle de Louis XIV. au Siécle d'Auguste, M. le Président Hénault rapporte » aux Guerres Civiles d'où sortoient ces » deux Princes, le concours des Grands Hom» mes dans tous les genres qui ont illustré leurs » Régnes. «

Il suffit d'indiquer un morceau aussi remarquable & aussi connu. Il en résulte un nouvel exemple, un exemple très-illustre à ajouter à ceux qui m'ont paru prouver jusqu'où l'Esprit & le Caractére de chaque Peuple est lié à ses Loix politiques, & jusques à quel point l'ébranlement de ces Loix peut changer cet Esprit & ce Caractère.

Ce qu'une Nation gagne à ce changement du côté du Génie, du Courage & des Quali-

tés brillantes, elle semble le perdre du côté des Mœurs, des Vertus & des Qualités solides. Chaque homme, chaque Citoyen partagé entre la crainte & l'espérance, entre son devoir & ses besoins, ne travaillant qu'à conserver son état, à l'améliorer ou à s'en faire un, rapporte tout, sacrifie tout à ses vûes de fortune, à son intérêt particulier, à soi-même. La défiance devenue nécessaire, bannit la bonne foi des cœurs & des procédés: les passions se montrent, agissent & triomphent à découvert: au milieu de l'injustice générale, la modération, la bienfaisance, la gratitude, l'équité, l'amour de la Patrie devenues des vertus de dupe, se réfugient dans quelques ames privilégiées qui les conservent comme un feu sacré, pour des tems plus heureux.

Ainsi indépendamment du Climat, le caractére, l'esprit, & les mœurs de chaque Peuple ayant une connexion intime avec les Loix politiques auxquelles il est accoutumé, ressentent le contre-coup des révolutions & des secousses qu'éprouvent ces Loix: il en est de cette connexion comme de celle de l'ame & du corps, dont tous les ébranlemens & les mouvemens se portent réciproquement de l'un à l'autre.

LOIX ECONOMIQUES.

Chaque Etat a ses Loix Economiques qui lui sont propres ; & chaque forme de Gouvernement est d'autant plus parfaite, que ces Loix ont une liaison plus intime avec son esprit & ses principes. La nécessité de cette liaison, ses causes & ses conséquences ont été saisies, développées & portées jusqu'à l'évidence par M. de Montesquieu, qui passant des Maximes générales aux Détails, du Droit au Fait, a consacré le XIXe. *Liv.* de *l'Esprit des Loix* à l'examen *de leur rapport avec les principes qui forment l'esprit général, les mœurs & les maniéres d'une Nation.* C'est-à-dire, que M. de Montesquieu s'y propose d'examiner l'influence des Loix tant politiques qu'Economiques sur les Mœurs des Peuples.

A juger de ce *Livre* par le titre, on pourroit accuser d'une présomptueuse témérité tout homme qui oseroit ramener un sujet déja traité par l'Auteur de *l'Esprit des Loix* ; mais ceux qui l'auront lû, ne seront point étonnés que le même sujet puisse être la matiére de nouvelles réflexions : non que ces réflexions ne se soient pas offertes à M. de Montesquieu ; mais

parce

parce que, comme il le dit lui-même, » ne
» considérant cet objet qu'en gros, dans une
» matiére d'une aussi vaste étendue, dans une
» foule d'idées qui se présentoient à son esprit,
» obligé d'écarter à droite & à gauche, & de
» se faire jour, il a été plus attentif à l'ordre
» des choses qu'aux choses mêmes. «

En effet, après quelques observations très-générales sur l'Esprit national qu'il suppose principalement déterminé par le Climat, & sur le caractére particulier de quelques Peuples anciens & modernes; après avoir établi les égards que les Législateurs doivent aux Mœurs actuelles, & la relation qui doit se trouver entre les Loix & le caractére dominant d'une Nation; après avoir plûtôt considéré l'influence des Mœurs sur les Loix, que celle des Loix sur les Mœurs, il termine ces considérations en examinant comment *les Loix peuvent contribuer à former les Mœurs, les maniéres & le caractére d'une Nation*. Là, envisageant dans le plus grand détail les proportions, les ressorts & le jeu de toutes les Parties d'un Gouvernement qui seroit le chef-d'œuvre de la Législation, & à qui il ne manqueroit rien de ce qui peut le rendre stable, durable, éternel; il

voit

voit tout cela dans la Constitution actuelle de l'Angleterre : Constitution qui lui a paru formée du concours de tout ce que les Législateurs ont jamais établi, imaginé, souhaité de plus parfait, de plus accompli.

Ainsi la question de l'influence des Loix sur les Mœurs, sur les Vertus, sur les qualités sociales des Peuples, est demeurée entiére. Il n'est personne qui ne doive regretter qu'une question aussi intéressante à tous égards, ait été négligée par M. de Montesquieu : c'est ce regret qui m'a déterminé à rassembler quelques réflexions sur ce grand objet.

Elles se sont déja portées sur la dépendance, sur la liaison, sur le rapport des Mœurs & du Caractère propre à chaque Peuple, avec les Loix de Politique générale : Je vai examiner si les Loix Politiques & Economiques particuliéres à chaque Gouvernement, ont un pareil rapport avec les Mœurs.

LOIX D'ATHENES ET DE LACEDEMONE.

Les Droits de l'Hospitalité réglés à Athénes par des Loix invariables, les exécrations solemnelles que l'on y prononçoit contre celui

qui

qui n'auroit pas montré le chemin à un voyageur égaré, les ſentimens d'humanité envers les Morts, & de reconnoiſſance envers les animaux qui ſervoient au labourage, ſentimens également conſacrés par les Loix; l'Autel érigé à la Miſéricorde au milieu de la place publique; le jugement de l'Aréopage contre un enfant qui avoit crevé les yeux d'une Tourterelle; étoient pour les Athéniens, des leçons continuelles de douceur & de bienfaiſance: leçons qui firent leur effet ſur les Mœurs d'un Peuple, dont le cœur tendre, ſenſible & compatiſſant, fut ouvert à tous les ſentimens qu'inſpire l'Humanité.

Les Loix de Lacédémone, toutes dirigées à un Gouvernement purement militaire, qui ſe jouoit de l'humanité dans de malheureux Eſclaves, qui accoutumoit l'enfance même aux douleurs les plus aiguës, qui étouffoit le cri de la Nature dans ces intrépides victimes & dans leurs parens; en formant d'excellens Soldats, introduiſirent des Mœurs ſauvages que l'on n'enviera jamais aux Spartiates.

Il ſemble que Lycurgue & Solon ſe ſoient appliqués à démontrer, que le même Climat, qu'un même Canton, peuvent réunir les Mœurs les plus diſparates & les plus oppoſées.

MULTIPLICITÉ DE LOIX ET DE TRIBUNAUX.

Il en eſt, diſoit Platon, de la multiplicité des Loix dans un Etat, comme de la multitude de Médecins dans une Ville : ce ſont des indices ſûrs d'abus, de vices, de maux & de maladies. Mais la multiplicité de Loix eſt moins l'indice d'un mal, que la cauſe premiére d'un grand nombre de maux. Une foule de Loix équivoques, incertaines, contraires, ſont des armes abandonnées dans un chemin à tous ceux qui veulent s'en ſervir : on les ramaſſe : l'intérêt & toutes les paſſions s'en prévalent : bientôt la chicane eſt un art néceſſaire, ſinon pour attaquer, au moins pour ſe défendre.

Si un tel Art devenoit l'Ecole de tous les Etats qui ont des droits ou des intérêts à diſcuter, il ſe mêleroit inſenſiblement à l'eſprit, & au caractére d'une Nation qui auroit long-tems ſubſiſté ſans le connoître. Un de nos plus judicieux Hiſtoriens a obſervé, dans les termes les plus forts & les plus énergiques, que les Mœurs franches & généreuſes de la Nation Françoiſe furent altérées par la multiplication des Loix, des procédures, des Tribunaux, & par la tranſlation en France, d'une Cour, qui

avoit attiré à elle la connoissance & la discussion des prétentions & des droits litigieux de toute l'Europe. Les vües du Philosophe Grec sur la multiplicité des Loix & sur la multitude des Médecins, ont été saisies par un Philosophe, par un Sage uniquement occupé du bonheur des Peuples sur lesquels il régne. Le Tribunal des Consultations gratuites qu'il a établi; les ressources qu'il a assurées contre les maladies, la pauvreté & les autres fléaux qui tombent sur la partie la plus précieuse & la plus négligée du Genre Humain, apprendront à vos derniers Neveux que la Bienfaisance de *STANISLAS* a prévenu les maux que Platon avoit apperçus, sans en chercher le remède.

LOIX SUR LES FINANCES.

Les Mœurs publiques seroient également exposées, si la faveur des Loix, en tirant la Finance de la foule des métiers lucratifs, l'avoit élevée au rang des professions honorables; si traitée avec quelque dignité par quelques-uns de ses Ministres supérieurs, elle étoit devenue dans les subalternes l'art de forcer la Loi, de l'interpréter contre le Peuple, de tendre des

piéges à la bonne foi, de tirer parti des démarches les plus innocentes, de ſuppoſer, de voir par-tout des contrevenans & des contraventions, enfin d'inſpirer par des prétentions ſans fondement, des craintes très-réelles, entraînant les innocens pêle-mêle avec les coupables devant des Tribunaux armés contre la fraude.

Un Peuple ainſi harcelé deviendroit néceſſairement défiant, ſoupçonneux, & enfin d'autant plus hardi, d'autant plus habile à tromper, qu'en fraudant ou en ne fraudant pas, le riſque ſeroit égal. Mais de quels dangers les Mœurs ne ſeroient-elles pas menacées, ſi les Bureaux des diverſes parties de Finances répandus dans les Provinces, étoient des écoles où les plus honnêtes familles envoyaſſent leurs enfans, pour s'y former à des principes qui ouvrent le chemin de la fortune? Une jeuneſſe imbue de tels principes venant à refluer dans la Société, de quel œil y regarderoit-elle la Droiture, la Bonne foi, la Probité, qui en ſont les liens les plus forts? » Dans un Etat, dit Platon, » dans une Ville où l'on ne trouve » que des Comptoirs & des Bureaux, l'amour » de l'argent corrompt les eſprits, gâte les

» cœurs,

» cœurs, déprave les mœurs, & en bannit la » franchiſe & toutes les vertus ſociales. «

Des Eaux ſe rendent d'elles-mêmes & ſans effort dans le lit d'un fleuve qui les porte à la Mer, dont elles réparent les pertes: voilà l'image la plus naturelle de Finances bien réglées. Pourroit-on en chercher l'idée dans un Ruiſſeau, dont les eaux, ainſi que celles qui lavent les Boulevards de Paris, ne ſeroient extraites qu'à force de machines: dans un fleuve, qui comme le Rhin, avant que d'arriver à la mer, perdroit ſes eaux dans des ſables, & dans une multitude de canaux ſans nom?

Un plan de Finance qui raſſemblant, pour ainſi dire, dans une roue de Loterie, les fortunes, l'état, & toutes les reſſources des Particuliers, en feroit au hazard une nouvelle diſtribution, ſeroit auſſi fâtal aux mœurs des Citoyens, qu'au crédit de l'Etat qui l'adopteroit. Nous en avons eu l'exemple dans le fameux ſyſtême de Law: ſyſtême qui a fait ſur nos Mœurs l'effet que quelques Phyſiciens attribuent au Déluge ſur l'Axe de la Terre.

LOIX SUR LES MONNOYES.

L'uſage de la Monnoye n'eſt point ſans influence ſur les Mœurs. Dans les Etats où elle

est un Effet commerçable, où toutes les espèces de tout pays ont cours, où la même espéce, par la raison qu'elle est avantageuse à dépenser, est désavantageuse à recevoir, où l'on ne peut recevoir ni donner, acheter ni vendre, sans perte ou sans gain : dans un tel Pays l'esprit du Peuple sera nécessairement plus alerte, plus fin, plus rusé pour tout ce qui est vente, achat, marché, négociation, que celui du Peuple d'un Pays qui ne connoît que la monnoye de son Souverain. Cette habitude de réflexion, de combinaison, de spéculation sur les plus légers intérêts, influant dans tout ce qu'il aura à traiter & à négocier, le rendra aussi enclin à tromper, que difficile à surprendre.

L'INQUISITION.

Pourroit-on refuser à ce redoutable Tribunal, une influence directe sur les Mœurs & sur le Caractére des Peuples dont les Loix politiques le soutiendroient ou le tolérereoient ? » Dans les Monarchies, dit M. de Montesquieu, » l'Inquisition ne peut former que des » Délateurs & des Traîtres, dans les Républi» ques de mal-honnêtes gens, dans le Despo» tisme

» tisme elle est destructive comme lui. « Ajoutons que dans tous les Gouvernemens, elle éteint le goût des sciences & des connoissances.

LOIX SUR LE SERMENT.

Le Serment prodigué, soit comme appui des demandes, soit comme moyen de défenses, soit comme formalité Judiciaire, a de tout tems influé sur les Mœurs.

Il fut la premiére ressource de tous les Peuples, qui sortant, pour ainsi dire, des mains de la Nature, joignoient à la simplicité des Mœurs toutes neuves, l'ignorance de toute Jurisprudence. Ainsi Rhadamante, à qui la réputation d'une rigide équité a mérité une place parmi les Juges inexorables des Enfers, expédioit tous les procès en prenant le serment des deux Parties. Nos Loix barbares ne connurent que cette ressource, pour terminer les contestations de toute nature; mais l'intérêt en ayant abusé, bientôt les Peuples se familiarisérent avec le parjure: il fallut changer les Loix.

En admirant la confiance des premiers Juges dans les Mœurs des premiers Hommes, Platon interdit absolument l'usage du Serment,

 dans

dans la crainte, dit-il, de rendre toute une Nation fausse & parjure. Il avoit cependant une meilleure opinion des Mœurs des Barbares, que de celles des Grecs pour lesquels il composoit ses Loix; puisque par une exception aussi honorable pour les premiers, que flétrissante pour les autres, il permet de recevoir le Serment des Etrangers.

Les dispositions de nos Loix barbares sur l'usage du Serment s'usérent aussi: mais un peuple toujours armé n'y pouvoit suppléer par aucun équivalent puisé dans la connoissance de la Jurisprudence: il le trouva dans ses Mœurs. De-là *la Purgation vulgaire*, c'est-à-dire, le Combat; de-là les épreuves par l'eau, & par le fer chaud: expédiens qui en renfermant une dénégation, sembloient appeller la Justice divine au secours de la Partie qui se prétendoit injustement attaquée.

Les Loix Romaines avoient leur *Juramentum Calumniæ*, leur *Sacramentum in litem:* Serment que les Cours Ecclésiastiques ont retenu à l'égard de certaines Actions: moins sans doute par confiance dans les Mœurs de leurs Justiciables, que par égard pour une routine que le Tems a consacrée.

De

De même notre Procédure Criminelle, qui a emprunté la plûpart de ses formes de la Jurisprudence Canonique, exige encore le Serment de l'Accusé dans tous les Actes qui se font avec lui. Cependant de grands Magistrats se sont élevés contre une formalité qui ne peut conduire à aucune lumiére, qu'en supposant que l'Accusé, qui la plûpart du tems est un scélérat, estimera plus la vérité que sa vie, & qu'il redoutera moins une mort ignominieuse que l'infraction du serment.

Dès l'année 1566., par l'art. 54. de l'Ordonnance de Moulins, le Chancelier de l'Hôpital avoit rejetté de la Jurisprudence Françoise, *toute preuve testimoniale pour choses excédantes la valeur de cent livres.*

Cette disposition renouvellée par l'Ordonnance de 1667., est une marque bien peu équivoque du peu de confiance du Législateur dans les Moeurs publiques.

Ainsi pensoient des Mœurs de leur tems, les Souverains qui sur le déclin de l'Empire, les Papes qui dans les tems postérieurs, se plaignoient de la facilité avec laquelle on se procuroit des Témoins, de la multitude des faux témoignages, & du parjure généralement répandu

pandu

pandu par l'Esprit de Chicane. Les Loix qui ont abrogé l'usage illimité du Serment, sont donc en même tems, & des époques de la décadence des Moeurs, & des preuves de la funeste influence des Loix qui l'avoient établi.

LOIX CIVILES.

Une Loi est parfaite, lorsqu'également attentive au bien général, & à l'intérêt particulier, elle assure à chaque Citoyen un état certain & une vie tranquille. Mais pour atteindre ce but, combien les anciens Législateurs avoient-ils d'obstacles à vaincre, combien d'objets à embrasser? Sans secours de la part d'une Religion qui tendoit moins à épurer les Mœurs qu'à les corrompre, il falloit que les Loix pourvussent à tout, qu'elles statuassent sur tout, qu'elles ne laissassent aucun devoir sans lumiére & sans précepte; en un mot il falloit établir, entre toutes les parties de la Législation, une Harmonie, qui par une infinité de routes diversement combinées, conduisît les Hommes au bonheur que les Loix leur promettoient. Cette nécessité donne la raison des détails auxquels Platon s'est livré dans les Loix qu'il proposoit à ses Concitoyens : détails qui s'étendent jusqu'à

qu'à une attention propre à empêcher l'Espéce humaine de se détériorer dans sa source.

Combien la Religion Chrétienne eût-elle épargné de détails, & applani de difficultés à ces Législateurs? Cette Religion prêchée comme elle mérite de l'être, à des hommes qui en auroient saisi l'esprit, & qui l'auroient choisie pour régle de leur conduite, les eût remis entre les mains des Législateurs, comme une troupe exercée, qui pour avancer, pour *marcher* en arriére, pour arrêter, n'attend que le signal du commandement.

Le plus grand obstacle au bonheur, & à la paix de la Société, celui que la Philosophie & la Législation ancienne n'ont fait que *tourner*, celui que la Religion Chrétienne ose seule attaquer de front, c'est l'Intérêt. Principe, germe & mobile de toutes les Passions les plus destructives de la Société, il est d'autant plus difficile de l'attaquer, de le saisir, de l'assujettir par des liens, qu'il parle toutes sortes de Langues, qu'il jouë tous les Personnages, qu'aveuglant les uns & éclairant les autres, il absorbe les vertus mêmes, dont le nom lui sert aussi utilement que les vices. La difficulté de le dompter augmente, s'il se trouve lié à l'amour-pro-

pre;

pre ; & il l'eſt néceſſairement chez toute Nation, où les richeſſes tiendront lieu de rang, de naiſſance, de mérite & de vertu. Chez une telle Nation, ne voir l'intérêt, ne le combattre que dans l'avarice, c'eſt ne voir, c'eſt ne combatte le libertinage du cœur que dans la crapule ; c'eſt ne voir, c'eſt ne combattre l'eſprit de vengeance, que dans des aſſaſſinats commis en plein jour dans une place publique.

Le captiver, lui impoſer ſilence, le diriger au bien de la Société, c'eſt le premier but que doit ſe propoſer un Légiſlateur : atteindre ce but, c'eſt le chef-d'œuvre de la Légiſlation : les Loix ne ſont parfaites, qu'autant qu'elles en approchent de plus près.

Ce chef-d'œuvre eſt ſpécialement le but des Loix Civiles, dont le département embraſſe les droits de poſſeſſion, les maniéres d'acquérir, les moyens de contracter, toutes les choſes d'intérêt. Or de telles Loix doivent influer, & elles influeront ſur les Mœurs, à proportion de leur attention à lier les hommes par l'intérêt, à donner à leurs droits & à leurs prétentions des régles invariables, à faire taire les inquiétudes, les jalouſies & toutes les diſſenſions qui ont leur ſource dans l'intérêt.

Quel-

Quelques Légiſlateurs, quelques Philoſophes de l'Antiquité, regardant ce mal comme incurable, ou déſeſpérant de lui trouver des remédes, eurent recours à un moyen extrême pour en arracher la racine & en détruire le germe : ils crurent qu'il étoit plus facile & plus ſimple d'anéantir l'intérêt, que de le régler. Pour y parvenir, ils bannirent de leurs Républiques les droits & tous les effets de la propriété. Minos, Lycurgue, les premiers Légiſlateurs de Rome, firent de ce moyen plus ou moins étendu, la baſe de leurs Loix : Pythagore & Epicure le donnérent à leurs Sectes pour Maxime fondamentale. Platon lui-même, non pas à la vérité dans ſes Loix, mais dans ſon Traité de la République, Traité qui embraſſe toutes les vûes & toutes les idées relatives à la Légiſlation, a pouſſé cette idée ſinguliére, juſqu'à vouloir établir parmi les hommes une Communauté univerſelle, dans laquelle ſeroient compriſes les femmes mêmes & les enfans. Mais Platon avoüoit que les hommes n'étoient plus capables du détachement que ſuppoſe un tel projet.

Ce détachement impoſſible au Paganiſme, entra dans la premiére économie de la Reli-

gion

gion Chrétienne. Les Fidéles vendoient leurs biens, en apportoient les deniers aux pieds des Apôtres, & ne composoient qu'une Famille dont tous les droits temporels étoient concentrés dans la personne des Chefs. Si une telle pratique eût pû se soutenir, l'Europe devenue Chrétienne, auroit aujourd'hui dans le Nouveau Testament, une Loi uniforme & un Code unique. Cette Institution bannie du monde, s'est réfugiée dans les Cloîtres : elle y a formé des Sociétés dont les Membres n'ont de bonheur & ne peuvent le trouver que dans le renoncement à tous droits temporels, dans l'exclusion de toute propriété, dans le dénûment universel dont ils font profession.

D'après ces idées générales sur l'objet capital des Loix Civiles, examinons ces Loix relativement à cet objet, & convainquons nous de l'influence qu'elles peuvent avoir, qu'elles ont eu, & qu'elles ont actuellement sur les Mœurs. De cet examen naîtront peut-être quelques lumiéres sur les causes de la différence des Mœurs, du caractère des anciens Peuples, des Nations actuelles, & des Habitans des Provinces d'un même Royaume. Je borne cet examen aux Droits des Successions & à

ceux

ceux du Mariage: c'est-à-dire, aux chefs les plus généralement intéressans par leur rapport immédiat à l'état, à la fortune, à l'intérêt particulier de chaque Citoyen. J'écarterai de cette Discussion les difficultés qui naissent des diverses dispositions des Loix, l'obscurité que produit la multiplicité des Gloses & des Commentaires, les épines du style des Loix & de leurs Interprétes. Avant que d'entrer dans cette Discussion, jettons un coup d'œil sur la forme même des Loix.

FORME DES LOIX CIVILES.

La forme & le style des Loix, sont souvent un Tableau dans lequel on peut reconnoitre le caractére, & de leurs Auteurs, & des Peuples à qui elles ont été données, ou chez lesquels elles se sont conservées. Ainsi le Droit Romain considéré dans ses différens âges, nous offre une peinture fidèle de la variation des Moeurs de ce Peuple-Roi. Peu nombreuses, concises, très-dures, ses premiéres Loix expriment la simplicité de sa première maniére de vivre, la rudesse de son caractére, & cet esprit de hauteur sous lequel l'Univers fut forcé de fléchir.

Dans

Dans les derniers tems de la République, & sous les premiers Empereurs, les Loix multipliées, adoucies, devenues verbeuses, formérent bientôt un assemblage si bizarre d'incertitudes & de contrariétés, que l'Empereur Macrin, grand Jurisconsulte lui-même, regardoit la suppression des Loix & des Rescrits de ses Prédécesseurs, comme l'unique moyen de ramener le Droit à des Principes certains.

La translation de l'Empire à Constantinople fit une nouvelle révolution dans la Jurisprudence, qui prit insensiblement l'empreinte du Génie Grec. Ce Peuple léger, futile, sophiste, grand parleur, avoit pour ses productions une affection jalouse, entretenue par la mémoire des Chefs-d'œuvres de l'ancienne Gréce dans tous les genres. Bien-tôt les Empereurs devinrent Grecs. De-là cette innombrable multitude de Loix, de Constitutions, de Novelles si prolixes, si peu importantes par leurs objets, si contraires dans leurs dispositions, si absurdes même : fruit de l'oisiveté de ces Princes, qui toujours éloignés de leurs armées, sembloient, de l'Autorité Impériale, n'avoir retenu que la Puissance Législative.

Les Loix Romaines n'avoient point encore entié-

entiérement dégénéré de leur premiére simplicité, lorsque les Parthes, les Gaulois, les Germains, les comparant avec leurs Loix propres & leurs Coutumes, les regardoient comme des instrumens de la Servitude, & le sceau de la Tyrannie. Ainsi en parloient, Mithridate dans ses Harangues contre les Romains, Critognate dans ses Discours aux braves Défenseurs d'Alexia assiégée par César, & les Chefs des Germains dans leurs Conversations au sujet du Tribunal établi chez eux par Varus. Ces Peuples, au moins les Gaulois & les Germains, étoient accoutumés à des Coutumes traditionelles, à des Loix non écrites : Loix aussi simples que leurs Mœurs.

Ces Loix & leur forme se sont conservées dans cette partie de la France, qui n'a eu très-long-tems que des Coutumes non écrites : Coutumes qui depuis même leur rédaction, n'ont rien perdu de leur simplicité primitive. Il semble que Sénéque les eût en vûe dans ce passage que les Législateurs n'ont pas toujours eu devant les yeux. » Ce n'est point, dit-il, par de » longs préambules ni par l'abondance des pa» roles, que les Loix peuvent en imposer. Je » veux que la précision de la Loi soit telle que

» les moins éclairés puissent la saisir ; qu'elle » me frappe comme une voix du Ciel ; qu'elle » commande sans discuter ni argumenter ; en » un mot qu'elle me dise, faites cela, afin que » j'obéisse sans me charger la mémoire.

Or nos Coutumes mises en parallèle avec le Droit Romain, me paroissent avoir cette rare précision. Si en comparant les Peuples qu'elles régissent, avec des Peuples régis par d'autres Loix, on découvroit que la candeur, la franchise & l'ingénuité, sont l'apanage spécial des premiers ; ne pourroit-on pas à bien des égards appliquer à nos coutumes, ce que disoit Ciceron des Loix des douze Tables : » Aux yeux » d'un homme qui connoit le but des Loix, » & qui sçait en démêler l'esprit, le petit vo- » lume de nos douze Tables, soit par le poids » de son autorité, soit par l'étendue de son » utilité, doit paroître infiniment plus précieux » que tous les Livres & toutes les spéculations » des Philosophes - Législateurs.

DROITS DES SUCCESSIONS.

DES TESTAMENS.

Les Droits des Successions furent réglés d'une

ma-

maniére presque uniforme chez tous les Peuples dont la pauvreté n'exigeoit qu'un petit nombre de Loix très-simples.

Les Spartiates, tant que les Statuts de Lycurgue furent en vigueur parmi eux, les Athéniens avant Solon, les Romains sous les Rois & sous les premiers Consuls, les Germains dans leurs forêts, déféroient les successions, tant directes que collatérales, aux plus proches parens. Chez eux, ainsi qu'aujourd'hui dans notre Pays Coutumier, *le vif étoit saisi par le mort*; avec cette différence, que toutes les dispositions du mourant étoient prévenues par cette disposition unique que la Loi faisoit pour lui. L'ordre des successions ainsi établi par une Loi générale, & commune à toute une Nation, un Citoyen ne pouvoit y déroger par une volonté particuliére; & l'usage des Testamens y fut long-tems ou interdit ou inconnu.

Une innovation, qui fut la premiére atteinte que reçurent les Loix de Lycurgue, introduisit cet usage à Lacédémone. Par une Loi formelle, Solon l'établit à Athènes, en faveur seulement de ceux qui n'avoient point d'enfans. La Loi des douze Tables, dressée à Rome par les Décemvirs, soixante ans environ après l'ex-

pulsion des Rois, donna aux péres de famille une faculté illimitée de tester, au préjudice même de leurs enfans. Enfin, les Gaules & la Germanie, dont les usages étoient originairement les mêmes, adoptérent la faculté de tester, lorsque le Droit Romain y étant devenu une des Loix personnelles, qu'il étoit libre à chacun de choisir, tout Gaulois, tout Franc, tout Ripuaire pouvoit user de cette liberté qui lui étoit offerte par le Droit Romain. Sur quoi il suffit d'observer, 1°. que les Loix Saliques & Ripuaires ne présentent aucune disposition qui ait le moindre rapport aux Ordonnances de derniére volonté. 2°. Que les Formules de Marculfe, monument unique de notre Jurisprudence sous les deux premiéres Races, énoncent dans tous les modéles de Testamens qui y sont rassemblés, que ces Testamens sont faits, *secundùm Legem Romanam*, *secundùm Consuetudinem Romanorum*, *sicut Lex Romana edocet*. 3°. Que les formalités actuelles de nos Testamens, même en Pays Coutumier, dérivent du Droit Romain que l'Esprit Coutumier a simplifié à cet égard.

Considérons maintenant l'effet des Testamens sur les Mœurs des Peuples chez lesquels ils s'introduisirent.

A

A Sparte, ils rompirent l'égalité à laquelle Lycurgue avoit ramené tout son systême de Législation. A Athenes, les Classes des Citoyens, les Conseils de la République, furent agités, changés & sans cesse bouleversés par un flux & reflux continuel dans les fortunes, qui ouvroient & fermoient l'entrée de ces Classes & de ces Conseils. A Rome, » il introduisit plus que toute autre chose, la funeste » différence entre les Richesses & la Pauvreté: » Plusieurs partages furent assemblés sur une » même tête : des Citoyens eurent trop : une » infinité d'autres n'eut rien. « Le moindre mal que l'usage des Testamens ait fait parmi nous, c'est d'avoir ouvert la porte à un nombre infini de procès, de discussions, de contestations, qui n'auroient pas eu lieu, si la proximité du sang eût toujours été le seul titre pour succéder.

Mais bornons nous à considérer dans les Moeurs des Peuples de l'Antiquité, le détail des ravages que la faculté de tester peut faire dans les Moeurs publiques : *Sapientia est ex aliis exemplum sumere sibi.*

La fortune, & par une suite nécessaire, les places, les dignités, la considération, devinrent bientôt le prix du manége, de l'intrigue

& des bassesses, chez les Peuples où le droit de tester s'établit. Se conserver une succession à laquelle on étoit appellé par le droit du sang, fut un art que les plus honnêtes gens se virent dans la nécessité d'apprendre, afin de l'opposer à celui que l'avidité s'étoit fait pour envahir les hérédités. Les riches successions devinrent l'objet d'une guerre offensive & défensive entre des étrangers avides, & des héritiers légitimes : guerre souvent de Religion : guerre dans laquelle la victoire long-tems incertaine & flottante, n'étoit décidée que par le trépas d'une imbécille femmelette, ou d'un vieillard en démence. Les passions les plus basses ont pû seules imaginer, elles seules peuvent bien détailler les artifices, les ruses, les stratagêmes d'une telle guerre.

Quelle idée peut-on se faire des Mœurs d'un Etat, d'une Ville, dans le sein de laquelle se livrent de tels combats : sur-tout si l'on ose s'y parer des dépouilles qui sont le fruit de la victoire : sur-tout si les ruses & les stratagêmes sont poussés jusqu'à rendre la parole aux mourans & à faire parler les morts ? Toute une maison gagnée, des témoins subornés, des Officiers publics apostés : combien de com-

plices

plices d'un ſeul crime! quelle bonne foi, quelle probité, quelles Mœurs apporteront dans la Société & dans toutes les affaires d'intérêt, de tels hommes & ceux qui les ont employés?

La Cenſure publique vengeoit la Société de leurs Rapines; ils étoient l'objet de Satyres ſanglantes & continuelles. Le Théatre même réclamoit pour les Mœurs: il aiguiſoit, il lançoit ſans ceſſe de nouveaux traits contre les *Hérédipètes*, qui au milieu d'Athénes & de Rome formoient une Nation dont la ſoupleſſe & les rapines donnoient autant d'exercice aux Muſes Dramatiques & Satyriques, que leur en donnent aujourd'hui parmi nous les Ridicules de nos Petits-Maîtres.

Le métier d'*Hérédipète*, le moins pénible & le plus lucratif de tous les métiers, devenu inſenſiblement le métier favori des Grecs, ne dut pas peu contribuer à en faire les plus fins, les plus déliés, les plus ſouples, mais en même tems les plus faux & les plus fourbes de tous les hommes: & cela dès le tems de Platon, qui, comme on l'a vû, avoit auſſi peu de confiance dans leurs paroles que dans leurs ſermens.

La faculté indéfinie de teſter ne fut pas moins funeſte aux Mœurs des Romains. Elle avoit

ſon fondement dans l'Autorité Deſpotique des Péres de famille, qui pouvoient déshériter leurs Enfans, comme ils pouvoient leur ôter la vie. On donna par degrés des bornes à ce Deſpotiſme; mais on n'en mit point à la faculté de teſter & de ſe choiſir des Héritiers. Dès-lors les Liens qui uniſſent les familles furent rompus: les Enfans ne tinrent plus à leurs Péres que par la crainte de l'exhérédation, & par l'eſpérance de l'Inſtitution: dans les Péres, d'aveugles caprices n'étoufférent que trop ſouvent la voix de la Nature: les jalouſies, l'animoſité, la perfidie, empoiſonnérent le cœur des Fréres. En un mot, dans les derniéres années de la République & ſous les premiers Empereurs, l'oiſiveté, le luxe, l'amour & le beſoin des Richeſſes exercérent ſur les Succeſſions un brigandage ouvert, & ſouvent autoriſé du nom de l'Empereur & de ſes Affranchis dont un clin d'œil étoit la Loi ſuprême du Sénat.

Dans les premiers tems de la République, les Teſtamens ne ſe faiſoient à Rome que dans les Aſſemblées générales du Peuple; & ces Aſſemblées ne ſe tenoient que deux fois chaque année: d'où il réſultoit pluſieurs avantages:

1°. La

1°. La supposition des Testamens étoit impossible. 2°. On pouvoit donner à l'un des actes les plus importans de la vie, toute l'attention qu'il exige; & on le faisoit avec une entiére liberté d'esprit, avec toute la plénitude de sa raison. 3°. Sous les yeux d'un Peuple assemblé, on n'osoit produire ces dispositions bizarres, folles, extravagantes que l'on confie avec moins de honte à un petit nombre de Témoins affidés & choisis (*rogati & vocati.*) Enfin, comme l'observe M. de Montesquieu, » les » Testamens des Romains étoient plutôt des » Actes du Droit Politique que du Droit Civil, » du Droit Public que du Droit Privé: « ce qui leur imprimoit tout le poids de l'autorité publique. C'est sans doute d'après toutes ces raisons importantes, qu'un Prince fameux dans l'Europe, en donnant de nos jours un nouveau Code à ses Sujets, a proscrit tous les Testamens qui ne seroient pas faits judiciairement & en pleine Audience.

De l'influence que l'on ne peut refuser à la faculté de tester, sur les Mœurs & sur le Caractére des Peuples, il s'ensuit que chez une Nation à qui cette faculté seroit ou inconnue ou interdite, l'Intérêt moins actif ne tenant

point

point tous les ressorts de l'esprit dans cette tension continuelle qu'excitent, & la vûe d'une proie toujours présente, & la crainte de perdre un Bien assuré par la Loi du Sang, les hommes seront moins fins, moins déliés, moins alertes, moins souples, &c. que dans un Pays où la faculté de tester seroit du Droit Public.

La France nous en offre & la preuve & l'exemple. Notre Pays de Droit écrit, constamment régi par le Droit Romain, a constamment retenu l'Institution d'Héritier, & presque personne n'y meurt *intestat*. Au contraire, le Pays Coûtumier, toujours fidéle aux Loix simples qui l'ont régi de toute antiquité, regarde les Testamens comme odieux. Il a toujours rejetté l'Institution d'Héritier; les Dispositions en faveur d'Etrangers y ont des bornes fixes; enfin les Testamens par lesquels des Péres intervertissent l'ordre de la Nature dans la distribution de leurs Biens, y sont presque sans exemple. Il n'est pas moins certain que les Mœurs & l'Esprit, le Génie & le Caractére des François partagés entre ces deux Pays, ont des différences aussi sensibles que celles qui se trouvent entre leurs Loix & leurs Usages particuliers à l'égard des Testamens.

EGALITE' DE PARTAGES.

Autant nos Coutumes reſſemblent peu au Droit Romain quant à la faculté illimitée & indéfinie de teſter, autant ſont-elles différentes entre elles ſur le partage des Succeſſions, c'eſt-à-dire, ſur l'événement le plus commun dans la Société Civile. L'état & la qualité des Perſonnes, la nature réelle ou fictive des Biens, varient à l'infini la maniére de partager, qui par ſon rapport à la certitude de l'état des hommes, mériteroit plus que tout autre objet, d'être fixée par une Loi certaine & uniforme.

D'après la plus grande partie de nos Juriſconſultes, M. de Monteſquieu raporte au Droit Féodal, l'origine du Droit d'Aîneſſe, & toutes les autres inégalités, que certaines Coutumes ont introduites dans les Partages. Les Fiefs demandoient un ſervice perſonnel: il étoit de l'intérêt du Suzerain & du Fief dominant, que ce ſervice ne fût point diviſé: de-là le Droit de Primogéniture: de-là les priviléges du Sexe né pour les armes, ſur le Sexe foible: » La Loi féodale, en détruiſant » l'égalité des Partages, força la Loi Politique » & Civile. « Mais ſi cette raiſon étoit la véritable,

ritable, pourquoi les coûtumes les plus favorables aux Aînés & aux Mâles, en leur assurant la possession individuelle des Fiefs, auroient-elles en même tems statué qu'*entre Filles Héritières, le Fief* même *de Haubert, pourrou être divisé jusqu'en huit parties*?

Sans chercher actuellement les raisons de ces dispositions, fixons nous aux faits; & considérons en général l'influence que peuvent avoir, & qu'ont sur les Mœurs, les diverses maniéres de partager établies par nos diverses Coutumes.

INEGALITE' DE PARTAGE A L'EGARD DES FILLES.

Les Coutumes qui excluent les Filles de la Succession aux Propres, celles qui les réduisent à la propriété, ou même au simple usufruit d'une part modique dans les successions auxquelles le Sang les appelle, paroissent avoir la même raison, & devoir produire les mêmes effets, que les anciennes Loix, qui chez les Romains bornoient les Droits des Femmes dans les Hérédités, leur interdisoient la faculté d'être instituées Héritiéres, & les privoient de la Succession de leurs propres Enfans.

Les

Les Romains n'étoient pas moins jaloux de régner chez eux que chez les autres. Dans l'intérieur des Familles, dans leur domestique, ils exerçoient sur leurs Enfans, sur leurs Femmes, cet empire que par degrés ils étendirent sur tout l'Univers. Les Richesses des Femmes leur paroissoient moins redoutables par *le luxe qui suit ordinairement ces richesses*, que par la supériorité qu'elles assuroient aux Femmes sur les Maris.

Les Mœurs Romaines ne connoissoient point ces égards, ces prévenances, que le commerce des deux Séxes a introduites parmi nous, & dont le Mariage ne dispense pas, au moins aux yeux du Public. Les Loix rejettoient toute idée de cette Communauté de Biens établie par nos Coutumes, & qui est le lien le plus fort de l'union conjugale. Un Romain marié à une Femme plus riche que lui, devenoit le premier Esclave d'une Maîtresse impérieuse, qui lui faisoit acheter par des bassesses continuelles, l'espérance d'une Donation ou d'un Legs considérable. Cet avilissement d'Hommes qui se croyoient nés pour commander à tous les autres, fut la matière du Discours de Caton l'Ancien, pour l'établissement de la Loi *Voconia*:

Loi

Loi qui défendoit d'inſtituer pour Hérítiére aucune Femme mariée ou non mariée. » Avez-» vous eu, diſoit-il, le malheur de prendre » un riche Parti? vous trouvez une dot conſi-» dérable : mais tout l'argent en eſt diſtrait, » & la Femme s'en réſerve la propriété. Elle » permettra que vous en jouïſſiez à titre de Prêt ; » mais à la premiére brouillerie, vous êtes li-» vré aux perſécutions d'un Valet de confiance » qu'elle s'eſt auſſi réſervé, & ſur lequel vous » n'avez aucune autorité. « La Loi ſi fortement protégée par Caton, paſſa ; mais elle perdit ſa force à meſure que le Luxe fit des progrès à Rome. La Domination d'un ſeul y ayant enſuite changé le ſyſtême ſur les Hérédités, toutes les Loix qui bornoient les Droits ſucceſſifs des Femmes ou furent abrogées, ou tombérent dans l'oubli, à tel point que Juſtinien les appelloit des *Loix barbares*. Si l'on veut ſuivre les effets de cette révolution ſur les Mœurs générales, & ſur la condition des Maris, il ſuffit d'ouvrir Juvénal & Martial.

Soit hazard, ſoit réflexion, les Loix des Peuples du Nord étoient à l'égard des Femmes, les mêmes que celles des anciens Romains : par une Diſpoſition que les Formules de Mar-

culfe

cuſe appellent *impie*, les Filles ne partageoient point dans les Succeſſions même directes.

Par les ravages que l'abolition de la Loi *Voconia* fit dans les Mœurs Romaines, jugeons des avantages que les Loix qui lui reſſembloient, durent procurer aux Peuples du Nord: jugeons du bien qu'elles ſont capables de produire dans celles de nos Provinces qui les ont adoptées avec plus ou moins d'étendue.

L'Education, les Sentimens, les Mœurs, biens infiniment plus précieux que des Richeſſes qui ne produiſent que le Faſte & l'Arrogance, y ſont la dot des Filles: les mieux élevées ſont les plus riches. Le rang qu'elles tiennent enſuite dans le Monde, l'aiſance dont elles jouïſſent, les agrémens qu'elles peuvent ſe procurer: tout les rapelle à ce qu'elles doivent à leurs Maris. La reconnoiſſance n'allumera point dans leurs cœurs ces feux auſſi volages que les paſſions qui les font naître; mais elle y nourrira l'Eſtime: de ce ſentiment naîtra le déſir de plaire: déſir qui réglera le total d'une conduite fondée ſur une ſubordination qui ne ſe fera point ſentir. Ces ſentimens ſi conformes à la Nature, ſe reproduiront par l'exemple,

ple, dans les Filles qui naîtront de ces heureuſes alliances.

DROIT D'AINESSE.

Mais le bien qui doit réſulter de ces diſpoſitions des Loix à l'égard des Filles, ſemble balancé par le mal que peuvent produire le Droit d'Aîneſſe & l'inégalité de partages entre Enfans mâles.

Le Droit de Primogéniture inconnu aux Légiſlateurs Grecs & Romains, eſt lié dans ſon principe aux cauſes des plus grandes révolutions dont l'Europe ait été le Théatre. Tant que les bornes de l'Empire Romain furent reſpectées, les Peuples des parties Septentrionales de l'Europe & de l'Aſie ſe repouſſoient les uns les autres par une eſpéce de reflux qui les portoit d'Orient en Occident. Les Monumens de ces Peuples ont particuliérement conſervé la mémoire de l'Etabliſſement qu'Odin vint former dans la Scandinavie, à la tête d'un nombreux eſſain d'hommes ſortis du fond de la Grande Tartarie. Or ces émigrations fameuſes, celles qui dans la ſuite changérent la face de l'Europe, celles qui dans les ſiécles poſté-

rieurs

rieurs amenérent & fixérent les Normands en France; celles enfin qui dans des tems plus voisins de nous soumirent à ces mêmes Normands les Royaumes de Naples & de Sicile, étoient l'ouvrage des Loix qui chez ces Peuples régloient l'ordre des Successions.

Un Pays dur & stérile ne pouvoit suffire à des Nations guerriéres, qui pour la propagation n'obéissoient qu'à la Nature. Les Péres chargés d'une nombreuse Famille s'y choisissoient un Héritier; & de l'instant où ce choix étoit déclaré, tous les autres Enfans devenus étrangers à la maison paternelle, étoient obligés de se faire à la pointe de l'épée un établissement que la Loi leur refusoit: *Apud Danos*, dit un Ecrivain du 12e. siécle, *Pater Filios adultos à se pellebat, prater unum quem sui Juris Hæredem relinquebat.*

On trouve dans ce mot une origine certaine au Droit de Primogéniture, & à l'inégalité de partage plus ou moins rigoureusement introduite & adoptée dans une partie de nos Coutumes. On ne peut rien ajouter aux preuves rapportées par M. de Montesquieu, pour établir que ces dispositions n'avoient aucun fondement dans les usages, & dans les Loix pri-

mitives des François, qui ne les connurent que sous les Enfans de Louis le Débonnaire. Mais si, comme le pense le même Auteur, ces Dispositions alors nouvelles, avoient eû leur source dans le Droit féodal, les anciens Jurisconsultes Napolitains & Siciliens, qui les premiers ont travaillé à donner à ce Droit une forme certaine, auroient-ils appellé, comme ils le font unanimement, le Droit d'Aîneſſe dans la Succession aux Fiefs, *Jus Francorum*? Ils vouloient sans doute énoncer par ces termes, le Droit nouveau introduit dans leur Pays par les Normands, qui le portérent aussi en Angleterre, où certains Fiefs spécialement affectés aux Aînés, sont appellés *Fiefs à tail*, *Feoda talliata*.

Les Droits accordés aux Aînés, & tous les moyens imaginés pour perpétuer la grandeur des Familles, ont paru à M. de Montesquieu, aussi convenables dans une Monarchie, que dangereux dans un Etat Aristocratique; & l'égalité dans les partages ne lui a semblé convenir qu'à un Etat commerçant, comme un moyen d'y introduire l'industrie, & d'y soutenir l'activité parmi les enfans, qui par-là ne se trouvent jamais aussi riches que l'étoit leur pére, quelque fortune qu'il ait faite.

Ce-

Cependant ces convenances pourroient paroître douteuses, en jettant les yeux sur la France, où presque tous les ordres imaginables de Succession sont reçus, sans que cette espéce de confusion affecte en aucune façon la Constitution politique. Mais au moins en résulte-t-il des effets, par lesquels nous pouvons juger de l'influence dont sont capables, & qu'ont très-réellement sur les Mœurs, les diverses dispositions des Loix qui réglent le partage des Biens. Il est effectivement facile de voir au premier coup d'œil que les Habitans du Maîne, du Pays de Caux, de toute la Normandie: *quos Pater à se pellit, præter unum quem sui Juris Hæredem relinquit*, doivent être plus attentifs, plus délicats, plus cauteleux, plus défians dans toutes les choses d'intérêt, & conséquemment, dans le Commerce de Société, que les Peuples qui vivent sous les Coutumes de Paris, & sous les autres Coutumes d'Egalité. La Loi de ces derniers leur donnant des espérances, & leur assurant des Droits égaux dans les Successions communes, bannit de leur cœur & de leurs procédés, les inquiétudes, les ombrages, les défiances & toutes les jalousies, que l'inégalité de partage peut & doit produire.

En un mot, les Loix municipales qui établissent cette inégalité, ont directement sur les mœurs & sur le caractére des Peuples, les mêmes effets que produisent indirectement des Loix qui admettent l'institution d'Héritier. Entre les effets de ces diverses Loix, il est néanmoins quelques différences qu'il suffit d'indiquer. 1°. La Coutume qui défére l'Hérédité à l'Aîné, paroît moins dure pour les Fréres, que la Loi qui laisse l'Institution d'Héritier au choix du Pére commun. 2°. La premiére de ces Loix donne tout au hazard: Elle ne considère que la Primogéniture, indépendamment du mérite & des qualités du cœur & de l'esprit; & à cet égard, elle est plus dure pour les Péres, que celle qui leur laisse le choix d'un Héritier.

Peut-être seroit-il à désirer que l'égalité de partage eût son fondement dans la Loi naturelle, & qu'elle fût généralement reçue: rien ne seroit plus favorable à la Communauté de biens, qui par ce moyen pourroit s'établir dans tous les Mariages: Communauté qui ne peut être d'un usage trop étendu, puisqu'elle est le lien le plus fort de l'union conjugale: c'est ce qui me reste à établir.

COM-

COMMUNAUTE' DE BIENS ENTRE CONJOINTS.

Entre Amis tout eſt commun. Cet axiome étoit chez les Grecs la baſe des unions, que le rapport d'humeurs, de goûts, d'inclinations, peut former entre les Hommes. Pluſieurs Légiſlateurs préſumant peut-être un peu trop avantageuſement de l'Humanité, & croyant plus poſſible de détruire l'intérêt que de le régler, prirent ce même Axiome pour baſe de leurs Loix. Par cette voie, Minos, Licurgue, Platon, eſſayérent de ramener les hommes à l'égalité.

Les premiers Légiſlateurs de Rome entrérent dans les mêmes vues, & ils ſe flatérent d'arriver au même but, par l'égalité dans le partage des Terres. Mais la Cupidité attaqua bientôt, ébranla & détruiſit la Loi ; & les Romains paſſérent d'une extrémité à l'autre. Les Biens les plus eſſentiels, les plus ſolides (les Terres) avoient d'abord été tous en commun: dès l'inſtant où l'égalité fut détruite, les Romains n'eurent plus rien qui fût commun par la force de la Loi. Quelques Particuliers imaginérent qu'une Société, qu'une Communauté de Biens

entre eux & leurs Femmes, pouvoit leur être avantageuse, & ils la stipulérent. Ainsi en usa Scévola; mais les vues singuliéres, l'interêt, & peut-être le caprice de quelques Particuliers, ne changérent point le systême général. Il se soutint au milieu des révolutions du Gouvernement; & sous l'empire de Domitien, Martial parloit à Nigrine, de la Communauté de biens qu'elle avoit stipulée entre elle & son Mari, comme d'un Phénoméne presque inouï; à ce sujet il la comparoit à Alceste & à Evadné. En un mot l'Esprit des Loix Romaines étoit tellement éloigné de ce sage arrangement, qu'encore aujourd'hui, il est étranger à celles de nos Provinces que nous appellons *Pays de Droit écrit*.

La Communauté est l'appanage spécial de la France Septentrionale: elle est un des Caractères les plus distinctifs de notre Droit François ou Coutumier. L'Auvergne & la Marche, Provinces placées, pour ainsi dire, sur la Ligne qui sépare la France Coutumiére du Pays de Droit écrit, ont à cet égard opté pour le dernier. En dépouillant les Filles de la plus grande partie de leurs Droits, les Normands sembloient éloignés de toute idée de Communauté;

&

& leur Loi municipale l'a en effet rejettée. Au milieu de la France Septentrionale, la Coutume du Bailliage de Reims ne l'a point admise, ou plutôt ne l'a point conservée; mais elle y a suppléé par des équivalens qui en ont presque tous les avantages.

C'est au fond des Forêts de la Germanie, c'est dans le sein de l'ignorance & de la Barbarie, qu'a été trouvé ce systême échappé à la sagacité des plus fameux Législateurs de l'Antiquité. La Monogamie & la maniére dont les Germains vivoient avec leurs Femmes, en ont facilité la découverte. Les Loix Ripuaires, le Code des anciens Saxons, les Formules de Marculfe: voilà les dépôts où sont consignées les premiéres idées de la Communauté de biens entre Conjoints. Si l'on veut lui trouver une origine plus ancienne & plus noble, il faut la chercher dans les mœurs des Gaulois nos ancêtres, qui, suivant César, *quantas pecunias ab Uxoribus dotis nomine acceperant, totidem ex suis bonis æstimatione factâ communicabant: cujus omnis pecuniæ ratio conjunctim habebatur.*

Mais il s'agit moins ici de l'origine de la Communauté, que de son influence sur les

Mœurs, que je me suis proposé d'examiner.

Il est impossible, au moins est-il bien rare, que les cœurs soient unis lorsque les intérêts sont divisés : dans une Société sur-tout, qui devient une nécessité irrévocable pour ceux qui l'ont une fois contractée. Or telle est parmi nous la Société que le Mariage établit entre deux Epoux : Société dont l'indissolubilité considérée relativement aux Mœurs, pourroit ouvrir un vaste champ aux Observations & aux Réflexions.

Le Mari, comme dans le Droit Romain, est-il Maître absolu du bien de la Femme : tout ce qu'il gagne, est-il au profit de lui seul : tout ce qu'il perd, tout ce qu'il dissipe, est-il à son compte, de maniére que le bien de sa Femme n'en souffre ni perte ni diminution, tant que le sien peut fournir aux pertes ? Alors quel motif pourra intéresser la Femme aux affaires domestiques & aux détails du Ménage ? La vertu seule ou la crainte la rapellera aux soins d'une Maison que les Loix lui rendent étrangére. Si son intérêt particulier l'y raméne, elle ne travaillera que pour lui seul, & ses gains frauduleux seront des pertes très-réelles pour la masse. Le même Intérêt se cachera

chera peut-être ſous le maſque de l'Affection & de la Tendreſſe de l'un des deux Epoux pour l'autre : l'eſpoir d'une Donation ou d'un Legs, ſera le mobile de ces ſentimens de commande déſavoués par le Cœur, qui ne conſulte point l'Intérêt ſur ſes véritables attachemens.

Celles mêmes de nos Coutumes qui proſcrivent la Communauté, ont tellement ſenti que dans le Mariage, l'harmonie des Cœurs étoit attachée à l'union des Intérêts, qu'elles ont pris toutes les meſures qui leur ont paru les plus convenables pour aſſurer cette union. Ainſi la Coutume de Normandie aſſure à la Femme, après la mort de ſon Mari, la propriété dans la moitié des Immeubles acquis pendant le Mariage : faveur limitée au Bailliage de Giſors : dans celui de Caux, elle n'accorde que l'uſufruit de cette moitié ; & le tiers de l'uſufruit ſeulement, dans les autres Bailliages & Vicomtés de ſon Reſſort.

Or ces diverſes diſpoſitions de nos Loix doivent produire ſur les Mœurs des effets auſſi variés, qu'elles le ſont elles-mêmes. Dans les Provinces qui admettent la Communauté, l'union conjugale ayant un fondement certain dans la Loi, doit être plus intime, plus aſſu-

rée,

rée, plus ſolide que partout ailleurs. Elle le ſera moins dans une Coutume, qui comme celle de Normandie, en excluant la Communauté, ne ſupplée que très-foiblement à ſes avantages. Elle le ſera encore moins dans les Pays régis par un Droit qui ne donne pour tout aliment à l'affection conjugale, que l'eſpoir de Donations, de Legs & d'avantages indépendans du Lien Conjugal, & prohibés dans les Coutumes où la Communauté a lieu.

L'Influence qu'elle peut avoir ſur les Mœurs, ne ſe borne pas au Couple qu'elle unit: elle s'étend à la Famille qui en doit ſortir. Dans ces tems où les premiéres idées ſe forment, ſe développent & ſe combinent dans leur eſprit, les Enfans reçoivent très-facilement les impreſſions de tout ce qui les environne; & ces premiéres impreſſions laiſſent des traces d'autant plus profondes, qu'elles ſont occaſionnées par des objets vers leſquels l'homme eſt porté de ſa nature. Or quelle Divinité l'Intérêt ne doit-il pas paroître à des Enfans élevés entre un Pére & une Mére éternellement ſéparés par le *mien* & le *tien*, & rapprochés par des égards, par des complaiſances, par des prévenances mercenaires, dont le véritable but ne peut échap-

per

per à l'œil clairvoyant de la Jeunesse ? A-t-elle pris le change à cet égard : a-t-elle regardé comme un commerce de tendresse & de bienfaits ce qui n'en étoit qu'un de domination & de bassesses ? la mort de l'un des deux Epoux & l'ouverture de son Testament, la remettront bientôt sur les voyes.

Quand je dis que la Communauté doit avoir une heureuse influence sur le Couple qu'elle unit, & sur les Enfans qui en naîtront ; je n'entens point cette Communauté affoiblie, énervée, anéantie, par les clauses & les stipulations les plus avantageuses, réunies, accumulées, amoncélées, en faveur de la Femme dans un Contrat de Mariage (*a*) : j'entens cette Communauté, qui aussi simple que la Loi par laquelle elle est réglée, réunit & confond tous les droits, toutes les prétentions des deux Epoux ; ensorte que toutes les pertes & tous les gains, toutes les dissipations & tous les profits, étant communs

(*a*) Je ne prétens point blâmer plusieurs Stipulations que la diverse nature des biens, leur inégalité, certaines circonstances, rendent quelquefois nécessaires. J'argumente de faits généralement connus. Leur liaison avec les causes que je leur assigne, sera sentie par ceux qui ont des notions précises sur ces objets.

muns, il y ait entre leurs Biens, cette unité que la Loi du Mariage a mise entre leurs corps.

Rompre cette unité dans les Coutumes qui l'établissent, c'est renoncer aux avantages les plus réels qu'elles assurent, sans pouvoir prétendre à ceux seulement qu'elles ne peuvent donner, qu'elles réprouvent même, & qui, en d'autres Pays, sont au moins un adoucissement à la dureté de la Loi qui proscrit la Communauté.

Aussi est-il passé en Axiome, à Paris surtout où la tournure des Contrats est toute à l'avantage des Femmes, qu'un homme lié & garotté par cette foule de clauses surajoutées à la Loi, est nécessairement ruiné s'il devient veuf dans les premiéres années de son Mariage. Est-il donc moins réellement ruiné vingt ans, trente ans plus tard? Ses Enfans le sont-ils moins en quelque tems qu'ils perdent leur Pére? Pour remédier au premier mal, on a introduit l'usage des Fidei-commis; & l'on dit qu'une Femme peut & doit même en conscience indemniser son Mari, au moins d'une partie des pertes que va occasionner sa mort prématurée: ainsi le renversement d'une Loi

n'a

n'a de reméde que dans la contravention à une autre Loi.

Il eſt une nouvelle néceſſité que ce renverſement a encore introduite : celle où ſe trouve un grand nombre de Maris de penſionner leurs Femmes dont ils ne peuvent autrement borner les dépenſes : reſſource auſſi injurieuſe aux Loix, que déplorable pour les Mœurs : reſſource à laquelle les Maris ne ſe trouveroient pas réduits, ſi les Femmes naturellement portées à l'Economie, ſçavoient que leur Bien eſt inglobé dans la maſſe qu'elles diſſipent.

Que penſeroient de tels abus, ces Juriſconſultes du vieux tems, leſquels conſidérant la Communauté en elle-même, l'ont jugée trop avantageuſe aux Femmes, onéreuſe pour les Maris, & ruineuſe pour les Enfans ? Ainſi en penſoit Jean Faber, qui, avec une naïveté digne de ſon ſiécle, s'adreſſant à ceux qui avoient à ſe marier dans une Coutume qui admet la Communauté, leur conſeille de limiter la portion de la Femme dans les conquêts, » de peur, diſoit-il, que venant à vous ſurvi» vre, elle ne ruine vos Enfans, en portant » dans les bras d'un nouveau Mari, le fruit » de vos veilles, de vos ſueurs & de vos tra» vaux. « Bénédicti conſidéroit la Communauté ſous

ſous le même point de vûe relativement aux Enfans, dans le cas du prédécès de leur Pére.

Pour connoitre ce que peuvent & ce qu'ont pû ſur les mœurs nos coûtumes qui ont établi la Communauté, jugeons-en par les mœurs anciennes; jugeons-en par l'état de cette Famille d'Auvergne, qui en adoptant dans toute ſon étendue la Loi de la Communauté, qui en la perpétuant avec les générations, a réaliſé & perpétué dans ſon ſein toutes les merveilles que la Poëſie nous chante de l'Age d'or. Jugeons-en par la comparaiſon de cette partie de notre Peuple qui eſt demeurée fidéle à la Loi primitive de la Communauté, avec les Peuples dont les Loix ou la proſcrivent, ou ne l'établiſſent pas. Jugeons-en enfin par les Mœurs actuelles: ſoit que les Mœurs ayent inſenſiblement énervé la Loi; ſoit que la Loi mépriſée ait ouvert dans les Mœurs une brêche au Luxe & à toutes ſes ſuites. Ce que je dois dire relativement à mon objet, ce que peut dire un Homme qui connoît ſon Siécle, mais qui n'en eſt point établi le Cenſeur, ſe trouve renfermé dans ces mots, par leſquels je ſuis entré dans cette matiére importante: *Les Cœurs ne ſont unis qu'autant que les Intérêts ne ſont point diviſés.*

ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

L'HABIT FAIT L'HOMME.*

CEs trois mots renferment un trésor de sagesse inépuisable. Ils nous fournissent la clef de mille événemens, qui non-seulement étonnent le Peuple, mais qui paroissent même inconcevables aux Philosophes. Ils nous enseignent le vrai & le seul moyen de parvenir à toutes ces félicités, que la plûpart des hommes cherchent inutilement. Il faudroit sans doute être tout-à-fait imbécille, pour se mettre aujourd'hui dans la tête, & pour vouloir persuader aux autres, que ce n'est que le vrai mérite, l'amour de la patrie, la probité, la vertu en un mot, qui soient capables de nous rendre heureux & véritablement estimables. Rien égale-t-il la cruelle dureté avec laquelle nous avons été traités jusqu'ici par nos Moralistes?

* Cette Piéce est de Mr. Rabener.

listes ? Mais à quoi nous conduisent tous les efforts, que ces Hipocondriaques exigent de nous ? Ah ! l'heureuse invention que celle des habits ! C'est des habits qu'il faut attendre ce que souvent la vertu, le mérite, la probité, l'amour de la patrie, réünis ensemble, tentent sans succès. Rien ne doit donc paroître plus ridicule qu'un homme de bien mal habillé ; & rien n'est assurément plus impertinent que ces petits génies, qui exigent du respect, & peut-être de l'admiration, par la seule raison qu'ils sont honnêtes gens. Aussi les voyons-nous réduits à lutter longtems contre la faim & le mépris, avant que de pouvoir se faire seulement souffrir par un homme bien vêtu. Une scrupuleuse attention à remplir les devoirs de l'honnête homme ne leur donne point, en trente ans, la considération qu'un habit magnifique peut leur procurer en vingt-quatre heures.

Qu'on se figure un homme, qui avec l'uniforme de sa vertu gothique, se hazarde à paroitre la premiére fois dans une assemblée d'habits brillans : il faut qu'il ait bien du bonheur, s'il n'est pas arrêté par le Suisse, au premier pas qu'il fait à la porte de l'Hôtel. Arrive-t-il à l'Antichambre ? il lui reste à

percer

percer une foule de Laquais, dont le plus grand nombre le trouve ridicule. Les moins impertinens ne le regardent pas. Il demande s'il eſt permis de faire ſa cour à Son Excellence. On ne lui répond point. Il repéte ſa demande, & d'un ton plus humble. Tous ſe le renvoyent l'un à l'autre. Aucun ne ſe diſpoſe à l'annoncer. Il demeure confus, & d'autant plus embarraſſé, qu'il ſe trouve dans le chemin de tout le monde. Enfin, il voit paroitre le Valet de chambre; il le reconnoit à cet air d'importance, qui le diſtingue de la livrée. Il le prie fort humblement de lui procurer la faveur de rendre ſes hommages à Monſeigneur. Revenez demain, Monſeigneur eſt en compagnie. C'eſt la réponſe qu'il obtient. Mais n'y auroit-il pas moyen.... Non, non, en un mot, revenez demain. Son Excellence ne finiroit point, s'il falloit donner audience à tous ceux qui viennent ſolliciter ſa protection. C'eſt ainſi qu'il traite l'homme vertueux, l'homme ſçavant, l'homme de mérite, qui gagne ſa vie par une application pénible au ſervice du Prince, qui employe ſes talens à l'utilité de ſes Concitoyens, qui veille ſur les droits de la Veuve & de l'Orphelin, qui cherche le bien de

 tout

tout le monde & qui ne trompe perſonne. Voilà ce qui arrive au plus zélé Patriote. La ſimplicité de ſon ajuſtement éclipſe tout ſon mérite.

Il gagne enfin la porte, pour ſe ſouſtraire aux mépris de l'Antichambre. Mais avant qu'il puiſſe la paſſer, on l'en écarte, pour ouvrir les deux battans. Auſſi-tôt on voit tous les Domeſtiques dans un mouvement reſpectueux; ils baiſſent les yeux; ils prennent une poſture décente. Le Valet-de-chambre vole à l'Appartement. Le mouvement de l'Antichambre s'y communique. On quitte les cartes. Monſeigneur ſe léve, va au devant..... & de qui? d'un fat doré, qui monte l'eſcalier avec fracas, & qui porte ſur ſes habits la ſueur de ſes Créanciers trompés. Graces à ſon Perruquier, ſa tête vuide de ſens s'attire l'admiration de toute l'Aſſemblée. Son goût conſiſte à ſavoir tirer une jolie révérence. S'il avoit de l'eſprit & de l'honneur, peut-être vaudroit-il mieux que tous ceux dont les noms forment ſès ſeize quartiers; mais par reſpect pour ſes Ancêtres, il s'eſt bien gardé de valoir mieux qu'eux. Son cœur eſt auſſi mauvais que la noble ſtupidité du perſonnage le permet. Il n'a jamais rien appris, qui puiſſe être utile à lui-même, ou

ſervir

servir à sa Patrie. Il prodigue les offres d'une protection vaine, il emprunte, il trompe, il chante, il rit; il aime le jeu, quoiqu'il y soit ordinairement malheureux. Cependant Son Excellence, très flattée de l'honneur de sa visite, le reçoit à bras ouverts. Sa bruyante arrivée a fait perdre de vue l'honnête homme, qui s'est trû' trop heureux de pouvoir échapper au mouvement de la foule, sans être estropié de quelque membre. Il faut qu'il s'en prenne à lui-même. Que n'a-t-il moins de mérite & de plus beaux habits?

On ne rend point justice au Monde, en l'accusant d'avoir les yeux fermés sur la vertu & le mérite. Il n'est point aveugle; mais il faut que l'on fixe sa vue par un dehors brillant, qu'on réveille son attention par le faste. Est-ce la faute du monde, si l'homme d'esprit se soustrait à ses yeux, en s'enveloppant dans des haillons? Le Monde est un théatre; or sur un théatre, on ne prend pour des Princes que ceux qui en portent l'habit. On n'auroit pas la patience d'attendre la derniére scéne, ou le dénouëment de la piéce.

Voyons s'il est vrai que le Monde soit injuste. Faisons un changement d'habits. Son

Excellence aura la complaiſance d'endoſſer ſon habit noir de l'honnête-homme, & de mettre ſa perruque un peu ſurannée. Ah ! que Son Excellence a l'air ſot dans cet ajuſtement ! L'air ſuffiſant, l'air effronté a diſparu tout d'un coup. Tout l'eſprit qui accompagne un habillement magnifique eſt perdu. Qu'on méne Son Excellence dans une Loge, où ſes Adorateurs ordinaires ne la reconnoiſſent point ſous ce déguiſement ; dans cette même Loge où Monſeigneur a été ſi ſouvent l'homme aimable, l'homme adorable, le Baron malin. Il y arrive. Il fait ſa revérence, auſſi leſtement que jamais. On s'en moque. Il va baiſer la main à quelque Dame : elle le repouſſe. Les Dames murmurent entre elles, & ſe trouvent très-ſcandaliſées de cet homme du commun. On le prend pour un précepteur, que ſon impudence a fait congédier, & qui s'étant crû quelque choſe de plus que les autres Domeſtiques, veut imiter ce qu'il a vû faire à ſes Maîtres. Il commence à parler. On trouve qu'il ne dit que des ſottiſes. Enfin il s'impatiente ; il jure ſon *Sacrebleu*. Alors c'eſt un homme qui a perdu l'eſprit, & qu'on fait mettre à la porte par les Heyduques.

Mais

Mais la ſcène change. L'homme de mérite, couvert de la dépouille de Son Excellence, entre dans la même Loge. On lui trouve d'abord l'air un peu timide: cependant ſa timidité ne déplait point. Comme c'eſt la premiére fois qu'il y paroît, on le prend pour un Etranger, & l'on admire ſa modeſtie. Les Dames lui rendent ſon ſalut, d'une maniére gracieuſe; & le bruit des éventails exprime leurs applaudiſſemens. On lui offre un ſiége. Il s'aſſied avec bienſéance. Chaque Dame demande à ſa voiſine, qui peut être ce Seigneur? Perſonne ne le connoît. On cherche l'occaſion de lui parler: il répond modeſtement. On juge l'Opéra; il en dit ſon ſentiment, qui eſt applaudi: On fait l'éloge des Acteurs; il les loue avec goût. On parle de la Cour; il fait voir qu'il connoit le monde. Si la converſation tourne ſur la politique, ſes réflexions ſont trouvées très-judicieuſes. On commence à critiquer les perſonnes, qui ſont dans les autres Loges: il ſe tait, & l'on approuve juſqu'à ſon ſilence; car on le prend pour un Etranger, qui ne connoît encore perſonne, ou qui eſt trop modeſte pour être ſpirituel aux dépens d'autrui, ſur-tout dans une compagnie de perſonnes inconnues.

Voilà l'Opéra fini: une Dame sa voisine qui l'a vû de plus près, lui accorde la permission de la conduire jusqu'à son carosse. Il lui baise la main. Elle fait mille remercimens à Mr. le Baron. Heureuse métamorphose ! Celui qui peu d'heures auparavant demeuroit confus dans une Antichambre, & qui paroissoit ridicule jusqu'aux valets, fait à présent l'admiration de toute une assemblée. On reconnoît son mérite, dès que ses habits brillans ont fixé l'attention sur lui.

Que sert la dissimulation? Comme il est constant, que nos habits décident du mérite, j'ose avouer enfin sans rougir, que je considère peu d'hommes avec autant de respect que mon Tailleur. Je vai souvent chez lui, & c'est toujours avec un respectueux frissonnement que je vois ses mains créatrices faire germer & croître sur son établi le mérite, la vertu & la raison, & faire sortir des piquures de son aiguille, des personnages importans; à peu près comme le premier cheval sortit lestement du bord de la Mer, lorsque Neptune enfonça son Trident créateur dans le sable.

Il y a quelques semaines que je trouvai ce grand Ouvrier dans un cahos de velours & d'étoffes

d'étoffes riches, dont il créoit des Excellences & d'autres hommes illustres. Occupé actuellement à tailler un Prélat, il parut très-mécontent que le velours fût trop étroit pour achever la formation d'un ventre respectable. Je vis sur deux chaises tant d'Excellences, qui étoient encore sans bras. Un de ses garçons travailloit à un Gentilhomme de campagne, qui s'étoit fait payer de son Fermier une année d'avance, pour faire connoître à la Foire prochaine tout le mérite qu'il tire de son origine.

A côté de ce garçon, il y avoit sur l'établi une grande quantité de Chrysalides, de petits Freluquets, de petits-maîtres aimables, & de soupirans, qui attendoient avec impatience le développement de leur être. Sous son établi je vis un tas de gros draps & d'étoffes minces pour en faire des Sçavans, des Artistes & d'autres créatures ignobles. Deux garçons, tout neufs encore dans le métier, étoient assis contre la porte & s'exerçoient sur l'habit d'un Poëte.

La vénération, dont ces objets me remplissent pour le Maître de la Boutique, me fait passer à côté de lui des heures entiéres, le chapeau sous le bras, & dans cette attitude respectueuse que les gens du commun prennent

dans la compagnie des Grands. Mon Tailleur n'ignore, ni ne désapprouve la juste considération que j'ai pour les habits merveilleux : il pense très-sérieusement que c'est par les habits, que la plûpart des Grands nous deviennent respectables ; & comme dans cette supposition le corps est en lui-même une chose assez indifférente, il croit qu'il est de notre devoir de prendre un air de soumission, lorsque nous voyons de magnifiques habits sur un corps, qui comme très-accidentel, n'a aucune part à notre estime.

Plus ma façon de penser est élevée, quand je considére les prodiges que mon Tailleur opère sur son établi, plus je suis humilié pour la plûpart de mes compatriotes en passant devant une fripperie. Ces magazins de dépouilles sont à l'égard de nos habits ce que les cimétieres sont pour les hommes. C'est-là que tous les rangs & toutes les distinctions finissent. Souvent on voit dans les fripperies l'habit élimé d'un bel Esprit, placé très-familiérement à côté de celui d'un somptueux Traitant. Il m'est arrivé plus d'une fois d'appercevoir la veste d'un Magistrat de Village, accrochée par dessus l'habit de velours de son Prélat. Mais rien n'est plus

plus trifte que de voir des habits magnifiques furvivre à certaines révolutions de la machine humaine pour laquelle ils ont été faits. On me montra un jour un habit fuperbement brodé, qui après avoir fait l'admiration de toute une Ville & un riche fujet de louanges pour les Mufes affamées, s'étoit enfin vû réduit à fe réfugier dans une fripperie, pour échapper aux importunités des Créanciers.

Je ne faurois finir cet article fans demander une petite grace à mes Lecteurs. Si j'ai entrepris de montrer que les habits font les hommes & leur mérite, je l'ai fait dans l'efpérance qu'on m'accorderoit, comme une efpéce de récompenfe, une chofe qui me paroit auffi jufte au moins que la peine que je viens de prendre. Je prie donc ceux, pour l'amour defquels j'ai commenté ce proverbe, & qui n'ont point d'autre mérite que celui qu'ils doivent à la confidération de leurs habits, d'être dorénavant affez équitables pour ne pas mettre fur leur propre compte les démonftrations de refpect qui feront addreffées à leur habit. Je les affure qu'elles ne regardent nullement leurs perfonnes ; & c'eft un vol manifefte qu'ils commettent, en fe les attribuant. Si, contre toute attente, j'ap-

prens qu'on néglige cet avis, & que l'on continue de s'emparer du mérite des habits, je songerai avec mes Amis, au moyen d'humilier les contrevenans. Nous changerons le langage des complimens ; & autant de fois que nous rencontrerons un de ces Présomptueux, nous lui dirons, au lieu des formules ordinaires ; » Monsieur, j'ai l'honneur d'assurer de mon » très-humble dévouement votre veste d'étoffe » d'or. Je me recommande à la haute protec- » tion de votre habit brodé. La Patrie admire » le mérite de vos magnifiques paremens. Que » le Ciel conserve encore long-temps votre » habit de velours, pour le bien de l'Eglise & » de notre Ville, &c. «

Dans l'instant où je vai finir cet article, on vient m'apprendre une chose, qui me laisse douter si je dois la desirer ou la craindre. On a fait à la Cour la proposition de mettre, pour l'encouragement du Commerce, un article dans les nouvelles Loix somptuaires, qui portera, que personne ne pourra mettre un habit de soye, ou un habit riche, avant que de l'avoir payé ; & que sous peine de confiscation, chacun portera sur lui les quittances du Marchand & du Tailleur. Nous sommes à la veille d'une terrible

rible révolution. Combien de perſonnages conſidérés diſparoîtront tout à coup à nos yeux ! Il eſt vrai que jamais propoſition ne fut plus raiſonnable, & en même temps plus avantageuſe au Commerce ; mais elle eſt un peu trop cruelle : tant de figures humaines, qui n'ont ni argent, ni mérite, & qui juſqu'ici n'ont conſervé leur crédit qu'aux dépens des Marchands & de leurs Créanciers, perdroient donc, avec l'éclat emprunté des habits, tout ce qui juſqu'ici les a rendu grands, aimables & conſiderés. Que deviendront-ils ? Quelle déſolation leur infortune ne cauſera-t-elle point à Leipſick, & ſurtout dans nos brillantes aſſemblées, où l'on verra diſparoître tout d'un coup un ſi grand nombre d'Acteurs ?



ARTICLE QUATRIEME.

CONSIDERATIONS

Générales sur la Gloire. *

LA Gloire, prise dans un sens philosophique, est l'éclat de la bonne renommée.

L'estime est un sentiment tranquille & personnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & soûtenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons *merveilleux* ce qui s'éléve ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature: ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion; elle est vraie ou fausse comme elle. Il

* Encyclopédie.

Il y a deux ſortes de fauſſe gloire ; l'une eſt fondée ſur un faux merveilleux ; l'autre ſur un merveilleux réel, mais funeſte. Il ſemble qu'il y ait auſſi deux eſpéces de vraie gloire ; l'une fondée ſur un merveilleux agréable ; l'autre ſur un merveilleux utile au monde : mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée ſur un faux merveilleux, n'a que le régne de l'illuſion, & s'évanoüit avec elle : telle eſt la gloire de la proſpérité. La proſpérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle uſurpe celle des talens & des vertus, dont on ſuppoſe qu'elle eſt la compagne : elle en eſt bien-tôt dépouillée, ſi l'on s'apperçoit que ce n'eſt qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il ſuffit d'un revers, *eripitur perſona, manet res*. On adoroit la fortune dans ſon favori ; il eſt diſgracié, on le mépriſe : mais ce retour n'eſt que pour le peuple ; aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la proſpérité ne prouve rien, l'adverſité n'a rien à détruire.

Qu'avec un eſprit ſouple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli s'éléve au ſommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur, c'eſt un phénoméne que le vul-

vulgaire n'ose contempler d'un œil fixe ; il admire, il se prosterne ; mais le sage n'est point ébloüi ; il découvre les taches de ce prétendu corps lumineux, & voit que ce qu'on appelle sa lumiére, n'est rien qu'un éclat réfléchi, superficiel & passager.

La gloire fondée sur un merveilleux funeste, fait une impression plus durable ; & à la honte des hommes, il faut un siecle pour l'effacer : telle est la gloire des talens supérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeste, mais le plus frappant, fut toûjours l'éclat des conquêtes. Il va nous servir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il est absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soûmis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire, *j'ai combattu, je suis vainqueur* ; & l'Univers a repété, *il a combattu, il est vainqueur* : de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez,

Savez-vous ce que vous faites? peut-on demander à ceux qui célebrent les conquérans. Vous applaudissez à des gladiateurs, qui s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges. Aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arène; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plûpart lentes & tranquilles; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province; il faut dix ans pour la rendre fertile. On admire celui qui l'a ravagée; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux & si peu de grands biens?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les soldats de César:

Liceat

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

De l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre: » Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. » N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les » bois d'ignorer qui tu es & d'où tu viens? «

N'y aura-t-il pas du-moins une classe d'hommes assez au-dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez éloquens, pour soulever le monde contre ses oppresseurs, & lui rendre odieuse une gloire barbare?

Les gens de Lettres déterminent l'opinion d'un siecle à l'autre; c'est par eux qu'elle est fixée & transmise; en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conséquent les plus utiles des hommes ou les plus pernicieux.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte: carent quia vate sacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obcurcit par la tradition; elle s'y perd dans un

un déluge de fables. L'héroïque devient absurde en passant de bouche en bouche : d'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le méprise comme un conte suranné, & l'on finit par l'oublier. La saine postérité ne croit des siécles reculés, que ce qu'il a plû aux écrivains célebres.

Louis XII. disoit : » Les Grecs ont fait peu » de choses, mais ils ont ennobli le peu qu'ils » ont fait par la sublimité de leur éloquence. » Les François ont fait de grandes choses & » en grand nombre ; mais ils n'ont pas sçû les » écrire. Les seuls Romains ont eu le double » avantage de faire de grandes choses & de » les célébrer dignement. « C'est un Roi qui reconnoit que la gloire des nations est dans les mains des gens de Lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état ; & leurs éloges prostitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains sur le reste des hommes, il vous répond hardiment,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penser de

Cortès & de Montezuma, des Mexiquains & des Eſpagnols; il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montezuma un tyran; que les Mexiquains étoient des barbares, & les Eſpagnols des gens de bien.

En écrivant on adopte un perſonnage, une patrie; & il ſemble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout ſoit fait pour eux ſeuls. La patrie d'un ſage eſt la terre, ſon héros eſt le genre humain.

Qu'un courtiſan ſoit un flateur, ſon état l'excuſe en quelque ſorte & le rend moins dangereux. On doit ſe défier de ſon témoignage; il n'eſt pas libre: mais qui oblige l'homme de Lettres à ſe trahir lui-même & ſes ſemblables, la nature & la vérité?

Ce n'eſt pas tant la crainte, l'intérêt, la baſſeſſe, que l'éblouiſſement, l'illuſion, l'enthouſiaſme, qui ont porté les gens de Lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On eſt frappé d'une force d'eſprit ou d'ame ſurprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus; mais là, par les maux qu'elle cauſe; ici, par les biens qu'elle fait: car cette force eſt dans le moral, ce que le feu eſt dans le phyſique, utile ou funeſte comme

lui,

lui, ſuivant ſes effets pernicieux ou ſalutaires. Les imaginations vives n'en ont vû l'exploſion que comme un développement prodigieux des reſſorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cauſe on a loüé les effets : ainſi les fléaux de la terre en ſont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit miſe. Alexandre avoit ſans ceſſe devant les yeux la fable d'Achille ; Charles XII. l'hiſtoire d'Alexandre : de-là cette émulation funeſte qui de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit deux guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait le malheur de la Suede ; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde ; puiſſe l'hiſtoire de Charles XII. ne perpétuer que ſes vertus !

Le ſage ſeul eſt bon poëte, diſoient les Stoïciens. Ils avoient raiſon : ſans un eſprit droit & une ame pure, l'imagination n'eſt qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirène.

Il en eſt de l'hiſtorien & de l'orateur comme du poëte : éclairés & vertueux, ce ſont les organes de la juſtice, les flambeaux de la vérité : paſſionnés & corrompus, ce ne ſont plus que les courtiſans de la proſpérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

» Savez-vous, dit Pline à Trajan, où réside » la gloire véritable, la gloire immortelle d'un » Souverain? Les arcs de triomphe, les sta» tues, les temples même & les autels, sont » démolis par le tems; l'oubli les efface de la » terre: mais la gloire d'un héros, qui supé» rieur à sa puissance illimitée sait la dompter » & y mettre un frein, cette gloire inaltérable » fleurira même en vieillissant.

» En quoi ressembloit à Hercule ce jeune » insensé qui prétendoit suivre ses traces, dit » Seneque en parlant d'Alexandre, lui qui cher» choit la gloire sans en connoître ni la nature » ni les limites, & qui n'avoit pour vertu qu'u» ne heureuse témérité? Hercule ne vainquit » jamais pour lui-même; il traversa le monde » pour le venger & non pour l'envahir. Qu'a» voit-il besoin de conquêtes, ce héros, l'en» nemi des méchans, le vengeur des bons, le » pacificateur de la terre & des mers? Mais » Alexandre, enclin dès l'enfance à la rapine, » fut le désolateur des nations, le fléau de ses » amis & de ses ennemis. Il faisoit consister le » souverain bien à se rendre redoutable à tous » les

» les hommes ; il oublioit que cet avantage lui » étoit commun non-seulement avec les plus » féroces, mais encore avec les plus lâches & » les plus vils des animaux qui se font craindre » par leur venin. «

C'est ainsi que les hommes nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint ; la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses voeux sont remplis. Mais l'ambitieux livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible & timide. Persuadez à ceux qui le servent qu'ils se perdent en le servant, que ses ennemis sont leurs freres, & qu'il est leur bourreau commun. Rendez-le odieux à ceux-mêmes qui le rendent redoutable, que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Asie, n'en sera plus que la fable ; quatre hommes suffisent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'est à quoi seroit réduite la force & la gloire des conqué-

rans, si l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'illusion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns se sont crûs fort sages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au hazard & à ses troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui seul. Il s'agit bien là de partager la gloire! C'est la honte qu'il faut répandre, c'est l'horreur qu'il faut inspirer. Celui qui épouvante la terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste; on l'adorera si on ne l'abhorre: la superstition ne connoit point de milieu.

Ce n'est pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant: non, mais c'est lui qui a fait vaincre. N'est-ce rien que d'inspirer à une multitude d'hommes la résolution de combatre, de vaincre ou de mourir sous ses drapeaux? Cet ascendant sur les esprits suffiroit lui seul à sa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes, mais rendez ce merveilleux aussi détestable qu'il est funeste: c'est par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaisante & généreuse, que l'activité d'un esprit supérieur, appliquée au bonheur du monde, soient les objets de vos hommages; & de

la

la même main qui élevera des autels au désintéressement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, soient traînés au tribunal redoutable de l'incorruptible postérité : c'est alors que vous serez les Némésis de votre siécle, les Rhadamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-vous à craindre des morts ? vous ne leur devez que l'éloge du bien ; le blâme du mal, vous le devez à la terre : l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles ; ils se verront dans l'avenir ; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vûe des succès injustes & des crimes heureux ? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage ; se taire, s'il ne peut ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si l'on étoit accoûtumé à les voir se réünir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être ; tous les Poë-

 tes,

tes, tous les Historiens, tous les Orateurs se répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers; que tout homme qui par ses talens & ses vertus aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelqu'heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets; la terre entendra ce silence; le tyran l'entendra lui-même, & il en sera confondu: Je suis condamné, dira-t-il, & pour graver ma honte en airain on n'attend plus que ma ruine.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la Poësie, le burin de l'Histoire, la foudre de l'Eloquence, dans des mains équitables & pures? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin, faisoit trembler les Empereurs.

La fausse gloire des conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble, &

les

les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent que de donner à réfléchir sur les objets que nous parcourons.

La vraie gloire a pour objets l'utile, l'honnête & le juste; & c'est la seule qui soûtienne les regards de la vérité : ce qu'elle a de merveilleux, consiste dans des efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons observé qu'il sembloit y avoir une sorte de gloire accordée au merveilleux agréable; mais ce n'est qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle est la gloire des beaux Arts.

Les beaux Arts ont leur merveilleux : ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'Eloquence, le prestige de la Poësie, le charme de la Musique, l'illusion de la Peinture, *&c.* ont dû paroître des prodiges, dans les tems sur-tout où l'Eloquence changeoit la face des Etats, où la Musique & la Poësie civilisoient les hommes, où la Sculpture & la Peinture imprimoient à la Terre le respect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des Arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a formé l'une

des

des eſpèces compriſes ſous le nom générique de gloire, ſoit que les hommes ayent compté leurs plaiſirs au nombre des plus grands biens, & les Arts qui les cauſoient, au nombre des dons les plus précieux que le Ciel eût faits à la Terre; ſoit qu'ils n'ayent jamais crû pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares; & que les Arts conſidérés comme compagnons des vertus, ayent été jugés dignes d'en partager le triomphe, après en avoir ſecondé les travaux.

Ce n'eſt même qu'à ce titre que les talens en général nous ſemblent avoir droit d'entrer en ſociété de gloire avec les vertus, & la ſociété devient plus intime à meſure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin eſt le bonheur du monde; ainſi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens doit être encore en raiſon de leur rareté & de leur utilité combinée. Ce qui n'eſt que difficile, ne mérite aucune attention; ce qui eſt aiſé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un ſalaire modique. Il ſuffit au laboureur de ſe nourrir de ſes moiſ-

ſons.

ſons. Ce qui eſt en même tems d'une grande importance & d'une extrème difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux talens qu'on y employe. Le mérite du ſuccès eſt en raiſon de l'utilité de l'entrepriſe, & de la rareté des moyens.

Suivant cette regle, les talens appliqués aux beaux Arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne ſont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Miniſtre, un Légiſlateur ſeront placés au-deſſus d'eux.

Suivant cette régle encore, les mêmes talens ne ſont pas toûjours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent conſulter la diſpoſition des eſprits & la conſtitution des choſes; favoriſer, par exemple, la Poëſie dans des tems de barbarie & de férocité, l'Eloquence dans des tems d'abattement & de déſolation, la Philoſophie dans des tems de ſuperſtition & de fanatiſme. La premiére adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles; la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers: la derniére diſſipera les fantômes de l'er-

l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils se laissent conduire les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne sont pas exclusifs; que les talens qui les opèrent se communiquent & se confondent; que la Philosophie éclaire la Poësie qui l'embellit; que l'Eloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs trésors; le parti le plus avantageux seroit de les nourrir, de les exercer ensemble, pour les faire agir à-propos, tour-à tour ou de concert, suivant les hommes, les lieux & les tems. Ce sont des moyens bien puissans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples. La sagesse des anciennes Républiques brilla surtout dans l'emploi des talens capables de persuader & d'émouvoir.

Au contraire rien n'annonce plus la corruption & l'yvresse où les esprits sont plongés; que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié, lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; & non

tion-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la derniére est *glorieuse*, la premiére ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens, Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil: il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa famille, celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome: & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon pére, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros. Rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui éléve l'homme au-dessus de lui-même, & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Décius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfans, comme

me Brutus & Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine: il n'est donc ni prudent ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au sacrifice qui lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent; ou si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours: car ce choix dans un homme public renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace à Auguste, *Cùm tot sustineas, & tanta negotia solus*, signifie seulement que tout se faisoit en son nom, que tout se passoit sous ses yeux Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu; ils tiennent lieu de tout, & rien n'y supplée. Cette vertu, c'est d'aimer les hommes; ce talent, c'est de les placer. Qu'un Roi veuille courageusement le bien, qu'il y employe à-propos les talens & les vertus analogues; ce qu'il fait par inspiration n'en est pas moins à lui, & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à sa source.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus sublimes se donnent rendez-vous pour se

trouver ensemble dans tel siecle & dans tel pays ; on doit supposer un aimant qui les attire, un souffle qui les développe, un esprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'est donc à juste titre qu'on attribue à un Roi qui a sçû régner, toute la gloire de son régne ; ce qu'il a inspiré, il l'a fait, & l'hommage lui en est dû.

Voyez un Roi qui par les liens de la confiance & de l'amour unit toutes les parties de son état, en fait un corps dont il est l'ame, encourage la population & l'industrie, fait fleurir l'Agriculture & le Commerce ; excite, aiguillonne les Arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, sans coûter une larme à ses sujets, une goutte de sang à la terre, accumule au sein du repos un trésor immense de gloire, & la moisson en appartient à la main qui l'a semée.

Mais la gloire, comme la lumiére, se communique sans s'affoiblir : celle du Souverain se répand sur la nation ; & chacun des grands hommes dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, *le grand Condé*, *le grand Colbert*, *le grand Corneille*, comme on a dit *Louis-le-Grand.*

Ce-

Celui des sujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un régne heureux, c'est un Ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoüé à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien ; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui se l'attache. En effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte & le choix d'un si digne ami ?

Dans la balance de la gloire doivent entrer avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées ; c'est l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès, tout ce qu'a fait la violence. Il est beau de prévoir, comme Lycurgue, qu'on humanisera un peuple féroce avec de la musique ; il n'y a aucun mérite à imaginer, comme le Czar, de se faire obéir à coups de sabre. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préférent ou par raison ou par amour : *imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam*, dit l'Empereur Justinien.

De tous ceux qui ont désolé la Terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assu-

res

ter le bonheur. Défiez vous de quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être; c'est la chimère des usurpateurs, & le prétexte des Tyrans. Celui qui fonde un Empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre, sans en regretter les débris; celui qui fonde un Empire pour le peuple qui le compose, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie sans le briser. En général, la personalité dans la cause publique, est un crime de *lése humanité*. L'homme qui se sacrifie à lui seul le repos, le bonheur des hommes, est de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace: tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous sommes élevés contre les auteurs de guerre injuste. Nous avons invité les dispensateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les succès même des conquérans ambitieux; mais nous sommes bien éloignés de disputer à la profession des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle est le bouclier, & du trône dont elle est la barriére.

Que celui qui sert son Prince ou sa patrie soit armé pour la bonne ou pour la mauvaise cause, qu'il reçoive l'épée des mains de la justice ou des mains de l'ambition, il n'est ni

juge ni garant des projets qu'il exécute; sa gloire personnelle est sans tache, elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'austérité de la discipline à laquelle il se soûmet, la rigueur des travaux qu'il s'impose, les dangers affreux qu'il va courir; en un mot, les sacrifices multipliés de sa liberté, de son repos & de sa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire qui accompagne la valeur généreuse & pure, se joint encore la gloire des talens qui dans un grand Capitaine éclairent, secondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vûe, il n'est point de gloire comparable à celle des guerriers; car celle même des Législateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de sacrifices: leurs travaux sont à la vérité sans relâche, mais ils ne sont pas dangereux. En supposant donc le fléau de la guerre inévitable pour l'humanité, la profession des armes doit être la plus honorable, comme elle est la plus périlleuse. Il seroit dangereux sur-tout de lui donner une rivale dans des Etats exposés par leur situation à la jalousie & aux insultes de leurs voisins. C'est peu d'y honorer le mérite qui commande, il

faut

faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une masse de gloire pour le corps qui se distingue; car si la gloire n'est pas l'objet de chaque soldat en particulier, elle est l'objet de la multitude réunie. Un légionnaire pense en homme, une légion pense en héros; & ce qu'on appelle *l'esprit du corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On se plaint que notre histoire est froide & séche en comparaison de celle des Grecs & des Romains. La raison en est bien sensible. L'histoire ancienne est celle des hommes, l'histoire moderne est celle de deux ou trois hommes: un Roi, un Ministre, un Général.

Dans le Régiment de Champagne, un Officier demande pour un coup-de-main douze hommes de bonne volonté: tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Hé quoi! dit l'Officier: l'on ne m'entend point! *L'on vous entend*, s'écrie une voix; *mais qu'apellez-vous douze hommes de bonne volonté? nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir.*

La tranchée de Philisbourg étoit inondée,

 le

le ſoldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui ſon jeune âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faiſoit porter de main en main. Un grenadier le préſentoit à ſon camarade, afin qu'il le prit dans ſes bras : *mets-le ſur mon dos*, dit celui-ci; *du moins s'il y a un coup de fuſil à recevoir, je le lui épargnerai.*

Le militaire François a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand ſoin de recueillir. Nous les reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majeſté de l'hiſtoire. Il faut eſpérer qu'un Hiſtorien Philoſophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames réſolues aux grands ſacrifices de l'intérêt perſonnel au bien public, doivent avoir pour encouragement la perſpective, du-moins éloignée, de la gloire perſonnelle. On ſait bien que les Philoſophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à ſe paſſer de tout: *non vis eſſe juſtus ſine gloriâ; at, me hercule, ſæpè juſtus eſſe debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne ſe roidit que contre une honte paſſagère, & dans l'eſpoir d'une gloire à venir.

Fa-

Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal & deshonorer dans Rome pendant le cours d'une campagne; auroit-il pû se résoudre à mourir deshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la foiblesse de notre nature; la Religion seule en est capable, & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que desintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soûtint Socrate & Caton. Un Philosophe ancien disoit: *Comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge?*

A l'exemple de la Théologie, la morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant dans le lointain des tems plus heureux & un monde plus juste.

» La gloire accompagne la vertu, comme
» son ombre, dit Seneque; mais comme l'om-
» bre d'un corps tantôt le précède, & tantôt
» le suit, de même la gloire tantôt devance
» la vertu & se présente la premiére, tantôt
» ne vient qu'à sa suite, lorsque l'envie s'est

 » reti-

» retirée ; & alors elle eſt d'autant plus grande
» qu'elle ſe montre plus tard. «

C'eſt donc une Philoſophie auſſi dangereuſe que vaine, de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le deſir de ſe ſurvivre. Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards : rebuté, ſi ſon ſiecle eſt injuſte ; découragé, s'il eſt ingrat : impatient ſurtout de joüir ; il veut recueillir ce qu'il ſéme ; il préfére une gloire précoce & paſſagère, à une gloire tardive & durable : il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui ſe tranſporte dans l'avenir & qui joüit de ſa mémoire, travaillera pour tous les ſiecles, comme s'il étoit immortel : que ſes contemporains lui refuſent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent ; car ſon imagination le rend préſent à la poſtérité.

C'eſt un beau ſonge, dira-t-on. Hé, joüit-on jamais de ſa gloire autrement qu'en ſonge? Ce n'eſt pas le petit nombre de ſpectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'eſt glorieuſe qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne ſerez jamais. Pourquoi donc ſeroit-il plus inſenſé d'étendre en idée ſon exiſtence

aux

aux siecles à venir qu'aux climats éloignés? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le desir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous aggrandit, qui nous éléve au-dessus de nous-mêmes & de notre siecle; & quiconque le raisonne n'est pas digne de le sentir. » Mépriser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser » les vertus qui y ménent. «



ARTICLE CINQUIEME.

AZAIL.

Solvite tantis animum monſtris,
Solvite, Superi; rectam in melius
Vertite mentem. Sen.

J'Allai, il y a quelques jours, faire une viſite à un ami, dont l'eſprit avoit été tellement dérangé par une application outrée à l'étude, qu'on s'étoit vû obligé de le tenir renfermé pendant quelque tems dans la maiſon des fols. Son imagination avoit toûjours été extrémement forte, & ſon jugement aſſez bien réglé; mais comme il avoit fermement réſolu de n'admettre que des propoſitions d'une vérité évidente, & de ne pas aller plus loin juſqu'à-ce qu'il eût parfaitement réſolu les difficultés qu'il rencontroit, il avoit été arrêté dans ſes recherches, & ſon eſprit étoit conſtamment appliqué à des problêmes que toute la ſcience humaine ne pouvoit réſoudre.

Depuis long-tems, l'inégale diſtribution des biens

biens & des maux, les souffrances de la vertu, & la prospérité du vice, mettoient dans son ame les plus cruelles angoisses; il ne pouvoit comprendre comment un Etre à qui rien n'est impossible, laisse des créatures intelligentes & raisonnables exposées à des miseres sans nombre; comment il arrive que des enfans trainent une vie languissante causée par des infirmités qu'ils tiennent de leurs parens; que des péres soient tourmentés par l'ingratitude de leurs enfans; que l'amitié la plus sincère & la plus tendre soit payée d'indifférence, ou exposée aux insultes de la brutalité; que le vice jouisse de tant d'avantages extérieurs, qui ne devroient être attachés qu'à la vertu, & dont cependant elle est privée.

Il regardoit ces phénoménes comme autant de défauts dans le systême moral, & il ne pouvoit être tranquille jusques-à-ce qu'il les eût fait disparoitre. Il crut que ses souhaits étoient accomplis en partie; il s'imaginoit qu'il étoit transporté dans une autre planéte, habitée par des Etres tels que lui, & gouvernée par des loix telles que l'orgueil humain en dicte souvent à la Sagesse Divine pour le gouvernement de la Terre; il s'imaginoit encore

core qu'il avoit auprès de lui un Etre d'un ordre ſupérieur, qui avoit été chargé de le guider pendant ſon voyage; le nom de ce guide étoit *Azail*. Quoique ſon imagination eût de tels écarts, quelquefois il faiſoit des raiſonnemens très-ſubtils, & il ſentoit très-bien la force de ceux qu'on lui oppoſoit; mais le moment ſuivant il déraiſonnoit, & ſouhaitoit de voir l'exécution des projets les plus ridicules que formoit ſon ame égarée.

Lorſque j'entrai dans ſa chambre, il étoit dans la poſture d'un homme plongé dans la plus profonde méditation; ſes yeux étoient fixés en terre; il jetta d'abord ſur moi un coup d'œil, mais voyant que ſon imagination étoit occupée, je ne voulus pas l'interrompre; je m'aſſis auprès de lui ſans lui dire un mot; lorſqu'il eut rêvé près d'un quart d'heure, il ſe leva & fit les geſtes d'un homme qui quitte un convié, qu'il accompagne avec de grandes cérémonies juſques à la porte. Lorſqu'il fut de retour, il me parla avec ſa familiarité ordinaire, & ſans me témoigner aucun deſir de ſavoir comment je l'avois ſuivi dans un lieu ſi éloigné & de ſi difficile accès, il commença à m'entretenir de tout ce qui avoit occupé ſon

imagi-

imagination. » *Azail*, me dit-il, m'a promis
» que demain il me feroit sortir de cette solitu-
» de pour me conduire à la capitale, où je
» découvrirois d'une façon plus évidente les
» avantages qui résultent d'un parfait accord
» entre le monde physique & le monde mo-
» ral; il m'a dit que vous vous étiez prome-
» né ce matin avec lui, & que vous aviez
» fait plusieurs observations que vous me com-
» muniqueriez. Venez; vous verrez que ce
» monde-ci est bien différent de celui que
» vous avez quitté; là tout est confusion &
» difformité; le mal & le bien semblent dis-
» tribués par le hazard & non par la sagesse;
» la Religion n'est pas fondée sur la raison,
» mais sur la foi : ici, tout est ordre, har-
» monie, beauté; le vice lui-même n'est que
» comme une ombre forte qui donne de la
» vigueur & de l'élégance au tableau moral;
» le bonheur, il est vrai, tient en partie à des
» objets du dehors, mais jamais la vertu n'est
» privée des avantages extérieurs; chaque hom-
» me ne croit que ce qu'il voit, & se plait à
» penser qu'on n'exige pas de lui un assenti-
» ment aveugle à des propositions qui sont con-
» tredites par son expérience.

Je

Je fus d'abord embarrassé pour lui répondre; mais il me donna heureusement le tems de réfléchir; après s'être délivré, pour ainsi dire, des idées qui l'occupoient, il fuma une pipe de tabac, & se plongea de nouveau dans la méditation. Pendant cet intervalle je pris le parti d'entrer dans ses idées, croyant que ce seroit le moyen de guérir son imagination déréglée.

» Si *Azail*, lui dis-je, vous avoit renvoyé » à moi, j'aurois d'abord satisfait votre curiosi» té; pour ce qui me regarde, je suis chaque » jour plus dégouté de ce séjour, & je serai » charmé lorsque je me verrai de retour dans » le monde où nous avions été d'abord placés. » Nous sommes allés, il est vrai, promener ce » matin; mais quoique le tems soit très-beau, » & que la campagne soit riante, j'ai cepen» dant eu de grandes raisons d'être mécontent » de ma promenade. L'endroit où nous som» mes est un des lieux les plus retirés de la » campagne; c'est ce qui m'a empêché de faire » sur la multitude un grand nombre d'observa» tions; aussi jusques à ce jour peu d'objets » ont excité ma curiosité, & contribué à me » donner des éclaircissemens; mais aujourd'hui

» à quelque distance d'ici, nous avons rencon-
» tré un homme étendu sur le grand chemin,
» qui paroissoit près d'expirer de douleur &
» de misère ; nous étant aprochés, il a jetté sur
» nous un regard qui annonçoit son angoisse
» & son désespoir ; son silence plaintif qui sem-
» bloit cependant implorer notre secours, a
» excité la plus vive compassion dans mon
» cœur ; je lui ai demandé ce que je pouvois
» faire pour le tirer de l'état où il étoit ; il m'a
» regardé avec étonnement ; & comme il
» faisoit un effort pour me parler, *Azail* m'a
» obligé de m'éloigner de lui. N'écoutez pas,
m'a-t-il dit, les mouvemens de votre
pitié, c'est un impie ; tous vos efforts pour
le soulager seroient inutiles ; avez-vous ou-
blié que dans le lieu où nous sommes,
le bonheur & la misère sont toujours en pro-
portion avec la vertu & le vice ; & qu'en
conséquence, vouloir adoucir la misère ou
augmenter le bonheur, c'est déranger l'é-
quilibre, & s'opposer aux desseins du Ciel?

» J'ai senti toute la force de ce reproche,
» & détournant la vuë de dessus un objet que
» je ne pouvois voir sans émotion, j'ai aper-
» çu une autre personne à une certaine dis-
» tance,

» tance, qui nous regardoit; ſa phyſionomie » annonçoit une parfaite indifférence, & l'état » d'un homme qui n'a ni peine ni plaiſir; j'ai » demandé à *Azail*, dans quelle claſſe d'êtres » moraux il devoit être rangé, quelles étoient » ſes vertus, ſes paſſions, ſes plaiſirs & ſes » eſpérances?

Cet homme là, m'a dit *Azail*, n'a rien mérité, auſſi ne ſouffre-t-il aucune peine de corps & d'eſprit; il poſſédé le repos & la ſanté, & il jouït de la douceur modérée que lui procurent ſes inclinations naturelles; ſa temperance eſt ſa vertu, & cette douceur modérée en eſt la récompenſe. Il eſt entiérement privé de tout ce que l'on appelle ſur la Terre *Affections douces & Vertus ſociales*; les Affections douces rendroient ſon bonheur dépendant des autres hommes; & l'exercice des Vertus ſociales ſuppoſeroit que le bonheur des autres dépend de lui. Ici chaque individu eſt comme une eſpèce de ſyſtême à part; il n'y a ni pitié ni ſoulagement, ni bonté, ni reconnoiſſance. Donner des vêtemens à ceux qui en manquent, de la nourriture à ceux qui ont faim, des conſolations à ceux qui ſont affligés, ce ne ſont là des devoirs que pour ceux qui ont

ont été placés dans des lieux où la Providence redemandera compte du vice & de la vertu, où les actes de la bienfaisance sont un mérite, & où tout doit être un jour rétabli dans l'ordre avec la plus grande impartialité. Si les êtres parmi lesquels nous sommes présentement, sont destinés à un autre état après leur mort, il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent; la Divinité seroit justifiée lorsqu'ils seroient anéantis pour jamais. L'espérance & la crainte seroient inutiles pour maintenir parmi eux la justice distributive, ou pour les empêcher de satisfaire leurs panchans particuliers aux dépens d'autrui; car le bonheur des autres ne dépendroit jamais d'eux; leurs espérances se termineroient au tombeau; & si quelque grande calamité leur fournissoit une simple vraisemblance sur l'existence après la mort, ils la regarderoient comme le plus grand bonheur qui pût leur arriver. Ce qui fournit aux autres un sujet de plainte seroit pour eux un sujet de joye; & ils adoreroient comme bonté, ce que sur la terre on censureroit comme injustice. » Lorsqu'*Azail* m'eut dit cela, je » le priai instamment de ne pas me retenir » plus long-tems dans un lieu, où je ne

» trou-

» trouvois point d'objets propres à me faire
» exercer mes vertus, où je ne voyois ni bon-
» heur qui méritât que je m'en réjouïsse, ni
» misere qu'il me fût permis de soulager.

Comme mon ami m'écoutoit avec une grande attention, je continuai à lui parler en ces termes. » Je ne pus m'empêcher de faire re-
» marquer à *Azail*, en nous en retournant,
» qu'il avoit mis dans un grand jour les avan-
» tages qui résultent de la constitution du monde
» physique & moral, qui, parce qu'il paroit
» en général avoir des défauts, a été regardé
» par bien des gens comme la production
» du hazard. « » Mais, Monsieur, me dit mon ami, en m'interrompant tout à coup;
» il ne s'agit pas seulement ici de l'inégale dis-
» tribution, mais de l'existence du mal, niée
» par les Stoïciens & admise par les Epicu-
» riens; & il me semble, sans qu'il soit besoin
» qu'*Azail* me l'apprenne, que si le mal moral
» avoit été exclu, les affections sociales au-
» roient été exercées, quand ce n'auroit été que
» pour notre propre bonheur; que la pitié au-
» roit été changée en acquiescement; & qu'au
» lieu de soulager les maux on se seroit appli-
» qué à se faire part réciproquement du bien
» dont on auroit joui.

Je

Je me flattai alors d'avoir fait naître dans l'esprit de mon ami des idées, qui pourroient, par degrés, résoudre les difficultés qui l'inquiétoient; je m'applaudis intérieurement de mes succès, & je pensai qu'il ne me restoit plus qu'à répondre à l'objection qu'il venoit de me proposer; » Mon cher ami, lui dis-je, vous » me parlez de l'exclusion du mal moral; mais » cette exclusion, dans une société d'Etres pla- » cés dans un état d'épreuve, me paroit aussi » impossible qu'il le seroit de donner à un » quarré les proprietés du cercle. Et, en » supposant que l'homme eût vécu constam- » ment sans pécher, auroit-il pu vivre sur la » terre, dans un état que rien ne pût troubler? » N'auroit-il pas toujours été exposé à s'estro- » pier par une chute, ou à se blesser par quel- » que accident? Et ne seroit-il pas aisé de » montrer, que ces maux, qui devinrent iné- » vitables dès le moment que cette terre fut » produite avec ses habitans, ont été permis » par le Sage Créateur, qui ne cesse d'en tirer » le bien? Le même acte par lequel l'homme » a perdu son immortalité primitive, a produit » par hazard une preuve qu'il seroit un jour

» rétabli dans ſon premier état ; mais de ma-
» niére que le vice fût puiſſamment reprimé
» par la crainte, & la vertu encouragée par
» l'eſpérance. L'homme fut donc porté à la
» vertu par de plus forts motifs, & il lui fut plus
» difficile de s'abandonner au crime ; une nou-
» velle voye lui fut ouverte à l'acquiſition de cette
» vertu, à laquelle l'exercice ſeul peut nous
» former. Lorſque la miſere ſe préſente à nous,
» la pitié vient nous porter à la ſoulager. *Ce*
» *que vous ferez au pauvre*, *au priſonnier*, dit
» l'Auteur de notre Religion, *vous le ferez à*
» *moi-même.* Outre cela les ſouffrances de la
» vertu ne ſervent pas ſeulement à exercer celle
» des autres ; elles ſont une aſſurance & un ga-
» ge de la félicité éternelle. Dans ce ſyſtê-
» me, vous ne voyez rien qui ſoit indigne de
» la *Sageſſe Divine* ; les maux ſont utiles, &
» à ceux qui les ſoulagent & à ceux qui les
» ſouffrent ; l'homme ſe forme à la vertu & au
» bonheur.

Mon ami fut très-content de mes réflexions ; & depuis qu'il a adopté mon ſyſtême, ſon ame a repris ſa premiére tranquillité ; l'idée de l'Etre puiſſant & ſage qui gouverne le monde, & dont

notre

notre foible entendement ne peut connoitre les voyes, lui a paru le ſyſtême de philoſophie le plus propre à rendre l'homme auſſi heureux qu'il peut l'être dans un monde où il joue la premiére ſcène du grand rolle qu'il doit jouër dans l'Eternité.



ARTICLE SIXIEME.

LE CURÉ MALHEUREUX.*

Fallit te incautum pietas tua. Virg.

MONSIEUR,

LA fin de cette lettre vous aprendra pourquoi je viens vous importuner. Je suis Ecclésiastique, & je me flattte d'avoir rempli les devoirs de ma vocation, autant que l'imperfection de notre nature peut le permettre. Je ne crains pas d'offenser personne, en disant que je me suis plus occupé à enseigner les devoirs de la morale Chrétienne, qu'à expliquer les mystères, ou à rechercher les éloges des hommes, par des discours inintelligibles. Un de mes premiers soins a été d'inculquer le grand devoir de la bienveillance universelle, &

* Cette Lettre, traduite de l'Anglois, est addressée à l'Auteur d'un Ouv. Périodique, intitulé *The World.*

& un de mes premiers plaiſirs de le pratiquer. Mais je ſuis forcé par une ſuite de fatales expériences, de déclarer que j'ai été malheureux à proportion du bien que j'ai voulu faire, & que je me ſuis avili moi-même, auſſi ſouvent que j'ai tâché de relever la nature humaine.

L'an mil ſept cens trente-huit, que j'étois Curé d'une paroiſſe à York, l'article ſuivant parut dans toutes les gazettes de Londres.

» York, 25. Mars. Aujourd'hui l'on a exé-
» cuté ici pour vol accompagné de fracture,
» William Wyatt, & John Sympſon. Ils ſe
» ſont comportés en vrais pénitens, mais ils
» n'ont point fait de confeſſion. On avoit eny-
» vré le bourreau, qui ſuppoſant qu'il y avoit
» trois perſonnes à exécuter, alloit mettre une
» des cordes au col du Miniſtre qui étoit aſſis
» dans la charette, & ce n'a été qu'avec beau-
» coup de peine que le Géolier l'a empêché
» de le faire. «

Ce Miniſtre, Monſieur, c'étoit moi; tout l'article eſt exactement vrai, excepté que le Géolier étoit enyvré auſſi-bien que le bourreau, & que ce fut ſeulement après que la corde eut été miſe de force autour de mon col, & au

moment que la charette alloit partir, que l'Officier du Chérif rectifia la méprise.

Ainsi je fus en danger de mourir ignominieusement, en remplissant les devoirs de mon emploi, & par une tendre attention pour les ames de ces pauvres malheureux, veillant sur leurs derniers momens pour adoucir leurs amertumes, & pour les engager à confesser le crime dont ils alloient être punis. Mais cet affront n'est pas le seul que j'aye essuié. Il y a à York, aussi-bien qu'à Londres, des gens qui se moquent du Clergé; & je vous assûre, avec la sincérité d'un ministre, que dans la suite, je marchai rarement dans les ruës, sans m'entendre appeller le *Ministre demi-pendu.*

A peine le tems avoit-il effacé ce ridicule, qu'il m'arriva un autre accident encore plus fâcheux. J'eus le malheur d'envoyer un avis au gazettier, portant, » que si une certaine jeune » fille, (qui se trouva sans que j'en sçusse rien, une des plus fameuses débauchées de la Ville, & qui tenoit alors un caffé à Loventgarden) vouloit s'addresser au révérend Mr. » W. B. (c'étoit moi, & mon nom étoit imprimé tout du long) à l'auberge du ver» rat bleu à Holbourn, elle apprendroit quel» que

» que chose, qui l'intéressoit beaucoup. «

Voici, au vrai, l'occasion de cet avertissement. La jeune personne en question avoit été servante à York, & avoit été lâchement, & misérablement séduite par son maître, qui, quelques années après, sur le point de mourir, & sentant les plus grands remords d'une action si criminelle, voulut faire à cette malheureuse créature, toute la réparation possible, & me remit pour cet effet cent pièces qui devoient lui être payées quand il seroit mort; & comme il supposoit qu'elle seroit en service à Londres dans quelque maison obscure, il me conjura de la manière la plus forte, de tâcher de la déterrer, & de lui remettre cette somme.

Afin de m'acquitter de cette commission j'allai à Londres, & je fis mettre dans la gazette l'avertissement dont j'ai parlé. La jeune fille vint en conséquence à mon auberge, le même jour, & m'ayant prouvé qu'elle étoit bien la personne que je cherchois, quoique je fusse étonné de la voir si belle Dame, je lui remis le présent; elle le reçut avec beaucoup de modestie & de remercimens, & m'invita fort obligeamment à loger chez elle, pendant mon séjour à Londres. Je lui témoignai ma re-

connoissance, & j'acceptai sa proposition d'autant plus volontiers qu'elle ajouta que sa maison étoit grande, & que les jeunes Dames qui logoient chez elle, (car elle tenoit un logement, disoit-elle, pour de jeunes Dames) se plaisoient singuliérement dans la conversation des Ecclésiastiques.

Je dînai avec elle ce jour-là, & je restai dans sa maison jusqu'au soir sans soupçonner le moins du monde, quelle étoit l'occupation de ses habitantes; quoique je ne pusse pas m'empêcher de remarquer qu'elles me traitoient avec une familiarité extraordinaire, qu'il y avoit quelque indécence dans leur habillement, & qu'elles n'étoient pas tout-à-fait aussi scrupuleuses dans certaines occasions que nos jeunes Dames du Comté d'York. Mais comme je n'avois point encore été à Londres, & que j'avois beaucoup ouï parler de la liberté des Dames de cette Capitale, je conclus que c'étoient les manières à la mode; & quoique je ne les goutasse pas extrêmement, le savoir-vivre m'empêcha d'y trouver à redire. Environ sept heures du soir, comme je bûvois le thé avec deux de ces Dames, je vis entrer quelques jeunes gens, dont l'un se trouvoit être le fils d'un

d'un de mes proches voisins d'York : au moment qu'il me vit, il jura son grand juron, » que j'étois le plus honnête Curé de toute » l'Angleterre, puisque les plus hardis débau- » chés d'entre eux tous se seroient fait scru- » pule d'être dans un mauvais lieu, avec des » filles de joye dans une chambre publique, » sans fermer la porte. «

Un grand éclat de rire, auquel se joignit toute la compagnie, m'empêcha de repriman- der ce jeune homme, comme je croyois qu'il le méritoit ; mais les discours & les maniéres de ces Dames avec ces Messieurs, leurs insolentes & indécentes plaisanteries sur ma personne & sur mon habit, m'ouvrirent les yeux ; je vis où, & avec qui j'étois. Je descendis les degrés avec précipitation, & le lendemain de grand matin je partis en poste pour York, où, par l'empressement du jeune homme dont j'ai parlé, mon histoire étoit arrivée avant moi. J'y fus raillé par la moitié de mes connoissances, pour avoir pris la peine, & fait les frais d'un voyage à Londres pour deux filles de joie, pendant que j'en devois connoître, sans doute, une vingtaine à York, qui m'auroient volontiers obligé pour la moitié de ce qu'il m'en avoit coûté. Il

Il me fut inutile de protester de mon innocence, & de raconter toute l'histoire. Je devins une seconde fois ridicule, & mes fonctions devinrent inutiles dans le lieu où je vivois, parce que j'avois rempli ponctuellement mon devoir, en me conformant religieusement à la dernière volonté d'un ami mourant.

Je quittai York bientôt après cette dernière disgrace, & j'obtins par des recommandations, quoiqu'avec quelque difficulté, une Cure dans le Comté de Lincoln. J'y passai heureusement un tems considérable, & j'y devins le compagnon favori du Seigneur de la paroisse. C'étoit un grand chasseur, tout cœur pour ses amis, âpre dans ses ressentimens, & implacable pour les braconniers. Il se trouva qu'à-peu-près depuis le tems que j'étois venu dans la paroisse, on voloit si impudemment les lièvres dans le parc du Seigneur, & dans la campagne des environs, que tout le monde crioit contre le voleur. Pour moi, comme je croyois qu'il étoit de mon devoir de découvrir les méchancetés de quelque espèce qu'elles fussent, & que j'étois empressé à chercher toutes les occasions de témoigner ma reconnoissance à mon Patron, je me promenois soir & ma-

matin pour découvrir ce voleur nocturne. Enfin je réussis dans mes recherches, & je le surpris au moment où il tendoit ses lacets; qui l'auroit cru? c'étoit le garde-chasse de mon bienfaiteur! Cet impudent coquin, se voyant découvert, eut la présence d'esprit de crier le premier au voleur; & me saisissant au collet, il me traîna tout de suite à la maison de son maître. J'étois réellement si étourdi de cette effronterie consommée, que je m'entendis accuser sans avoir la force de parler, & pour plus ample preuve de mon crime, on trouva en me fouillant, quantité de fils de fer, & d'autres choses, dont l'usage étoit assez manifeste, & que mon coquin d'accusateur avoit adroitement glissés dans ma poche pendant qu'il me traînoit vers mon Juge.

J'abrégerai: je fus emprisonné, examiné & convaincu, & après avoir essuyé toute la rigueur de la loi, je fus obligé enfin de chercher un azyle en ville pour éviter mille avanies qu'on me faisoit à la campagne.

Ce feroit passer les bornes de votre feuille que de vous raconter en détail tous les malheurs qui me sont arrivés à Londres. Je vous ferai part seulement de mes avantures de la nuit dernière.

Je

Je retournois chez moi après minuit, venant de voir un ami malade. Paſſant par le Strand, j'ai entendu, à quelque diſtance de moi, un bruit de coups, & les cris d'une femme; j'ai doublé le pas, & j'ai vu bientôt une jeune créature fort jolie, à genoux, implorant la pitié d'un ſoldat, qui par la fureur de ſes regards, & ayant un bâton levé, ſembloit déterminé à lui en faire ſentir la peſanteur. La ſimple humanité, auſſi-bien que le ſentiment de mon devoir, m'a engagé à m'arrêter, & à faire mes repréſentations à ce barbare. L'effet de cette remontrance a été que bientôt après je me ſuis trouvé ſur le carreau revenu comme d'une extaſe, ayant la tête fracaſſée, le corps briſé, les poches vuides, & ne voyant plus ni le ſoldat ni ſa belle.

Hélas! Mr., ſi c'eût été la ſeule infortune de cette nuit, je ſerois retourné content chez moi; mais j'ai eu à eſſuyer une avanture bien plus cruelle. J'allois mon chemin, en me conſolant, dans la penſée que j'avois fait mon devoir de Chrétien envers ces malheureux, lorſqu'un grand cri comme de quelqu'un qu'on aſſaſſine, & immédiatement après, la vuë d'un Cavalier qui ſe débattoit contre deux drôles

d'aſſez

d'assez mauvaise mine, m'a replongé dans mes allarmes. Tout brisé, & tout sanglant que j'étois, j'ai volé sans hésiter au secours du Cavalier, & comme je suis fort & vigoureux, dans peu de minutes je l'ai délivré de leurs griffes; dès qu'il s'est vu en liberté, il en a fait l'usage le plus naturel, en s'enfuïant de toutes ses forces. Me voilà laissé à la merci de deux hommes que je prenois pour des voleurs; ils m'ont saisi si vigoureusement que je n'ai pû m'échaper. Mais comme je commençois à leur dire que j'avois déjà été volé, ils m'ont appris, à ma grande confusion, qu'ils étoient des Baillifs; qu'ils avoient arrêté pour une dette de trente pièces celui que j'avois *recous*; & que je devois donner caution pour cette dette, ou marcher sur le champ en prison.

Pour conclure mon malheureux récit, ils m'ont emmené chez l'un d'eux, d'où j'ai envoyé chez mon hôte, qui ayant en main pour la valeur d'un peu plus de trente pièces à moi, c'est-à-dire, tout ce que j'ai au monde, a eu la bonté d'être ma caution. Par un principe de conscience, sachant que je m'étois fait réellement débiteur, j'aurois payé cet argent tout de suite, si je n'avois songé que le Cavalier

que j'ai délivré, feroit aſſez honnête homme, lorſqu'il lira ces particularités dans le Monde, pour me remettre ce que je ſuis engagé à payer pour lui. Auſſi-tôt que je verrai cette lettre dans votre feuille, je me ferai connoitre à Mr. Dodſley, à qui je ſouhaite qu'on remette l'argent; ou ſi ce Cavalier aime mieux venir en perſonne, & décharger ma caution, Mr. Dodſley pourra lui apprendre où l'on peut me trouver.

Je vous ſupplie de publier inceſſamment cette lettre.

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-obéiſſant ſerviteur;

W. B.

P. S. Je n'ai point parlé des gens du guet, dans mon hiſtoire de la nuit dernière, parce que je n'en ai aperçu aucun. Je ſuppoſe que ce n'étoit pas l'heure convenable pour faire leur ronde, ou pour être à leurs poſtes.



ARTI-

ARTICLE SEPTIEME.

DISCOURS.

Les bienséances sont des Loix pour le Sage.

IL semble que les hommes ayent toujours craint de se ressembler. Les siécles se sont succédés en offrant un spectacle nouveau de vices ou de vertus. Ainsi a-t-on vu changer mille fois la scène du monde. Les ténebres d'une ignorance profonde furent dissipées par le jour brillant des connoissances. La premiére férocité des hommes fut remplacée par une espèce de politesse, mais rude, & se sentant de la grossiéreté de son origine: celle-ci, par une politesse raffinée, dont l'ame étoit un tissu de riens agréables, un détail minucieux de devoirs prétendus. Aujourd'hui l'amour de l'aisance est devenu la folie générale. Semblable à un peuple d'esclaves qui cherchent

à

à secouer le joug, l'on crie de toutes parts à *la liberté* : de l'esprit elle a passé dans les écrits, des écrits dans les maniéres. Tous ces devoirs dictés par la vertu, consacrés par l'usage, & qui sont la base de la société, gênent & importunent. Si on les souffre, c'est comme un amusement aux petits esprits. Dans une telle calamité publique, il convient au vrai Philosophe d'élever la voix, & d'opposer à cette révolte générale le modèle du Sage qui se fait une loi des bienséances.

Mais comment prouver que les bienséances sont des loix? Elles ne se trouvent point gravées sur des tables; des forfaits honteux n'en ont point sollicité la promulgation, & voilà ce qui en constitue la grandeur & la noblesse aux yeux du sage. Il les envisage tirées du code de la raison & de l'humanité : lui en faut-il davantage pour se décider à les suivre? En un mot sans s'aveugler il les respecte, parce qu'il les voit liées avec la vertu. Sans s'avilir il s'y soumet, parce qu'il les voit attachées au bonheur de la société.

PRE-

PREMIÈRE PARTIE.

I. Le nom ſeul des bienſéances rapelle à la vertu : car qu'eſt-ce que la bienſéance, ſinon l'honnêteté? & qu'eſt-ce que l'honnêteté, ſinon la vertu même ou quelque action produite par la vertu? Ses actes peuvent varier (car chaque Nation a les ſiens ;) mais partant toujours du même principe, du mépris de ſoi-même & de l'eſtime de ſes ſemblables, elles ne peuvent que ſe raporter à la vertu. Si elles ſe diverſifient, c'eſt toujours ſous le ſceau de la vertu. Tantôt c'eſt le reſpect qu'elles expriment, ſouvent la déférence, quelquefois l'amitié ; mais par-tout elles ſont des expreſſions de la vertu. Remontons à ces momens heureux & trop courts, où la terre n'ayant pas encore été ſouillée par des crimes, offroit aux yeux ces égards, ces attentions réciproques, fruits des bienſéances, ou plutôt de la tendreſſe & de la compaſſion, autant de ſignes de la vertu, autant de vertus elles-mêmes. Ouvrons les premiéres annales du monde ; partout où il y a eu des hommes vertueux, ſe remarquent les mêmes bienſéances. On y voit l'amitié s'épancher dans des feſtins, les heu-

reux événemens consacrés, ainsi que les malheureux, par des visites ; les vieillards à la tête des assemblées parlant les premiers, la jeunesse les écoutant avec respect. Les hommes ont-ils donc inventé les bienséances, ou la vertu leur en a-t-elle donné les préceptes ? Cette question, le Sage la résoud aisément ; il prend l'homme dans son berceau, il descend dans son propre cœur, & là il voit les bienséances ; disons plutôt, il les y sent gravées par le doigt de la Divinité. C'est d'après ce livre respectable que se sont décidés tous les Philosophes ; ces maîtres qui, après avoir étudié la vérité par le seul amour de la vérité, ont versé leurs connoissances dans le sein de leurs semblables, incapables d'étudier par eux-mêmes, ou peut-être peu jaloux de la science de la sagesse. Ils nous représentent les bienséances comme entiérement confondues avec la vertu, en sorte qu'elle ne forme qu'un corps avec elles. Bien plus, ils prouvent que toutes les actions de la vertu y sont assujetties, comme une conséquence l'est à son principe.

II. Il n'appartient qu'au Sage de donner des idées justes de la vertu. En vain voudroit-on nous la représenter sur un trône superbe & éle-

élevé, comme une Divinité sans action, qui exige, qui reçoit les hommages & les respects des humains : sous de pareils dehors on la verra bien entourée d'adorateurs, jamais d'hommes vertueux. Le Sage nous prouve par ses paroles & ses exemples, que cette vertu peut s'identifier avec nous; qu'elle a des régles, qu'elle est assujettie à des devoirs. Ces devoirs se multiplient selon les tems, les lieux & les personnes; la vertu, invariable d'ailleurs par elle-même, prend ces diverses formes, reçoit différens noms, & nous porte à des actions soumises à autant de règles qu'elles ont elles-mêmes de faces. Pouvoir donc conformer sa conduite à ces différentes circonstances, c'est posséder le plus heureux talent; & voilà le trésor dont le Sage se rend l'économe & le dispensateur par l'observation des bienséances, sans lesquelles les actes les plus louables peuvent paroître des vices.

L'équité naturelle accorde à l'homme en place le droit de la correction; mais que ses reprimandes sortent des bornes de la bienséance, il pourra juger équitablement, mais ce sera sans fruit, & il ne remportera que le titre de censeur ridicule.

L'amitié pour un inférieur prouve un heureux naturel ; mais ſi elle ne ménage pas les convenances, elle paſſera pour foibleſſe, peut-être même pour un crime.

L'amour de la gloire eſt l'aiguillon des grandes ames ; c'eſt lui qui excite, qui dévéloppe, qui éléve le mérite & les talens. Mais celui qui y ſacrifie ſes jours ou ſes veilles, marche-t-il par des routes que la décence ne lui a pas montrées? nous n'aurons qu'une ame vulgaire, où nous comptions trouver un grand homme.

Ainſi parcourant toutes les vertus morales & civiles, on les verra dégénérer, s'avilir, ſi elles ne paroiſſent pas à l'ombre des bienſéances : la générosité paroitra foibleſſe ; la magnificence, luxe ; la docilité, ſimplicité ; la vivacité, pétulance ; les paſſions même de l'ame, ſi difficiles à contenir, & dont les écarts ſembleroient pardonnables, ſont aſſujetties à ces bornes particuliéres ; la douleur & la joye, quelque juſte qu'en ſoit le motif, ſembleront autant de foibleſſes, ſi les bienſéances n'en modérent les accès. Mais quoi! faut-il donc tant d'exemples pour juſtifier le Sage, ou pour condamner l'ennemi déclaré des bienſéances? » Homme raiſonnable, ou qui devez

» l'être

» l'être (puis-je lui dire), j'en appelle à
» votre raison, si elle n'est pas entiérement
» étouffée en vous ; ne seroit-il pas honteux
» que cette raison, votre seul appanage dis-
» tinctif des autres classes d'êtres créés, ne
» vous insinuât pas ce que l'art suggère à ceux
» qui veulent l'imiter, ce que vous-même en
» exigez si scrupuleusement ? Le Poëte dans un
» drame, le Peintre sur la toile, l'Acteur sur
» la scène, pour vous toucher ou pour vous
» plaire, sont assujettis à certaines bienséances
» sans lesquelles ils ne s'attirent que votre cen-
» sure, & vous mépriserez les régles capables
» de donner à toutes vos actions le degré de
» mérite qu'elles doivent avoir. Fausse sagesse
» que la vôtre ! «

Mais j'entens nos Philosophes modernes traiter d'esclavage honteux cet assujettissement des actions vertueuses aux régles des bienséances. Ils aiment à se représenter la vertu fiére & inflexible. Qui sont donc ces superbes défenseurs de la vertu, qui craignent tant de l'avilir ? sont-ce des hommes qui n'aiment la vertu que pour elle-même, dont le cœur libre de toute passion, ne sacrifie qu'à la raison, qui ne secouent le joug des bien-

ſéances que parce qu'ils en appellent à la primitive liberté ? Non, ce ſont des hommes qui ſouvent ne connoiſſent la vertu que de nom : eſprits inconſéquens qui préférent un eſclavage réel & quelquefois honteux, à l'eſclavage honnête de nos bienſéances ; ce ſont des hommes qui, au milieu de cette liberté qu'ils vantent ſi fort, ſe ſont une étude conſtante & laborieuſe d'une foule de ſimagrées, de maniéres mille fois plus forcées & plus gênantes que celles qu'ils évitent avec tant de ſoin, qu'ils décrient avec tant de chaleur ; ce ſont des hommes qui, ardens à obtenir, jaloux de conſerver l'objet de leurs deſirs, ne craignent pas de franchir la voie de l'honnêteté, & d'afficher le ſcandale & la pure déraiſon. Chaînes pour chaînes, eſt-il plus doux de les recevoir des mains du caprice & de la folie, que des mains de la vertu, pour étendre ſon empire ? Car voilà le troiſiéme rapport que les bienſéances ont avec elle, & qui la préſentent aux yeux du Sage comme de véritables loix.

III. C'eſt le triomphe du Sage de faire triompher la vertu : mais que ce triomphe lui coûtera de dangers, s'il a des préjugés à combattre, des vices conſacrés à vaincre ! Les

bien-

bienſéances alors lui tiendront lieu de reſſources. S'il les néglige, il manquera ſes ſuccès, & il aura ou la honte ou la douleur d'avoir, pour ainſi dire, compromis ſa ſageſſe.

Le Philoſophe cynique ſort de ſon tonneau, & la lanterne à la main, il va en plein jour par les places publiques chercher un homme. Son deſir étoit digne d'un Sage. Le mépris des bienſéances le rendit ridicule. S'il eût ſçu ſe conformer aux temps, aux lieux, aux perſonnes; s'il eût ſçu ménager les eſprits ſuperficiels de ſon ſiecle; s'il ne ſe fût pas montré ſous des dehors que l'on a, pour ainſi dire, droit de mépriſer, il eût pu ſe flatter d'amener ſes Concitoyens à la pratique de la ſageſſe; il les en écarta, en s'écartant lui-même des bienſéances.

Le Peuple ſe ſouléve à Rome contre le Sénat. La fiére République députe dix têtes vénérables. Toute la force de la ſaine raiſon eût convaincu les ſéditieux & ne les eût pas perſuadés. Il falloit la plus grande adreſſe pour les ramener, irrités qu'ils étoient. Le ſage Agrippa employe l'art de l'Apologue, le peuple en ſaiſit l'eſprit, rentre dans le devoir. Les hommes ſe laiſſent bientôt gagner, quand ils ſentent qu'on les ménage.

Si le vice a ſes reſſorts ſecrets, la vertu a les ſiens ; reſſorts légitimes, puiſqu'ils n'agiſſent que pour rétablir la vertu ſur les débris du vice, & ſes ſuccès prouvent aſſez la droiture de ſes démarches.

Doit-elle ramener un cœur féroce à la douceur ? elle ſe proportionne à la foibleſſe de l'humanité, & au moment qu'elle ſemble oublier toute ſa grandeur, elle la recouvre avec plus d'éclat. Une civilité, une déférence à propos diſſipe la haine, fait tomber les préventions. Mais c'eſt dans les occaſions délicates, où, aidée des bienſéances, elle triomphe avec plus de gloire.

Doit-elle faire ouvrir les yeux ſur une injuſtice ? loin d'expoſer la vérité toute nue, qui par ſon aſpect couvriroit de honte l'auteur de l'iniquité, elle prend un détour adroit pour préſenter les conſéquences dangereuſes qui vont réſulter du projet formé qu'elle veut détruire; elle rejette ſur des incidens, ſur des ſurpriſes, les ruſes de la cabale, la marche ſourde de l'intrigue. Sous le voile d'un mot jetté comme au hazard, elle découvre preſque ſa penſée; elle fait ſoupçonner tout ce qu'elle pourroit découvrir encore ; tout le complot eſt à découvert, & elle n'en a pas proféré le nom.

Alors

Alors elle désarme la noirceur, & sort victorieuse d'un combat où elle avoit à vaincre peut-être tous les obstacles à la fois.

Et à quoi attribuer ces succès si constans de certains esprits qui raménent si facilement les hommes à la raison, qui la leur font aimer, sinon au talent qu'ils ont de ménager tout, de ne négliger aucune des ressources légitimes, n'opposant que la douceur à l'emportement, une prudente fermeté à la lâcheté? La vertu mise en action gagne plus de cœurs que lorsqu'elle est mise en préceptes.

Mais, dira-t-on peut-être, les bienséances couvrent souvent un fonds de malice, quelquefois les plus noirs projets: Eh, quoi! parce que les bienséances serviront à quelques cœurs corrompus d'un art imposteur, d'un masque pour cacher les vices, faudra-t-il sous les déhors des bienséances décrier ou soupçonner la vertu même? Les abus prouvent la malice ou l'inaptitude des hommes; mais nullement la mauvaise qualité des moyens capables de les rendre meilleurs. Entre les mains du Sage tout devient reméde pour guérir les hommes de leurs passions, tout devient exemples & leçons pour les ramener à la vertu qu'ils

qu'ils méconnoissent ou qu'ils négligent.

Mais je veux que les bienséances n'ayent aucun rapport à la vertu ; dépouillons-les de la noblesse de leur origine, de l'éclat de leur marche, de la gloire de leurs succès ; ne les envisageons avec le faux Sage que comme les fruits de l'invention humaine, des espèces d'actes de convention, une politique dictée par l'intérêt ou par le caprice. C'est déja un grand avantage pour elles, que de se trouver tout établies. Un édifice dont les fondemens aussi anciens que le monde, ont été posés par la bonne intelligence des hommes, les sapper tout d'un coup, parce qu'ils blessent la vue de certains esprits prétendus délicats, c'est une entreprise bien téméraire dans la théorie, plus dangereuse encore dans l'exécution ; mais enfin accordons au faux Sage tout ce qu'il demande, en sera-t-il plus fondé à mépriser les bienséances ? Le Sage va le détromper encore, en démontrant que même sous ce rapport elles sont des loix pour quiconque prétend vivre avec des hommes, parce que sans elles il n'y aura que confusion & que trouble dans l'ordre général, il n'y aura plus de bonheur pour le particulier.

Se-

SECONDE PARTIE.

C'eſt un ſpectacle bien digne d'un Philoſophe une fois élevé au-deſſus des idées vulgaires, de conſidérer ce Corps qu'on nomme *Société*, de le comparer avec ce monde matériel dont on ne peut aſſez admirer la grandeur du tout & la beauté des parties. S'il porte donc un œil curieux ſur ce compoſé infini d'états & de compoſitions, où l'âge & le ſexe varient, s'il conſidére ce tourbillon immenſe où des riches & des pauvres, des grands & des petits, des héros & un vulgaire, des Rois & des ſujets ſe meuvent tous enſemble, quelle penſée lui viendroit-il, s'il avoit à imaginer le moyen de conſerver chaque état dans ſa place, de prévenir le dérangement de chaque partie, & d'entretenir l'harmonie du tout? Le faux Sage imagineroit ſans doute, pour le bonheur commun, une parfaite égalité: car telle eſt la reſſource de ces eſprits foibles dont l'envie s'exhale ſans ceſſe contre toute prééminence, parce qu'ils s'imaginent ramper dès lors qu'ils ne ſont pas élevés. Avec ce ſyſtême le monde rentreroit bien-tôt dans ſon premier cahos. Quittons l'hypothèſe. L'Univers

eſt

eſt peuplé d'hommes : des milliers de ſiécles ſe ſont écoulés depuis l'époque de leur union; qu'ils ſe ſoient raſſemblés ou par la crainte des maux qu'ils n'auroient pu éviter ſeuls, ou par l'eſpérance de trouver parmi leurs ſemblables des douceurs & des ſecours qu'ils auroient vainement attendus dans la ſolitude, il me ſuffit de les conſidérer comme déja unis & formant un corps. Ce corps tout étendu qu'il eſt, s'eſt ſoutenu; les reſſorts qui en lient toutes les parties, ont, ſi j'oſe parler ainſi, fait leur effet. Qui les a préſervés du dépériſſement? qui leur donne encore cette élaſticité qui les garantit de l'affaiſſement & de la chûte? J'oſe le dire, l'inégalité des conditions, mais ſoutenue en même temps des devoirs rendus réciproquement. Ce ſeul ſecret a maintenu & maintiendra juſqu'à la fin des ſiecles l'enſemble des parties, & affermira la conſiſtance du tout, ſans quoi tout rentrera bientôt dans le trouble & la confuſion.

I. Si l'on excepte ces têtes auguſtes qui ne voyent au-deſſus d'elles que le Maître de l'Univers, tout le reſte des hommes a des ſupérieurs, des égaux, des ſubalternes. L'âge, le ſexe, forment encore autant de claſſes par-

ticuliéres dans chacune de ces parties, autant de devoirs à remplir pour conſerver l'harmonie générale.

» Tu ès homme, tu ès citoyen du monde, » tu ès le frére de tous les hommes, tu ès » Sénateur ou dans quelqu'autre dignité, jeune » ou vieux, ou pére ou mari; penſe à quoi » tous ces noms t'engagent, & tâche de n'en » déshonorer aucun. « Ainſi parloit le ſage Epictète. Tous les devoirs de la ſociété civile ſont renfermés en ce peu de mots, & ſur cette régle le Sage ſe conduit en quelque ſituation qu'il ſe trouve.

Le mérite ou la faveur l'a-t-il élevé à une de ces places éminentes, d'où l'on domine ſur toutes les têtes d'une Nation? il ſent qu'il doit repréſenter la grandeur de l'Etat. L'éclat de ſon rang lui devient un devoir. Dès lors il s'interdit tout ce que, comme particulier, il pouvoit ſe permettre. Dans ſon habillement, il évite l'indécence de Verrès; dans ſes paroles, l'indiſcrétion de Sophocle; dans ſa démarche, l'inconſéquence de Tigellius. En public, c'eſt un Miniſtre qui parle, qui agit au nom de ſon Roi; dans le particulier, c'eſt un Citoyen qui peut avoir des amis & vivre avec ſes égaux.

La

La naiſſance l'a-t-elle laiſſé parmi le vulgaire ? il ſçait que les grands noms, les places éminentes, une fortune brillante ne ſont que les dehors de l'homme. Autant de motifs qui le conſolent de l'obſcurité de ſa vie. Mais il fait hommage à l'ordre établi, & rend ſans peine & ſans contrainte l'honneur à qui il eſt dû : comme il paye à ſon Prince l'impôt qu'il lui doit en qualité de ſujet, ce ſeroit un ſacrifice pour ſon cœur, qu'il craindroit de n'y point ſouſcrire, parce que ſon refus tendroit à détruire ou à troubler l'ordre général. Cette dette, ſelon lui, eſt une dette de l'Etat, & il lui ſuffit d'être membre de cet Etat pour l'acquitter avec plaiſir & même avec empreſſement.

Il ne va pas, avec les yeux de la malignité, fouiller dans les archives de la critique, pour ſavoir ſi ce Magiſtrat aſſis ſur ſon tribunal, doit ſa place à la profondeur de ſon génie ou à la ſucceſſion de ſes Ancêtres : ſi ce Miniſtre eſt monté au faîte des honneurs par ſes talens ou par la brigue ; il les voit placés, & il les honore. Les circonſtances l'aménent-elles devant eux ? la vertu ne s'avilira pas dans ſa bouche ; avec une ſage liberté, il parlera. Diſcret, il retiendra dans le ſilence ce que la flatte-

flatterie avanceroit d'un ton hardi. Eſt-il obligé d'aſſaiſonner ſon diſcours de quelques louanges ? il ſera avec diſcrétion & par néceſſité ce que la fade adulation feroit par baſſeſſe & avec excès.

S'il lui en coute ſi peu pour ſatisfaire à des devoirs qui ſont les plus onéreux pour l'amour-propre, avec quelle facilité rend-il à ſes égaux ce qu'il leur doit ! C'eſt avec eux qu'il coule ſes jours ; c'eſt d'eux qu'il peut attendre toutes les douceurs de la vie ; quand il ſeroit intéreſſé, il deviendroit généreux à accorder ce qu'il ſera en droit de retirer un jour avec uſure. Ses inférieurs, il les ménage ; ce ſont eux qui travaillent aux beſoins les plus preſſans de l'humanité ; d'ailleurs plus il adoucit leur ſort, plus il voit d'heureux au-deſſous de lui, moins il comptera d'envieux.

L'ordre général étant ainſi maintenu, le Monarque s'aſſied ſur ſon trône, ſans exciter la jalouſie ; le Magiſtrat rend ſes arrêts, ſans cauſer de murmure ; le Favori éblouït par ſa fortune, ſans armer l'envie ; le Citoyen vit paiſible, ſans trop s'abaiſſer, de peur de ſe rendre mépriſable, ſans trop s'élever, de crainte de devenir odieux. La vieilleſſe jouït du reſ-

peſt

pect de la jeunesse ; celle-ci profite des conseils de celle-là. Les deux sexes partagent entr'eux le droit qu'ils ont à attendre de la société ; l'un a les charges & les emplois, l'autre les complaisances & les plaisirs. L'univers entier ne fait plus qu'une famille.

Après l'intérêt de la société en général, quel motif plus pressant que notre intérêt propre ? Les bienséances, en procurant le bonheur général, procurent encore le bonheur de chaque particulier.

II. Notre félicité vient de nous, mais presqu'autant encore de ceux qui nous environnent. Le Sage est assez désintéressé pour se payer du plaisir de contribuer au bon ordre général. Quelle satisfaction en effet plus sensible que de voir une société immense dans la paix, chacun jouïssant de ses droits ! cette vue seule le dédommageroit du bonheur que lui refuseroient ses semblables. Mais son ce bonheur personnel lui est assuré. Qui s'oppose en effet à la félicité commune ? Le concours des passions & le concours des besoins. Les bienséances servent de frein ou de remède à ces deux maux.

Les passions, le caractère, le tempérament, ainsi

ainsi que les traits du visage, font de chaque homme un être qui ne ressemble point à un autre. Chacun s'emporte aisément à ce panchant qui l'entraîne. Qui arrêtera cette fougue impérieuse, née avec nous, plus forte que nous? Ce ne sera pas d'abord l'amour de la sagesse. On est homme long-temps avant que d'être sage. Mais ce seront les bienséances.

Des époux en s'unissant comptoient s'assurer un bonheur éternel; mais à mesure qu'ils s'éloignent du jour où ils se firent le don mutuel de leur cœur, les fleurs qui entouroient leur chaîne se séchent, & en tombant la rendent plus pesante. L'ennui, le dégoût s'emparent de leur ame; la haine, l'animosité les y suivent bientôt: leur désunion en éclatant, va former le scandale de toute une ville; les bienséances les retiennent. Leur maison n'offrira pas, il est vrai, l'image du temple de la paix, mais au moins ne deviendra-t-elle pas le théâtre affreux de la discorde.

L'intérêt souffle son air empesté sur deux familles, & flétrit le nœud sacré qui les unissoit depuis long-temps. La chicane, pour les

les diviser plus sûrement, se divise elle-même, & offre à chaque partie les armes d'une éternelle dispute. Les bienséances vont arrêter ce déluge de maux. On craint de part & d'autre les langues envenimées ; l'on appréhende encore de passer pour des *perturbateurs du repos public* ; si la haine ne sort pas des cœurs, au moins n'exhalera-t-elle pas son venin pour troubler la société.

Ainsi les bienséances sont utiles par les maux qu'elles arrêtent : combien sont-elles plus avantageuses par les biens réels qu'elles procurent !

L'estime des hommes si difficile à acquérir, si facile à perdre, on l'obtient, on l'entretient avec les bienséances : comment en effet ne pas accorder des sentimens à ceux qui nous en témoignent ? comment refuser un retour à ceux qui nous préviennent ? Et voilà ce qui donne au commerce de la vie ces agrémens sans nombre, qui ne peuvent être conçus que par ceux qui en jouïssent. Ces agrémens, il est vrai, semblent n'être que pour l'ame. Les bienséances en procurent encore de plus analogues à l'humanité, en lui assurant des ressources à tous ses besoins.

Com-

Composés tous de la même nature fragile, sujets aux mêmes vicissitudes, susceptibles des mêmes craintes & des mêmes desirs, comment s'assurer le secours de nos semblables, sinon par un concours intime de soins, d'égards, d'attentions? Les bienséances nous mettent entre les mains ce précieux trésor, avec lequel nous pourrons parer tous les accidens qui viendroient troubler le cours de notre vie. Dans notre bonheur, nous ne verrons point d'envieux; dans notre infortune, nous ne rencontrerons que des personnes compatissantes; dans nos infirmités, des consolateurs & des aides; & comme la vie est un détail de besoins toujours renaissans, qui tantôt nous sont personnels, tantôt touchent nos semblables, les bienséances fourniront une occasion perpétuelle de donner & de recevoir, de faire des heureux & de l'être toujours. Ainsi se perpétuera la chaîne de nos plaisirs; plaisirs purs & légitimes, puisque l'union en est le principe, comme elle en est la fin.

Laissons donc à nos Philosophes modernes, à nos prétendus Sages, le funeste goût d'une liberté imaginaire qui les rend esclaves. Lais-

ſons-les ſe priver volontairement de l'honneur ſingulier de faire valoir la vertu, de contribuer au bonheur de l'humanité : Sages, rendons hommage à la raiſon : hommes, aſſurons notre bonheur, en aſſurant celui de nos ſemblables.



ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

EXAMEN DE CETTE QUESTION:

*Quel fut le plus grand homme, d'*Alexandre *ou de* César?

AVant que d'oser décider quel fut le plus grand homme d'*Alexandre* ou de *César*, il me paroît néceſſaire de convenir de ce qu'on entend par un Grand homme, & de ce qui qualifie le *Héros*.

Un grand homme doit moins à la fortune qu'à ſes réflexions. Toute ſa conduite eſt ſuivie, &, ne donnant preſque rien au hazard, il prend toutes les meſures poſſibles pour aſſurer le ſuccès de ſes deſſeins; de ſorte qu'il y a plus lieu d'être ſurpris s'il ne réuſſit pas que de voir tout ſuccéder à ſes vûes.

Un Héros, au contraire, ardent dans ſes entrepriſes, compte moins ſur les meſures que ſur ſon intrépidité. Brave avec excès, il ſe

livre ſans réſerve aux dangers les plus évidens, ſans attendre qu'il y ſoit obligé ; il va toujours en avant, n'a point d'objet fixe, & embraſſe avec vivacité toutes les occaſions qui peuvent donner de l'éclat à ſes actions. Preſque tous les Héros n'ont été juſqu'ici ou que des gens d'un tempérament chaud & bouillant, ou des enthouſiaſtes ; on peut regarder tout ce qu'ils font comme ces jeux par leſquels la fortune éléve des favoris au plus haut dégré de puiſſance, & les étonne par des ſuccès qu'ils n'attendoient pas eux-mêmes. On voit auſſi dans quels abymes ils ſe précipitent lorſque cette capricieuſe diſpenſatrice des proſpérités & des revers vient à les abandonner. Ainſi le Héros eſt bien au deſſous du grand homme.

Alexandre, quoique très-jeune, agit en grand homme, lorſqu'avant que d'entreprendre la guerre contre les Perſes, il commença à ſubjuguer les Barbares qui habitoient les bords du Danube, & qu'après les avoir obligés de faire la paix, il ſe fit déclarer Capitaine Général des Républiques Grecques dont il étoit environné. Il aſſûroit par ce moyen la tranquillité dans ſes Etats, & ſe facilitoit des ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Le

Le peu de troupes avec lesquelles il entra dans les Etats de *Darius* ne devoit point l'empêcher de suivre le projet qu'il avoit de faire la guerre à ce Prince. De bons Généraux, des soldats braves & aguerris, sont préférables à une multitude d'hommes efféminés & sans Chefs expérimentés. Je ne suis point surpris de le voir, avec une si foible armée, combattre & vaincre des armées très-nombreuses. Je compte toujours beaucoup sur de vieux soldats bien disciplinés & sur des Chefs qui ont de l'expérience. Ce n'est pas la quantité des hommes qui décide le gain d'une bataille, mais leurs qualités. Ses premiers succès en Perse étoient donc presque certains; j'aurois voulu seulement qu'il eût été un peu moins prodigue de sa personne.

La suite de cette guerre ne lui promettoit que des succès faciles; car on ne voit pas que *Darius* eût recours aux précautions nécessaires pour le vaincre. Ce Prince, environné d'une Cour voluptueuse, avec les équipages les plus somptueux & les plus embarrassans, prenoit moins de peine d'aguerrir ses soldats que d'étonner *Alexandre* par sa magnificence & le nombre de ses troupes; mais toutes ces choses

ſont peu d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Chef brave & hardi. *Darius*, en effet, trouva peu de reſſources dans ſes armées immenſes, amollies par le luxe & mal diſciplinées, qui, après la perte d'une bataille, ne faiſoient qu'augmenter l'effroi & la confuſion, & rendre la retraite preſqu'impoſſible; ce qui redoubloit le carnage. Les Généraux de ce Prince ne le ſervirent pas mieux. Auſſi peu fidéles à leur Roi dans l'adverſité qu'ils avoient été lâches & vils flateurs lorſqu'il étoit tout-puiſſant, ils abandonnérent leurs Gouvernemens, les Villes & les tréſors de leur Maître à l'approche de l'ennemi, & enfin attentérent à ſa perſonne, dans l'eſpérance d'obtenir un traitement plus favorable de la part du vainqueur.

Juſques-là *Alexandre* ſe conduiſit en grand Capitaine, & on ne peut s'empêcher d'admirer qu'à ſon âge & preſque ſans expérience dans la guerre il ait pû exécuter de ſi grandes choſes. On peut être également ſurpris, que, pour donner plus d'éclat à ſes victoires, il ait négligé une infinité de ruſes de guerre dont il auroit pû faire uſage. Auſſi voit-on qu'il s'expoſa bien témérairement, pendant le ſiége de Tyr, dans la guerre qu'il fit aux Arabes du Mont Antiliban.

Après la conquête de la Perſe, *Alexandre* voulut porter la guerre juſqu'aux Indes. Son paſſage de la riviére d'Hydaſpe eſt un coup de fortune le plus ſingulier. Il n'eut pas moins de bonheur dans le combat qu'il eut à ſoutenir contre les Indiens qui étoient de l'autre côté de la riviére, & cette victoire qu'il remporta contre *Porus* ne peut être attribuée qu'au bonheur le plus grand.

Il ſe propoſoit encore la conquête des Indes de l'autre côté du Gange; mais ſes gens, rebutés de tant de combats & des difficultés qu'ils y rencontreroient, l'obligérent à changer d'avis.

Ce Prince, pour laiſſer dans les Indes une idée de ſa puiſſance extraordinaire, fit faire des armes d'une grandeur énorme, & des mors beaucoup plus gros que ceux dont on ſe ſert, qu'il fit diſtribuer dans le pays, ſe flattant ſans doute de perſuader par-là aux peuples qui ne l'avoient point vû qu'il commandoit une nation de Géans.

En quittant les Indes, il voulut aller voir l'Océan, & ſur ſon chemin il fit la guerre à pluſieurs peuples qui habitoient les bords des riviéres ſur leſquelles il naviguoit, moins pour faire des conquêtes utiles que pour porter ſon

nom

nom chez des nations inconnues, & tout soumettre à son Empire. Quelque peu importantes que fussent ces conquêtes, il s'y exposa aux plus grands périls, surtout à la prise de la Ville des Malliens, d'où il n'échappa que par le plus heureux hazard.

Toute cette conduite d'*Alexandre*, dont je suprime les détails, montre assez quel étoit le caractère de ce Prince, dont l'amour propre & un desir aveugle pour la gloire furent les qualités principales: qualités qui forment les Héros.

César passa ses premières années dans les exercices auxquels on accoutumoit la jeunesse Romaine, & dans le Sénat. Il étoit né généreux, & s'étoit distingué par la dépense qu'il fit de ses propres fonds pour mieux remplir les commissions dont il avoit été chargé. Connoissant les désordres qui infectoient déja la République Romaine, & que tout ne s'y décidoit que par brigues & par cabales, dans lesquelles le peuple avoit toujours le plus de part, il s'attacha à le gagner par ses libéralités, afin d'obtenir aisément les premiéres charges. Ce fut ainsi qu'il parvint au souverain Pontificat, & qu'il se fit accorder le Gouvernement des Gaules.

Dans

Dans la guerre qu'il fit à ces Peuples belligueux, il se conduisit toujours en grand Capitaine, se faisant aimer de ses soldats par ses générosités, & partageant avec eux les dangers & les fatigues de la guerre. Il ne négligea point la discipline militaire, & ne laissa point ses soldats s'enrichir; ce qui les auroit dégoutés du service.

La guerre ne l'occupoit point en entier; il travailloit également à se faire un parti puissant dans Rome. Que d'esprit & d'adresse ne falloit-il pas à un homme éloigné de sa patrie, où il avoit un nombre prodigieux d'ennemis puissans, pour vaincre les obstacles qu'il trouvoit à ses desseins.

Son alliance avec *Pompée* servit à augmenter son crédit dans Rome; & lorsque ce dernier, jaloux de son autorité, voulut l'oprimer, il se trouva trop foible, &, par une présomption aveugle, ne prit aucune des mesures nécessaires pour lui résister.

César, au contraire, augmenta le nombre de ses partisans par les propositions de paix qu'il fit faire; &, lorsqu'il fut enfin obligé de faire à *Pompée* la guerre qui devoit laisser la Souveraineté de la République au vainqueur

queur, il ne négligea rien pour s'en assurer le succès. Pendant le tems qu'il passa en Afrique jusqu'à la journée de Pharsale, il donna des preuves de son habileté, de sa constance & de son courage. Il eut aussi la satisfaction de connoître combien il étoit aimé de ses soldats.

Après cette fameuse journée, qui décida enfin du sort de la République, il ne donna point de relâche au vaincu, & arriva presqu'aussi-tôt que lui en Egypte, où on lui apporta sa tête.

Si on a quelque chose à lui reprocher pendant le séjour qu'il fit dans ce pays-là, on ne doit sans doute l'attribuer qu'à cette malheureuse condition des hommes, dont les actions sont un mélange de vertus & de foiblesses, du plus au moins. Il répara bien-tôt ce qu'il avoit négligé de faire lorsqu'il sembloit s'oublier dans les bras de la volupté: & lorsqu'il eut enfin vaincu tous ses ennemis, il se fit aimer du peuple & des Grands par ses libéralités & son humanité.

Maître de Rome qu'il embellit par plusieurs beaux édifices, il auroit pû se faire nommer Roi par autorité; mais il ne voulut être élevé

à

à la Souveraineté que par l'amitié du peuple & des Grands.

Les foibles tentatives qu'il fit pour obtenir le titre de Roi prouvent assez ce qu'il désiroit là-dessus ; & la guerre des Parthes qu'il alloit entreprendre, lorsqu'il fut assassiné, n'étoit que pour contraindre, à force de belles actions & de gloire, ce peuple fier à le reconnoître enfin pour son Souverain.

Toutes les actions de *César* sont donc celles d'un grand homme, soutenues autant par la prudence que par la bravoure. Je ne veux point parler de ce qu'on doit penser du Citoyen d'une République, qui voyant sa patrie agitée par des troubles continuels, prend la résolution hardie de s'en rendre maître, pour la gouverner avec plus d'ordre.

Quant aux vertus & aux foiblesses personnelles d'*Alexandre* & de *César*, ce dernier me paroît encore bien supérieur en vertus, puisqu'il sçut toujours se faire respecter de ses amis, qu'il ne céda jamais aux représentations tumultueuses de ses soldats, & qu'il sçut les faire rentrer dans l'obéissance par sa fermeté. Son goût pour la volupté semble donner encore plus de lustre à cette constance avec laquelle

il supporta les fatigues d'une guerre très-longue ; dans les camps il sembloit avoir oublié jusqu'au nom des plaisirs.

Alexandre, au contraire, malgré son titre de Roi & son orgueil extrême, laissa prendre un si grand empire à ses amis, qu'ils s'oubliérent souvent, soit dans leurs discours, soit dans leur conduite ; ce qui l'obligea d'assassiner *Clitus* & de faire périr *Parménion*.

Il ne paroît pas qu'il sçût mieux ramener ses soldats à leur devoir, puisqu'il fut contraint d'abandonner la conquête des Indes au-delà du Gange qu'il avoit projettée. Il se livra souvent, même pendant la guerre, aux débauches les plus outrées. Il paroît enfin que *César* avoit un goût décidé pour les grandes choses, *Alexandre* pour les choses extraordinaire. *César* fut donc un grand homme ; *Aléxandre* ne fut qu'un *Héros*.



ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

REFLEXIONS DIVERSES. *

Les confidences se font souvent par intérêt ; plus souvent par imprudence, quelquefois par trahison, rarement par amitié.

* * *

Se prêter à la douleur est un tribut qui la calme : la mer, agitée sous un vaisseau qui obéit aux mouvemens des vagues, est furieuse aux pieds d'un rocher.

* * *

Vous donnez un ridicule, il vous reste un vice.

* * *

L'Amant le plus soumis est rarement le plus tendre.

* * *

La Nature livre la jeunesse à l'erreur, pour avoir à donner à la vieillesse la vérité, en dédommagement de tout ce qu'elle lui fait perdre.

* * *

* Par Mr. le Chev. *de Bruix.*

Comment l'ofer dire ! Il en coûte moins à la plupart des hommes pour condamner un ami, que pour abfoudre un ennemi.

* * *

L'opinion perfuade les fots & entraîne les gens d'efprit.

* * *

Un homme d'efprit fans goût eft comme une belle femme à qui il manque le je ne fai quoi qui plaît.

* * *

La fottife des uns eft un fonds d'efprit pour les autres.

* * *

Une défiance continuelle fait payer trop cher l'avantage de n'être pas trompé.

* * *

On a fouvent tort par la façon dont on a raifon.

* * *

La jaloufie groffiére eft une défiance de l'objet aimé : la jaloufie délicate eft une défiance de foi-même.

* * *

Que de gens dont le moins horrible vice eft la diffimulation ! Qu'on ceffe de leur en

faire

faire un reproche; j'aime mieux voir un beau masque, qu'un visage effrayant par sa laideur.

* * *

On prend de l'amour auprès d'une fille de seize ans: une femme de vingt-huit en donne.

* * *

L'amour caché dans un cœur qui commence à se connoître, paroît mille fois plus que dans les vives expressions & les transports d'une femme; & l'on pourroit dire que les voiles dont une pudeur ingénue enveloppe cette passion, sont comme ces verres qui loin de dérober à nos yeux les objets qu'ils renferment, nous font appercevoir une infinité de nuances qui nous seroient échappées sans ce secours.

* * *

Le sage se prête au monde: il se livre à la solitude.

* * *

Que de Héros ne l'auroient jamais été sans les ressources d'un génie prodigieux! Que de Héros ne l'auroient jamais été, s'ils avoient eu le sens commun!

* * *

Flattez la personne dont vous voulez vous faire aimer: elle peut facilement échapper à

l'impreſſion de ce que vous valez, qu'elle cédera peut-être à ce que vous la ferez valoir; car on eſt bien moins aimable à nos yeux par les agrémens & les perfections qu'on a, que par les mêmes qualités qu'on nous prête.

* * *

On s'aime long-temps quand on a vécu long-temps enſemble ſans s'aimer.

* * *

On pourroit appliquer à l'amour & à l'ambition le mot d'un grand Prince ſur la gravité des Eſpagnols & l'étourderie des François; & peut-être définiroit-on aſſez heureuſement ces deux paſſions, en diſant que l'une eſt follement ſage, & l'autre ſagement folle.

* * *

Un méchant homme conçoit plus aiſément qu'on peut être vertueux, qu'un homme de bien ne conçoit qu'on peut être méchant.

* * *

Ce ne ſont pas les infortunés qui s'ennuyent, & l'on ne ſe trompe guère à juger paiſible la ſituation d'une perſonne qui reſſent quelquefois les atteintes de l'ennui.

* * *

C'eſt

C'est justifier la défiance de son ami, que de la craindre.

* * *

C'est un sentiment si odieux que l'envie, qu'on seroit tenté de faire une vertu de l'excessive vanité qui la détruiroit.

* * *

Au moment d'une disgrace, ce n'est point la part que nos amis y prennent, c'est celle qu'y prennent nos ennemis, qui nous occupe.

* * *

Le desir de la gloire fait moins de braves que la crainte du deshonneur.

* * *

A une découverte dans la nature on est aussi étonné que si l'on n'y croyoit que ce qu'on y voit.

* * *

Un amant se plaint moins quand il est tout-à-fait maltraité, que lorsque de légéres faveurs lui en donnent le droit, & celui de prétendre à de plus grandes.

* * *

Nous contemplons nos qualités de l'œil qui nous sert à examiner les défauts des autres; nous voyons nos défauts de celui dont nous

voyons leurs qualités : comme l'on porte des coups à un ennemi avec les mêmes armes dont on pare les ſiens.

* * *

Le deſir de la gloire eſt la foibleſſe des grands hommes.

* * *

La diſtance des grands hommes à nous paroît d'abord immenſe, mais l'égalité naturelle ſe retrouve dans le prix qu'ils mettent à notre opinion.

* * *

L'abſence peut guérir de l'amour ; mais quel remède ! il eſt auſſi lent que les plus doux, & auſſi douloureux que les plus vifs.

* * *

Pourquoi les mêmes égards que l'on ſe croit dûs lorſqu'un Grand les refuſe, ſemblent-ils une grace lorſqu'il les accorde ?

* * *

Quelquefois en amour, & preſque toujours en amitié, l'excès d'un mauvais procédé en garantit notre ſenſibilité.

* * *

Un bon pére n'a peut-être pas été un bon fils ; un bon fils ſera ſûrement un bon pére.

* * *

Bien

Bien des sottises se sont faites, qu'un sot n'auroit jamais pu faire.

* * *

Qui veut parler d'une passion, doit, dit-on, attendre qu'il ne l'ait plus : il devroit plutôt encore attendre qu'il l'eût eue.

* * *

La pensée de la mort est une lumière, dans la vie, semblable à cette clarté qu'au milieu de la nuit un incendie répand sur des objets qu'il va bientôt dévorer.

* * *

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais: l'homme sensé soutient une vérité avec la circonspection d'une personne qui se trompe souvent.



ARTICLE DIXIEME.

LETTRE
A MAD. DE CH. W.
En lui addressant la Piéce suivante.

Madame,

J'Aurois grand regret de bannir l'amitié des Villes, où elle est si nécessaire: Mais elle y est souvent fardée; tout au moins y est-elle distraite & comme noyée dans les soucis des affaires, ou dans la dissipation des plaisirs. Les Hommes n'y sont pas assez libres pour la bien gouter, ou pour faire gouter à ceux qu'ils chérissent tout ce que l'amitié a de tendre. Ajouterai-je que le génie des sociétés nombreuses & diversement mêlées, quelque polies qu'elles puissent être, en écarte presque toujours une certaine ingénuité.

Mais comment exprimer une amitié vive & affectueuse sans cette ingénuité charmante? Voilà, Madame, ce qui nous conduisit naturellement à la chercher en des lieux dont la simplicité

plicité sembloit être l'heureux appanage. La vie de la Campagne s'offrit à nous, comme celle qui soutenoit le mieux la naïveté & la tendresse du sentiment. Vous y acquiesçates comme à une vérité dont la délicatesse de votre goût vous avertissoit, & que vous aviez justifiée par l'expérience. Nous en cherchames les raisons, & je n'ai presque fait que les énoncer; heureux si j'avois pû retenir les graces dont vous les ornates.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur
S. D. C.

Lausanne le . . .

EXAMEN
DE CETTE QUESTION:

Pourquoi goûte-t-on mieux les plaisirs de l'amitié à la Campagne?

Par Mr. S. De C.

L'Amitié est la plus noble des liaisons, parce que si même elle n'est pas absolument désintéressée, elle ne connoit d'intérêt que celui qui est inséparable de sa nature. Elle est faite pour rendre heureux, & l'homme est fait pour le bonheur. La vie lui est donnée pour en crayonner l'ébauche; & s'il y trouve des peines, c'est l'amitié qui les tempére ou qui l'en console. C'est donc avec bien du fondement que CICERON s'exprime de cette maniére: *Si vous en exceptez la sagesse, les Dieux n'ont rien donné aux hommes de plus estimable que l'amitié.*

Pourquoi un bien si grand & si pur a-t-il de tout tems été si rare? Et s'il est vrai qu'il n'y ait qu'un petit nombre d'ames privilegiées, capables de former une amitié vive & raisonnable

nable, ou de la cultiver comme elle mérite de l'être, se pourroit-il encore qu'il y eût des lieux qui lui fussent plus favorables les uns que les autres? L'amitié qui se plaint déja du tems, seroit-elle encore exposée aux vicissitudes des climats, &, pour ainsi dire, aux inconstances de l'air? Dépendroit-elle de celui que nous respirons, & seroit-ce dans ce sens que l'on regarde la campagne comme son azyle? Il seroit humiliant sans doute de voir l'un de nos plus beaux sentimens, l'un des plus vertueux mouvemens de l'ame, prendre la tournure d'un vrai méchanisme, s'animer, ou s'affoiblir au gré des objets qui lui sont les plus étrangers.

N'en doutons pas cependant: Tant que nos esprits tiendront au corps par des chaines invisibles & inexplicables, ils sentiront les agrémens, les peines & les défauts qui naissent de cette enchaînure. Ainsi sans vouloir imprudemment gloser sur un établissement dont nous admirerions la sagesse, si ses voyes nous étoient connues, bornons nous humblement, & peut-être trop hardiment encore, à rechercher si le fait que l'on suppose est vrai en lui-même, & à démêler, s'il est possible,

la

la caufe d'une variation fi finguliére. Eft-il sûr que l'amitié naiffe plus aifément aux Champs qu'à la Ville, qu'elle s'y entretienne, & s'y déploye plus à fon aife?

Je ne fçai fi le fait a befoin d'autre preuve que celle du fentiment; preuve courte, facile, & à portée de tous les hommes. Démonftration qui femble nous être donnée en divers cas pour nous tenir lieu de toutes les autres. Il étoit néceffaire qu'il y en eût de ce genre, pour aller par le plus court chemin au vrai but des démonftrations. Il falloit qu'il y en eût de promtes, de vives, d'indubitables; & telles font celles que forme le fentiment, qui nous méne fans détour, qui nous décide fans appel, & auquel nous nous rendons fans combat. Nous en avions befoin, furtout dans les cas où fa décifion doit faire notre fureté, & avoir une influence rapide fur notre bonheur. Tâchons feulement de rendre le fentiment jufte; & il l'eft toujours, dès que l'expérience des perfonnes les mieux difpofées le juftifie.

J'en appelle à celles qui y ont été les plus attentives, & qui ont naturellement le plus de délicateffe: Comme il n'y a qu'elles qui foient propres à en bien juger, & dont l'oeil

foit

ſoit aſſez fin pour appercevoir les nuances des vertus, rapportons-nous-en à elles pour la force & la délicateſſe du ſentiment. Ce ſont des perſonnes de ce caractère qui nous aſſurent que l'amitié trouve preſque ſon élément naturel à la campagne. Il eſt doux, & peut-être utile de connoitre ce qui lui donne un ſi beau privilége, & qui nous procure un ſentiment ſi agréable.

Seroit-il vrai que le berceau du Genre-humain fût celui de l'amitié, & que pour l'avoir dans toute ſa force, il falût triſtement remonter juſques aux premiers âges du monde? Cependant, ſi l'amitié n'eſt qu'une imitation & comme une ſuite des premiéres rélations des hommes, où pourrons-nous les trouver plus pures, plus légitimes & plus tendres que dans ces premiéres Familles qui jouïſſoient encore de toute la chaleur de leurs premiéres unions? Un lien de choix dût-il paroitre moins intéreſſant qu'un lien de néceſſité?

Dans ces tems heureux, où la ſenſibilité du cœur n'avoit encore été ni uſée ni corrompuë, où l'abondante communion des bienfaits de la Nature lioit ſans peine ceux qui en partageoient l'uſage, & où la multiplication des

des beſoins chimériques n'avoit pas augmenté les déſirs & les rivaux ; alors il étoit un âge d'or pour l'amitié ; âge chimérique par les flateuſes exagérations des Poëtes, mais réel pour la ſimplicité & pour la candeur.

Alors les paſſions n'excitoient que de courts orages ; le plus grand nombre des hommes n'en connoiſſoient ni la violence ni la multitude ; & quoique bientôt la diſcorde gliſſat ſon poiſon, ce ne fut pas en aſſez grande quantité pour infecter tous les cœurs : ceux qui étoient ſuſceptibles d'amitié dûrent s'unir d'une façon plus inaltérable.

Où pourrions-nous retrouver cet âge heureux & ſi fort vanté ? Non pas celui où l'on voyoit les agneaux paître avec les loups, les fleurs & les fruits croitre ſans culture, & des ruiſſeaux de lait couler dans la plaine ? mais quelque choſe de mieux encore ; cet âge où des ames innocentes s'attachoient par un lien indiſſoluble ? Où trouverons-nous, dis-je, la réalité de cet état ſi favorable au ſentiment, ſi ce n'eſt dans les lieux qui nous en offrent ſans ceſſe la plus vive image ?

Mais où chercherons-nous ces lieux fortunés ? Sera-ce dans les Cours des Rois, où le

faste éblouïssant tient l'esprit dans une espèce d'étourdissement, & le cœur dans une yvresse continuelle? où la grandeur, loin de raprocher les hommes, double par la hauteur des uns & par l'illusion servile des autres, la distance des rangs & de la fortune? où tous ceux qui s'y attachent, soupirant après la faveur, se disputent sans cesse les graces passagéres ou frivoles qui en découlent?

L'amitié se trouvera-t-elle en des lieux où la généreuse délicatesse, la tendre reconnoissance, l'estime & la justice duë au vrai mérite sont si souvent étouffées par l'amour propre, qu'il ne leur donne presque jamais le tems de renaitre?

Essayons de la chercher dans les Villes, où l'ambition moins hautaine l'expose à moins de revers. Nous y trouverons une inégalité moins marquée, à moins que nous n'entendions par-là celle des esprits & des gouts. Nous y éprouverons un besoin réciproque de soins, de secours & d'empressemens; disons, en un mot, un besoin d'amitié, qui se fait sentir à ceux même que l'orgueil disposeroit presque à y renoncer. Un parallele continuel, & souvent forcé, de nous-mêmes avec les autres, nous fera connoître,

(du

(du moins quelquefois, & à quelque égard) notre insuffisance, l'utilité des conseils, le prix du bon caractère, la nécessité des bons exemples. Nous y trouverons des occasions fréquentes à nous rendre mille offices, une sociabilité vraie ou apparente qui doit rapprocher les cœurs; une facilité à connoitre & par là même à choisir, à préférer, à s'affectionner tout ce qui vaut la peine qu'on le captive; une école variée de prudence, vertu si nécessaire à l'amitié, & qui compose en bonne partie sa délicatesse. Enfin nous jouïrons dans les Villes bien composées, d'une culture qui, en polissant l'esprit & en adoucissant les mœurs, chasse la rudesse & la barbarie, répand sur le commerce entier de la vie des charmes inexprimables, & sur l'amitié elle-même des attraits puissans qui la rendent encore plus précieuse.

Ne sera-ce point ici la source où l'amitié puisera abondamment tout ce qui la forme, qui la nourrit, & qui la soutient jusqu'au tombeau?

Mais d'un autre côté, que de bruit & de tumulte! Combien de soucis nous y rongent! combien d'affaires pénibles nous y accablent! que

que de vains amusemens nous dissipent & nous distraisent ! L'ame tirée de tant de côtés & partagée entre tant d'objets, est-elle bien placée pour gouter les paisibles douceurs de l'amitié ? Une accumulation de devoirs nous sollicite, des obstacles nous traversent, des intérêts à concilier nous embarrassent ; quelque désastre public nous allarme ; un malheur vû de près nous bouleverse. Mille objets douloureux (si du moins nous sommes humains) nous saisissent d'une vive compassion. Ici un procès à suivre ; là une pompe funébre ; mille tyrannies introduites à titre de modes, d'usages & de bienséances ; des plaisirs d'habitude où l'ennui préside, ou des plaisirs d'éclat qui n'en ont que l'apparence : une foule d'importuns qui nous dérobent des momens si courts & si incertains, qui semblent même nous envier les plaisirs de l'amitié. Que dirai-je encore? un goût quelquefois délicat & toujours assujetti. Telle est la peinture de la plûpart de ces sociétés nombreuses qui sembloient n'avoir réüni les hommes que pour les mettre à portée de toutes les douceurs qui naissent de l'industrie, d'une bienveillance universelle, & d'une amitié particuliére.

Peut-

Peut-être ce tableau eſt-il trop chargé ; c'eſt l'inconvénient ordinaire des traits nombreux ou trop raprochés. Je ſens qu'il auroit beſoin d'être retouché ; & pour en éviter la peine je conviendrai qu'une Ville bien policée eſt également un théatre de peines & de plaiſirs, variés & tempérés les uns par les autres ; le tout enſemble a de beaux coups d'œil, & d'heureux contraſtes. C'eſt ce compoſé brillant par ſon extrême diverſité, qui forme l'eſprit, qui occupe les talens, & qui cultive le gout. Le caractère y acquiert pour l'ordinaire une ſoupleſſe d'un très-grand uſage. A la vérité les foibles y rencontreront plus d'écueils, mais les vertueux y trouvent plus de ſecours. Les ames vulgaires s'y corrompent, tandis que les grandes ames s'y animent & s'y fortifient. Les imprudens y commettent plus de fautes, pendant que les ſages y multiplient & leurs belles actions & leurs vertus. Enfin, pour revenir à l'amitié, les lieux dont je parle mettront en paſſe de la cultiver ; mais nous irons à la Campagne pour en mieux jouïr.

Malgré les avantages inconteſtables de la Société Civile, un certain fracas, & ſurtout

une

une gêne incommode en est presque inséparable. Ce qu'elle offre de meilleur est un tissu d'usages assujettissans. Quel ordre régneroit parmi cette multitude, si ses panchans n'étoient gênés, & presque toujours, non seulement par les loix, mais encore par le *decorum* ? Ces bienséances, malgré leur air puéril, ont de grandes vues aux yeux d'un vrai Philosophe ; Préséances, cérémonies, rangs, déférences, attentions extérieures, commerce de politesse, jeux, spectacles, assemblées ; De tant de choses vaines en apparence, les unes occupent les petits génies ; d'autres contiennent des esprits inquiets, d'autres jettent un certain feu & une certaine gayeté dans l'esprit, le soutiennent contre les peines, l'ornent & l'animent ; toutes contribuent à quelque partie de l'ordre, sans lequel tout retomberoit dans le cahos. Ce qui remplit l'imagition, ou quelque partie de ce loisir dont tant de gens sont embarrassés ; ce qui accoutume, même machinalement, au langage & aux actes de l'humanité ; ce qui met quelque mesure, quelque règle dans les moindres actions de la vie, dans le plaisir même : tout cela est d'un prix réel, quoiqu'il ne frappe pas tous les

 yeux.

yeux. Mais tout cela dans le fond tient dans la contrainte, & ne laisse pas à l'esprit un entier essor. Ses idées en souffrent ; elles sont moins vives ; ses sentimens sont fréquemment offusqués ; il a souvent peine à les démêler. Ce sont des espéces d'entraves, dont il se défait à la campagne. Il est soulagé au moment qu'il y respire. Délivré de ce fardeau, une joie douce s'empare du cœur, comme d'un esclave mis en liberté. Il croit la recouvrer toute entiére, & que jusqu'alors il n'étoit pas libre.

Qui pourroit décrire le charme secret de ce sentiment, combien il dissipe de nuages, combien il tempére d'amertumes, & de quelle douceur il accompagne tout ce qu'on pense ? Quels momens plus favorables à l'amitié ? Sera-t-on surpris qu'avec une telle liberté d'esprit on y soit plus propre, & qu'une satisfaction si douce se répande sur ce que l'on aime ? Quel plaisir de faire usage d'une liberté qui fait le plus grand des biens ! & avec qui en usera-t-on plus voluptueusement qu'avec des amis, avec lesquels elle n'expose à aucun péril ?

Telle est la disposition qu'on apporte à la Campagne ; elle est fondée sur ce que l'on quitte

quitte de gênant & de pénible: mais cette situation de l'ame s'embellit encore par les agrémens que l'on y découvre.

Déja, le propre des objets que la nature y présente est de nous paroitre toujours nouveaux. L'art en lui-même fatigue, & l'on se lasse, plûtot que l'on ne voudroit, de ses plus brillans chefs-d'œuvres. Les beautés des ouvrages de l'homme les plus étonnans, sont bientot épuisées, ou épuisent bientot notre admiration. Il n'en est pas de même des plus simples ouvrages de la nature. Ils offrent toujours quelque chose de vaste à nos yeux ou à notre esprit; ils saisissent notre gout par quelque attrait nouveau, & réveillent sans cesse notre attention par quelqu'endroit imprévû. Dans ce nombre de beautés, confuses en apparence, & semées comme au hazard, il est impossible que nous embrassions tout ce que ce noble désordre a d'admirable.

Je sors des murs d'une Ville, ou, si l'on veut, d'un Palais des plus enchantés. * J'y voyois

* On suppose ici un Homme du monde, vivant à Paris, & dans le goût assez ordinaire aux gens de plaisir, de faire de la nuit le jour.

rarement le jour, & presque jamais ces objets charmans dont le Soleil accroît les beautés. Au sortir de ces prisons brillantes où les plus grands de la Terre semblent avoir prodigué leur magnificence, j'apperçois une magnificence mille fois plus riche, qui n'a rien coûté à son Auteur. Je me trouve tout d'un coup sous ce pavillon immense, dont les Astres, immenses eux-mêmes, sont les luminaires. La terre semble répondre à la majesté de ce spectacle par la richesse de ses ornemens. Tout ce qui m'entoure est élégant, & je n'apperçois nulle élégance sans utilité. Où que je jette la vuë, je découvre des productions sans nombre, dont la plus vile en apparence a ses graces & ses usages. La plus habile culture ne fait que conserver ce qu'elle a reçû ; tout ce qu'elle multiplie, tout ce qu'elle ajuste, étoit avant elle. Cette industrie même, qui semble appartenir à l'homme, est un des plus beaux présens de la nature. Par-tout je la vois répandre sur ma route ses divers talens, appeller l'abondance à mon secours, & la faire régner dans les lieux les plus arides. Des voix mélodieuses flattent mon oreille ; des couleurs de toute espèce embarrassent agréablement mes yeux;

yeux. Je respire avec un vent frais & léger le baume des fleurs. J'arrive à ma demeure champêtre; la joye semble venir au devant de moi. Tout ce que j'y trouve est simple, de cette simplicité attraïante qui va délicieusement au cœur. Je commence des promenades, ou j'erre à l'avanture. Tout m'invite à penser, & rien ne me détourne du choix libre de mes pensées. Je m'y fixe, je les creuse, ou je les élude à mon gré, sans nulle distraction, que celle que donne la varieté des objets. Je reviens, après ce doux exercice, jouïr avec un nouveau goût des mets les moins apprêtés. La nuit raméne le sommeil, qui ne tarde pas à fermer mes yeux. Mon sang rafraichi n'éprouve nulle agitation, & je me réveille au point du jour, où le spectacle que j'ai admiré me semble encore plus beau. Le Soleil renait avec un nouvel éclat, & chaque jour m'offre des scènes pareilles qui se varient sans cesse.

Au milieu de ces pensées & de ces objets, des amis viennent me chercher. Doutera-t-on qu'ils ne me trouvent plus content & plus disposé à les aimer? Ou si je ne puis les aimer plus tendrement que je ne

faisois dans le tumulte du monde, je ferai au moins plus propre à le leur marquer. L'agréable surprise de leur arrivée se joindra à la douce émotion que je ressentois, & formera un nouveau degré de sensibilité qui animera toutes mes actions.

De combien de plaisirs vai-je jouïr avec eux, & quelle douceur ne gouterai-je point dans un tel partage! Un point de vuë que nous admirerons à l'envi, unira nos goûts; une fleur cueillie ou cultivée comme de concert, des fruits goutés en commun, toutes les douceurs champêtres passant de l'un à l'autre, & produisant des idées vives, variées par le caractère, formeront entre nous des espèces de nouveaux nœuds. La liberté, source de la gayeté, fortifiera la confiance; bien-tôt on n'aura rien de reservé les uns pour les autres. Le cœur n'y aura plus cette fausse retenuë, & s'y livrera sans reserve. Dans cette troupe ainsi réunie, la raillerie sera innocente; nulle adulation pour plaire; le discours n'a rien d'apprêté ni de suspect; le langage y est aussi simple que le sentiment; la flatterie aussi rare que l'injure; l'amitié devient une source commune où chacun puise, pour ainsi dire, sa félicité. L'in-

L'innocence des occupations & des plaisirs produit insensiblement la droiture & la candeur, qui sont la sureté & la constance de l'amitié. Or assurément rien ne préserve mieux cette innocence, rien ne la rappelle & ne la cultive mieux, que la vie simple & raisonnable que l'on méne à la campagne. Là, tout ce que l'on fait, ou du moins tout ce qu'on est appellé à faire, est utile; soit que par des soins éclairés par l'expérience, on prépare de riches recoltes, ou que l'on rassemble les fruits de ses précédens travaux; soit que du produit d'une sage œconomie on fasse naitre autour de sa demeure de nouveaux agrémens. Le mélange de l'étude avec l'exercice, de la promenade avec la conversation; une culture amusante dont on voit chaque jour les nouveaux succès; tout contribuë à la bonne disposition & du corps & de l'esprit. *Là* (disoit Pline) *je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir dit & entendu.* --- *O l'agréable, ô l'innocente vie!* (s'écrie-t-il); *Que ce loisir est aimable! qu'il est honnête! qu'il est préférable aux plus illustres emplois!* Ajoutons que toute la nature semble nous prêcher cette innocence. Le magnifique spectacle qu'elle nous présente

est le plus propre du monde à éloigner les passions, ou du moins tous leurs excès. Elle met l'ame dans un état de calme qui lui fait voir dans le silence instructif de la nature toutes les affaires humaines, d'un œil plus juste. C'est là que nous donnons à chaque chose son prix, avec la mesure d'affection ou d'indifférence que nous lui devons. C'est là que nous nous désabusons des préjugés & des frivoles plaisirs, & que revenus à nous-mêmes, nous sentons que ce qui divise les hommes n'étant que des vices ou des biens qui leur échappent, nos plus grands biens devroient être puisés dans l'amitié & dans la vertu.

L'Homme n'est fait ni pour le fracas des plaisirs, ni pour l'austérité de la solitude. Ceux de l'amitié nous sauvent de ces deux écueils; ceux de la campagne nous en préservent aussi. L'un & l'autre de ces plaisirs réunis nous placent dans un juste milieu, & comme ils ont le même but, ils se favorisent réciproquement.

Il n'est pas douteux que le désintéressement & la libéralité ne fassent des amis, puisque ces vertus sont une expression de la bienveillance & du desir de gagner celle des autres.

Mais

Mais ne semble-t-il pas qu'on est plus porté à cette vertu à la campagne? Loin des besoins chimériques que multiplie le luxe des Villes, on est moins porté à la lézine, que le luxe rend souvent si nécessaire. Au milieu de l'abondance que les champs produisent, on est plus facile à la répandre. On est disposé à donner comme l'on reçoit, & la nature, toujours libérale, enseigne à donner avec effusion. De celle des biens on passe à celle du cœur, & la maniére dont on y donne est encore plus du ressort de l'amitié que le don lui-même.

Il est une autre vertu, ou si l'on veut une qualité charmante, précieuse à l'amitié, & qui se cultive sur-tout à la campagne; c'est la naïveté & la candeur. L'innocence des mœurs la produit, & toute la nature l'inspire. Comme elle n'a rien de fardé, elle ne peut supporter le fard. Tout ce qu'elle fait est réel, tout ce qu'elle fait penser est simple, tout ce qu'elle fait sentir agit sur le cœur, & en déploye les vrais mouvemens. C'est donc dans les lieux où la nature est, pour ainsi dire, sur le trône, que l'amitié doit être la plus naïve, & par conséquent la plus vraye & la plus pure.

L'agi-

L'agitation convient à l'amour; mais le calme semble fait pour l'amitié. C'est un article que je n'ai touché qu'en passant, par la liaison qu'il avoit avec l'innocence des mœurs, des occupations & des plaisirs: Mais il me reste à faire sentir que s'il est comme le sceau & le caractère du bonheur, il met l'ame dans la situation la plus heureuse pour l'amitié.

Il étoit bon que l'homme ne craignît pas trop la peine & l'agitation, puisque c'est cette activité qui produit tout ce qui se fait de grand & d'excellent dans le monde: mais il est surprenant qu'après s'être agité durant la fleur & la force de sa vie, il pense si rarement à se procurer le calme dans lequel il pourroit recueillir tous les fruits de ses travaux. Après avoir payé à la société un tribut de soins, suivant la mesure de ses talens; après avoir fait pour sa fortune ce que la prudence & les conjonctures exigeoient de lui ou lui permettoient de faire; après s'être instruit, par l'expérience, de la vanité de bien des tracas; que pourroit-il faire de plus sage que de rendre sa félicité la plus stable & la plus indépendante qu'il est possible? Ou si ses travaux n'ont pas comblé ses désirs, que pour-

pourra-t-il faire de mieux que de se mettre par sa sagesse au-dessus des orages & des caprices de la fortune ? A-t-il été malheureux dans ses projets ? son vaisseau a-t-il été brisé par la tempête ? Content d'avoir échappé lui-même, il choisira le lieu le plus riant de la plage où elle le jette, & y bâtira une hutte des débris de son naufrage. Dans tous les cas, il cherchera le calme dans la prospérité, pour en savourer les douceurs ; dans un état moins heureux, pour mieux jouïr de lui-même & des ressources inépuisables de la sagesse. . . . .

Qui peut douter du bonheur d'un homme que la soif d'amasser, ou même que l'ambition d'être grand ne tourmente plus, & qui fuit avec un noble dégout les plaisirs tumultueux ? Honteux de s'être volontairement enchainé pendant ses plus belles années au char de la faveur, de s'être laissé bercer d'espérances vaines, ou conduire servilement par le gout dépravé des autres ; plus honteux encore de s'être laissé maitriser par quelque passion ; il reprend ses droits, sa raison & sa liberté, & les met à l'abri de l'azyle qu'il s'est choisi. Là il se recouvre lui-même, & s'apperçoit qu'il

qu'il commence à vivre. Mille préjugés, les uns flatteurs, les autres accablans, se dissipent comme un brouillard à l'approche du Soleil; & sa raison égayée par un sentiment si doux va faire briller toute sa lumiére. Dans cet état, plus satisfait de lui-même, il sera bientôt plus content des autres. Il les verra avec plus de choix, & par là-même avec plus de gout; s'il ne peut faire leur bonheur, il fera leur agrément; & charmé d'un commerce de confiance, il n'en goutera plus d'autre.

On auroit peine à comprendre qu'un cœur partagé entre mille objets, en aimât aucun bien sincérement. Mais on comprendra sans peine qu'un cœur déterminé dans son gout, & moins dissipé dans ses affections, devra les rendre très-intéressantes.

A un choix si sagement limité, joignons le secours de la campagne; elle unira infailliblement le calme qu'elle fait naitre à celui d'une ame ainsi disposée. Un Ciel pur, des feuillages qui n'ont de mouvement que celui qu'ils reçoivent des Zephirs; point d'autre bruit que le bêlement des troupeaux, ou les airs rustiques des laboureurs: quelle ame déja calme dans ses desirs, ne sentira redoubler la sérénité qu'elle y apporte? Dou-

Doutera-t-on qu'un état si doux ne prépare admirablement les voyes à l'amitié, & qu'en chassant du cœur ce qui le remplissoit sans le rendre heureux, il ne le dispose à recevoir avec plus d'accueil une sensibilité vertueuse? Si une fois il en sent le prix, il l'estimera toujours davantage. Plus libre d'y réfléchir, il s'y affermira par toutes ses réflexions, qui augmenteront seulement la délicatesse de ses sentimens.



ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE

Diffugere nives &c.

LEs frimats & les Aquilons
Ne désolent plus la Nature ;
Je vois les fleurs & la verdure
Emailler nos heureux vallons.
Les Dieux du Tibre & des fontaines,
Délivrés du poids des torrens,
Font couler leurs flots bienfaisans
Au sein tranquille de nos plaines.
Accourez, séduisans Amours,
Sur les bords fleuris des cascades ;
Empressez vous, jeunes Naïades,
De mettre à profit les beaux jours ;
Le tems fuit, sa faulx dévorante
N'épargnera point vos instans ;
Cette fleur dont l'éclat m'enchante,
Ces attraits flatteurs du Printems,
Tomberont sous la main brulante

Du

Du Dieu qui mûrit les moiſſons.
L'Eté meurt aux yeux de Pomone.
Tu périras, fertile Automne,
Au retour affreux des glaçons:
Cependant, ſaiſons fortunées,
Moins que nous victimes du tems,
L'arrêt qui détruit vos journées,
Les reſſuſcite tous les ans;
L'homme ſeul dont l'intelligence
Meſura les bornes du jour,
Eſt anéanti ſans retour
Preſque au ſortir de ſa naiſſance.
Il n'eſt plus ce Troyen pieux
Qui fonda les Maitres du Monde:
Et toi dont la vertu féconde
Gouvernoit en paix nos Ayeux,
Pompilius..., vaine pouſſiére,
Ombres qui fites des jaloux,
Vous ne verrez plus la lumiére,
Nous ſerons bientôt comme vous.
Le premier inſtant de la vie
Eſt un pas qui méne au dernier.
Tu laiſſeras, belle Emilie,
Tes tréſors, ta maiſon chérie,
Aux mains d'un avide héritier;
Qu'une œconomie importune

Ne contraigne point tes désirs ;
Il faut prodiguer la fortune
Et multiplier les plaisirs.
Quand ton ombre pâle & tremblante,
Au Tribunal de l'Univers,
De l'inflexible Radamante
Aura reçu ses derniers fers,
Ni la beauté, ni la noblesse,
Ni l'éloquence enchanteresse,
Ne la sortiront des Enfers.
Divine Amante d'Hippolite,
Vous lui donnez de vains regrets ;
La Souveraine des forêts
Ne régne point sur le Cocite.
Ce Héros si cher aux mortels,
Qui de brigands purgea la terre,
Et sçut mériter des autels,
Thesée heureux & téméraire,
D'un pas dans la gloire affermi,
Pénétrant aux Royaumes sombres,
Se fit jour à travers les ombres,
Et n'en put tirer son ami.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

FRAGMENS

D'une Ode sur la Guerre. *

CLimats chéris du Ciel, Europe, scène immense
Des plaisirs, des talens, des vertus & des arts,
Humains trop fortunés, sur qui le Soleil lance
Ses plus tendres regards,

Pourriez-vous envier à la vaste Amérique
Ses Sauvages errants, ou tremblans devant vous?
La mollesse de l'Inde, & les fables d'Afrique
Vous rendroient-ils jaloux?

A ce limon vivant, qui pense & qui respire,
Par d'immortels travaux, vous sçûtes mettre un prix:
La nature étonnée avec transport admire
Tous ses dons embellis.

Vous avez mesuré les mers & les étoiles,
Créé le double empire & des loix & des mœurs:
La vérité, pour vous, déchira tous ses voiles,
Et vous l'ornez de fleurs.

Qu'ai-

* C'est à regret que nous avons retranché plusieurs Strophes de cette belle Ode, quelque longue qu'elle soit encore.

Qu'ai-je dit? quel transport, & quel rayon m'éclaire?
Céleste vérité, je te vois, je t'entends;
Ecoutez & tremblez : la vérité sévére
Va parler dans mes chants.

Peuples, quel noir poison vient embraser vos ames?
Où courez-vous ainsi, par la haine animés?
Pourquoi ce feu cruel, & ces rapides flammes,
Dont vos bras sont armés?

L'Europe abandonnée au Démon des batailles
Verse des pleurs, soûpire, & vous implore en vain:
Enfans dénaturés, vous percez ses entrailles,
Et déchirez son sein.

Sous le titre imposteur d'amour de la patrie,
Le crime court & vole, & les pénibles fruits
De dix ans de travaux, de vertus, d'industrie,
A l'instant sont détruits.

J'entends de toutes parts éclater les orages:
Les champs sont inondés de cent mille assassins,
Payés pour le massacre, instruits pour les ravages,
La foudre est dans leurs mains.

Le laboureur pleurant déserte les campagnes:
Le citoyen paisible est forcé dans ses murs:
Les antres, les forêts, les sommets des montagnes
N'ont plus d'aziles sûrs.

Gé-

Gémissant d'avoir vu trop long-tems la lumiére,
Le vieillard chancelant tombe en son sang plongé :
Sur le sein profané de sa tremblante mére,
L'enfant est égorgé.

Par-tout le fer poursuit : par-tout le feu dévore :
Ils laissent à leur suite, en ces champs malheureux,
La faim, le désespoir, plus terribles encore
Que le fer & les feux.

Le jour fatal se léve, & la trompette sonne :
Je les vois à l'envi, ces farouches soldats,
S'élancer, s'attaquer ; l'airain éclate, tonne,
Et vomit le trépas.

Un instant voit leur rage & leur vie abrégée :
Poursuivis, renversés, le couteau dans le flanc,
Ils mordent la poussiére, & la terre est vengée,
La terre boit leur sang.

Moins coupable cent fois, le Caribe intrépide,
Dans ses tristes déserts errant parmi les ours,
Attaque ou sacrifie, en sa rage stupide,
De misérables jours.

Privé des doux bienfaits de la nature avare,
La vie est un fardeau qu'il ne peut regretter :
Des monstres des forêts concitoyen barbare,
Il doit les imiter.

O 2 Mais

Mais vous, que j'éclairai de mes vives lumiéres,
Que combla de ses dons la tendre humanité,
Osez-vous donc plonger dans le sein de vos fréres
Un glaive ensanglanté ?

Les graces & les arts, par leur charme suprême,
De vôtre être fragile embellissent le sort :
Se peut-il qu'on respire, au sein du bonheur même,
Le carnage & la mort ?

O Peuples, pardonnez ces transports légitimes ;
Vous n'êtes point l'objet de mon juste courroux ;
De la fidélité généreuses victimes,
Je dois pleurer sur vous.

Ces guerriers, dont la course imite les tempêtes,
Obéïssent aux Loix, au Prince, à la Vertu :
Le laurier éclatant dont ils parent leurs têtes,
Sans doute leur est dû. *

Néron osa bruler des mazures antiques :
Rome l'appella monstre, en tombant sous ses coups.
O vous, du monde en feu destructeurs frénétiques,
Quels noms méritez-vous ?

Voyez ses habitans dans l'horreur des allarmes,
En cent lieux fugitifs, mourans, exterminés :
Quel laurier peut payer les douleurs & les larmes
De tant d'infortunés ?

Si

* Il manque ici deux Strophes.

Si vous êtes pressés de ce désir funeste
De dépeupler la terre en proye à vos transports,
Ah! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur des morts. *

Génie, activité, soif de gloire, courage,
En vain vous me vantez vos sublimes travaux;
Et la seule équité distingue aux yeux du sage
Le monstre & le héros.

O vous, qui profanant les transports du génie;
Osez diviniser ces fléaux des mortels,
Que ne puis-je étouffer de votre voix impie
Les accents criminels!

Quoi, le meurtre d'un Peuple honoreroit son maître!
L'homme n'a que son sang, on l'entraine au trépas.
Vils flatteurs, arrêtez : la gloire peut-elle être
Où la vertu n'est pas?

Mais peut-être qu'ici ma censure sévére
Répand sur ces objets de trop sombres couleurs:
La guerre est de tout tems, & ce mal nécessaire
N'est digne que de pleurs.

Non: ce fléau jamais ne fut inévitable;
La sagesse toujours peut prévenir ses coups:
Quand les Rois sont armés, il en est un coupable,
Souvent ils le sont tous.

* Il manque ici plusieurs Strophes.

Ose-t-on, si les droits ne sont pas légitimes,
Aux yeux de l'Univers combattre en furieux?
S'ils sont douteux, le sang de vingt mille victimes
Les prouvera-t-il mieux?

La force, la terreur deviennent donc des titres:
L'équité n'est qu'un mot, qu'un son perdu dans l'air:
Et l'orgueil effrené ne reconnoit d'arbitres
Que la flamme & le fer.

Du moins, si tant de sang versé pour la patrie
La rendoit florissante & fixoit son destin;
Mais quel en est prix? le soldat est sans vie,
Et les peuples sans pain.

Leurs trésors prodigués par des mains sanguinaires,
Ces fruits de leurs sueurs, livrés avec effort,
Que sont-ils devenus? De leurs fils, de leurs fréres
Ils achetoient la mort.

C'est en vain qu'on voit l'homme éclorre & disparoitre;
Ainsi toujours fidéle aux plus affreux projets,
De l'âge qui s'enfuit, chaque âge voit renaître
Les malheurs, les forfaits.

Ah! que cet avenir, qui déja vous contemple,
Reste dans le néant, s'il doit vous imiter!
Prétendre que vos maux puissent servir d'exemple,
C'est donc trop se flatter.

Poli-

Politique éclairée, active, impénétrable,
Art sublime & profond, autant qu'infructueux,
Quel bien avez-vous fait? L'homme en est plus coupable,
Sans être plus heureux.

Comptez tous ces traités signés par le mensonge,
Ces piéges solemnels avec art préparés,
Trahis, rompus, refaits, oubliés comme un songe,
Aussi-tôt que jurés.

Prenez votre balance, & tracez un systême:
La Discorde se rit de vos soins superflus:
Pour elle, l'équilibre & son subtil problême
N'est qu'un flambeau de plus.

Eh! comment espérer un terme favorable,
Si toujours aux dépens du monde gémissant,
Le plus foible prétend devenir redoutable,
Et le fort, tout-puissant!

Si contemplant de loin vos haines insensées,
La paix n'ose verser ses tardives douceurs,
Que sur des nations désormais épuisées
D'or, de sang & de pleurs!

Si la force, du moins, donnoit quelque assurance;
Mais l'Etat, qui s'étend, a des voisins nouveaux,
Plus irrités sans doute; & doubler sa puissance
C'est doubler ses rivaux.

Perſépolis n'eſt plus qu'une cendre ſtérile.
Souvent à ſa grandeur un Etat doit ſa fin :
Sa foibleſſe le garde : & Lucque eſt plus tranquille
Que Dreſde & que Berlin.

Rome ſoûmet la terre, & ſe croit éternelle :
Il lui vient des vainqueurs, des bords du Tanaïs;
Et dix fois ſaccagée à peine régne-t-elle
Sur ſes propres débris.

Ainſi le ſort confond le courage & l'adreſſe.
Tour-à-tour par le fer tout Empire eſt détruit.
Les vainqueurs, les vaincus, la force, la foibleſſe;
Tôt ou tard, tout périt.

Trente ſiécles de ſang, de meurtre héréditaire,
Qu'ont-ils produit au monde? Après mille combats,
O bonheur, les mortels ont-ils dans ta carriére
Avancé d'un ſeul pas?

Quoi, l'infidélité, la vengeance, l'audace
Souilleroient à jamais ce globe infortuné?
L'homme toujours cruel ſeroit de race en race
Sur lui-même acharné?

L'humanité tremblante étend ſes bras auguſtes,
Elle remplit les airs de ſes cris douloureux;
N'eſt-il donc plus d'eſpoir? O vous, Rois, ſoyez juſtes,
Et le monde eſt heureux.

Voilà

Voilà vôtre devoir, & voilà votre gloire;
Toute autre n'eſt qu'un crime: écoutez vos ſujets;
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoire:
Vous leur devez la paix.

Ceſſez de reſpirer le meurtre & le ravage:
Reſpectez vos ſermens; connoiſſez la pitié:
Croyez que par le ſang, le plus rare avantage
Eſt toujours trop payé.

Chacun de ces ſoldats que moiſſonnoit la guerre
Coutoit un parricide à vos bras triomphans:
Péres du genre humain, citoyens de la terre,
Epargnez vos enfans.

La diſcorde produit le malheur & le crime,
Et la paix tous les biens & toutes les vertus:
Le choix eſt-il douteux, de l'horreur, de l'eſtime,
D'Attila, de Titus?

Si d'un vain bruit encor vous cherchez les chiméres,
Votre nom immortel ſaura braver l'oubli;
Il ſera moins chanté par des voix mercenaires,
Mais il ſera béni.

Pour une ame héroïque, & généreuſe, & tendre,
N'eſt-il plus de talens & d'arts à protéger,
De monumens à faire, & de dons à répandre,
De pleurs à ſoulager?

Sa-

Salomon & Numa, dans leur cité bornée,
Ont égalé le nom des plus heureux guerriers:
La paix a ses héros: l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers.

Un jour il s'éteindra, ce préjugé féroce,
Qui croit tous les mortels nés pour s'épouvanter:
Leur sang sera sacré: malheur à l'ame atroce
Qui voudroit en douter.

Déja par les beaux Arts l'Europe est adoucie;
Les mœurs pourront enfin ce que n'ont pû les loix;
Et les fiéres leçons de la Philosophie
Feront rougir les Rois.

Berne, Venise, Rome ont frayé cette route:
De leurs douces vertus le bonheur est le prix:
Un jour le même mirthe ombragera sans doute
Londres, Vienne & Paris.

Non: je ne forme point un augure infidelle:
Je vois fuir aux enfers le démon des combats:
Paix, tu descends des Cieux: ta présence éternelle
Embellit ces climats.

Ma redoutable voix a tonné sur le crime;
Je n'en ai point assez pour chanter tes attraits:
Pénétre les humains de ton charme sublime,
Pein-toi par tes bienfaits.

ARTE

ARTICLE TREIZIEME.

L'AMOUR ARCHITECTE.

Idylle.

SUr des bords où l'Amour, d'une ame ſatis-
faite,
Contemploit ſes ſuccès ſans prévoir ſa défaite,
Sous un berceau de fleurs s'offre à ſes yeux ſurpris
Une beauté... Ce Dieu l'eût priſe pour Cypris,
Si les atours charmans qui formoient ſa parure
N'euſſent dû leur éclat à la ſimple Nature.
Il voit Pſyché, ſoupire, & ſa tremblante main
Héſite & ſe refuſe à ſon arc incertain.
Dans ces inſtans heureux de trouble, de délire,
Son Amante eſt pour lui l'Olympe & ſon Empire:
Il vole dans ſes bras, & charmé de ſes fers,
Dans un de ſes regards retrouve l'Univers.

La jalouſe Vénus, qui ne peut ſans allarmes
Voir Pſyché triompher aux mépris de ſes charmes,
Tente,

Tente, mais vainement, par des appas nouveaux,
De ramener ſon fils aux rives de Paphos.

Il ſuit le doux panchant d'une flamme naiſſante;
Rien ne peut l'arracher à l'objet qui l'enchante:
» Ah! ma Mére, dit-il, loin des yeux de Pſyché
» Eſt-il quelques plaiſirs dont je fuſſe touché?
» Laiſſez-moi.... Fils ingrat, dit Vénus en colère,
» Je ſçaurai te ravir à celle qui t'eſt chère;
» Et vous dont les attraits ont captivé mon fils,
» Vous ſçaurez ce que peut la haine de Cypris.
Vains efforts! La tendreſſe accroît dans les allarmes,
Se nourrit de ſoûpirs & s'abbreuve de larmes.
Cependant, menacé d'un courroux dangereux,
(Quel Amant ne craindroit pour l'objet de ſes vœux?)
L'Amour avec Pſyché fuit d'une aîle légère
Sur des bords plus heureux ignorés de ſa Mére.

Au ſein d'une forêt impénétrable au jour
Eſt un antre connu ſeulement de l'Amour:
On n'y peut parvenir; des routes inçonnuës
Dans les creux des rochers cachent ſes avenuës.
Pſyché frémit de crainte à l'aſpect de ces lieux:
» Calmez-vous, dit l'Amour; pour plaire à vos beaux yeux

» Les

» Les arts, les jeux, les ris, à mes désirs propices,
» Vont changer ce séjour en un lieu de delices:
» Secondez mes projets, d'un soûris enchanteur
» Vous donnerez la vie à leur bras créateur.
A ces mots, de ses traits sur l'écorce docile
Il ébauche le plan de cet heureux asyle.

Les Arts captifs encor, dociles à sa voix,
Sortent de leur berceau pour la première fois;
Le Dieu des cœurs charmé, pour exciter leur zèle,
Promet à leurs travaux une gloire immortelle.
» Avec moi, leur dit-il, défiant les destins,
» Vous viendrez éclairer & polir les humains:
» Les talens à vos loix empressés de se rendre,
» Voleront dans ces lieux des rives du Méandre;
» Pallas vous appellant aux bords qui lui sont chers,
» De vos divers attraits ornera l'Univers.
» Corinthe, Ephése, Argos, à votre voix féconde,
» Sortiront du néant pour éclairer le Monde,
» Et la Seine superbe, & le Tibre orgueilleux,
» Devront à vos essais leurs monumens fameux.
Il dit. La Terre s'ouvre, & présente à leur vûë
Des pierres, des métaux, une source inconnuë;
Aussi-tôt les Plaisirs, dans ses flancs entr'ouverts,
Se chargent des trésors qui leur sont découverts;
Les

Les Ris, à coups preſſés, de leurs marteaux agiles
Font voler en éclats les marbres indociles;
L'inflexible levier cédant à leurs efforts,
Sous leurs bras raccourcis ſent gémir ſes reſſorts.
Les Jeux, ſoûmis aux ſoins que les Arts leur imposent,
Se courbent ſous le poids du ciment qu'ils composent;
Chaque inſtant ce ſéjour s'élève, s'embellit;
L'Amour preſſe l'ouvrage, & le goût le polit;
Pſyché même, Pſyché, volant d'un pas rapide,
Le compas à la main les redreſſe & les guide;
Animés par ſes ſoins, elle vit en un jour
Les Beaux Arts accomplir les deſſeins de l'Amour.

» Là, mes traits, dit ce Dieu, de leur pointe acérée,
» A tout autre qu'à nous interdiront l'entrée;
» Au burin élégant, au délicat ciſeau
» Réüniſſez encor les graces du pinceau:
» Que le jaſpe s'anime & que l'airain reſpire,
» Que l'éclat des feſtons trompe l'œil de Zéphire:
» Ici vous graverez la Déeſſe des champs,
» L'avide Laboureur moiſſonnant ſes préſens;
» Là, ſous des pampres d'or entrelaſſés au chêne,
» Vous offrirez Bacchus à côté de Siléne.

» C'eſt

» C'eſt ici, ma Pſyché, que ſur des lits de fleurs
» Le ſommeil ſur vos ſens répandra ſes douceurs ;
» Tout y ſera naïf autant que ma tendreſſe ;
» Les myrthes aux pavots unis avec adreſſe,
» Vous peindront ſur le mur en chiffres amoureux
» Ce que vous avez lû mille fois dans mes yeux.
» L'Art doit régner ailleurs ; ici c'eſt la Nature :
» Jeunes Ris, avec ſoin veillez à la parure
» De ces lieux où Pſyché ſeule au ſein du repos,
» Ira ſe contempler dans le criſtal des eaux :
» Vous peindrez ſur l'émail, d'une touche légére,
» Les Nôces de Thétis, les Fêtes de Cithère,
» Daphné ſe dérobant aux tranſports d'Apollon,
» La jeune Aurore en pleurs dans les bras de Titon.
Il dit ; & d'un pinceau délicat & rapide,
Ils rempliſſent les vœux du Souverain de Gnide.
Satisfait des ſuccès de leurs riches travaux,
Aux Beaux Arts, qu'il couronne, il adreſſe ces
mots :
» Beaux Arts, c'en eſt aſſez, mon ame eſt ſatisfaite:
» Jouïſſez, il eſt tems, d'une gloire parfaite ;
» Parcourez l'Univers, volez de toutes parts,
» Et dites que l'Amour fut le Père des Arts.

* *
*
*
* *

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. ODes facrées, par Mr. *de Bologne*, 1. vol. in-12. *Paris*, chez la veuve *Thiboust*. Ces Odes peuvent être mises à côté de celles de Mrs. *Rousseau* & *le Franc*.

II. *Publii Virgilii Maronis Opera*, &c. Les Oeuvres de Virgile, avec la Construction, les Interprétations & les Remarques de Mr. *Bourgeois*, Principal du Collége de Crespy en Valois, Tom. 1. & 2. *Paris*, chez *Hochereau* l'aîné. Excellent.

III. Traité des Fievres, traduit du Latin de Mr. Fizes, Conseiller & Médecin du Roi, &c. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*.

IV. Examen du Livre intitulé, *de Colica Pictonum*, par un Médecin de Paris. C'est l'Ouvrage d'un Médecin obscur, qui a cherché à se faire une réputation en attaquant un grand Homme, qui n'a pas daigné répondre à ce Libelle.

V. Histoire des Navigations aux Terres Australes, contenant ce que l'on sçait des mœurs & des productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour, &c. 2. vol. in-4. *Paris*, chez *Durand*. Cette Histoire des Découvertes de *Binot Paulmier de Gonneville*, de *Dampierre*, de *Narborough*, &c. dans les Terres Australes, nous a paru très-curieuse.

VI. Mémoires de l'Académie de Caën. T. 2d. *Paris*, chez *Lambert*. Ce 2d. Vol. est plus intéressant que le premier: On y trouve une *Histoire de Raoul*, *premier Duc de Normandie*; une Dissertation sur l'*Esprit de systême dans la Physique*, &c.

VII. Oeuvres Dramatiques de Nericault Destouches, 4. vol. in-4. *Paris*, de l'Imprimerie Royale, & se vend chez *Prault* fils. Cette belle Edition renferme de plus

que

que les précédentes, plusieurs piéces qui n'ont point encore paru; le *Trésor caché*, l'*Archi-menteur*, &c.

VIII. Traduction Françoise du *Traité* de Mlle. *Stephens sur la Gravelle*. *Lyon*, chez *De la Roche*.

IX. Memoires de la Vie de François de Scépeaux, Sire de *Vieilleville*, 5. vol. in-12. *Paris*, chez *Guerin*. Cet Ouvrage, tiré d'un Manuscrit très-ancien, est plein d'anecdotes des Régnes de *François I.*, *Henri II.*, &c.

X. La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits, par Mr. l'Abbé *Batteux*, Professeur &c., 1. vol. in-12. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. La premiére partie de cet Ouvrage contient les dogmes d'Epicure, exposés rélativement à la morale; la 2de. cette exposition vérifiée par les paroles mêmes de ce Philosophe.

XI. Traité de Dynamique, dans lequel les Loix de l'équilibre & du mouvement des corps, sont réduites au plus petit nombre possible, &c., par Mr. d'*Alembert*. *Paris*, chez *David*. C'est une nouvelle Edition, revue & augmentée par l'Auteur.

XII. Voyage d'Italie, ou Recueil de notes sur les Ouvrages de Peinture & de Sculpture qu'on voit dans les principales Villes d'Italie, par Mr. *Cochin*, Sécrétaire de l'Acad. Royale de Peinture, &c. 3. vol. in 12. *Paris*, chez *Jombert*.

XIII. Traité des affections vaporeuses du Sexe, leurs symptomes, leurs causes &c. 1. vol. in-12. par Mr. *Joseph Raulin*, Docteur en Médecine. *Paris*, chez *Hérissant*. Un Ouvrage de ce genre devient tous les jours plus nécessaire. Celui de Mr. Raulin est fort estimé.

XIV. Lettres sur la Maladie de la Goutte, par Mr. *Loubet*, Chirurgien &c. *Paris*, chez *Du Chesne*. L'Auteur indique dans cet Ouvrage les symptomes de cette maladie, ses ravages, & les remedes qu'il faut lui appliquer.

XV. Table générale des matiéres contenues dans les 36. vol. de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury & du Pére Fabre, avec les dattes des principaux événemens, 4. vol. in-12. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*.

XVI. La Morale du Nouveau Testament, partagée en Réflexions Chrétiennes pour chaque jour de l'année, à l'usage des Séminaires & des autres Communautés réguliéres, par le *Pére de la Neuville*, 4. vol. in-12. *Paris*,

chez *Hérissant*. C'est une nouvelle Edition d'un Ouvrage estimé.

XVII. L'Ami des Muses, 1. vol. 8. *Lyon*. C'est un Recueil de piéces de poësie qui n'étoient pas imprimées, au moins pour la plûpart. Il y en a de très-jolies.

XVIII. Histoire du Diocése de Paris, par Mr. l'*Abbé le Beuf*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, les vol. 13. 14. & 15. *Paris*, chez *Briasson*. Cet Ouvrage immense est connu depuis long-tems.

XIX. Dissertation Physicomédicale sur les causes de plusieurs maladies dangereuses, & sur les proprietés d'une liqueur purgative & vulneraire, qui est une pharmacopée presque universelle, par *Claude Chevalier*, Conseiller-Medecin ordinaire du Roi, &c. *Paris*, chez *Hérissant*. Le remède annoncé dans cet Ouvrage, est, dit-on, aussi souverain pour les maladies extérieures qu'intérieures des hommes & des animaux.

XX. Oeuvres diverses de l'Abbé *Oliva*, 1. vol. 8. *Paris*, chez *Martin*. On trouve dans ce Recueil un Discours sur l'*utilité des Medailles rélativement à l'Histoire*; une Dissertation sur *les Etudes des Romains*, divisée en 14. Chapitres; & une *Explication du Marbre d'Isis*.

XXI. Exposition de la Doctrine de l'Eglise Gallicane par raport aux prétentions de la Cour de Rome, par Mr. *Du Marsais*, sous le titre de *Geneve*. Ce Traité est divisé en deux parties. Dans la premiére, qui est la meilleure, l'Auteur pose les principes généraux sur lesquels sont fondées la puissance temporelle & la puissance spirituelle; dans la seconde, il fixe, au moyen de ces principes, les bornes du pouvoir du Pape, de l'Eglise & des Evêques.

ANGLETERRE.

I. THe *Sleep of Plants, and the cause* &c. Essai sur le sommeil des Plantes, & la cause du mouvement de la Sensitive, par *J. Hill*. *Londres*, chez *Baldwin*. C'est une Lettre addressée à Mr. *Linnaus*, fameux Professeur de Botanique à Upsal.

II. *Discourses on several subjects*. Sermons sur différens

ferens sujets, par *J. Baston*, 1. vol. 8. *Londres*, chez *Rivington*. Les sujets de ces Sermons sont très-intéressans, & ils nous ont paru écrits avec une élégante simplicité.

III. *The Pleasing Instructor* &c. Le Maître agréable, ou le Moraliste amusant. *Londres*, chez *Hitch*. C'est un Choix des meilleurs morceaux du *Spectateur*, du *Babillard*, du *Monde* &c. Des Fables choisies de *Pope*, de *Duck*, de *Parnel* &c.

IV. *Melpomene; or*, &c. Melpomene, ou les Regions de la Terreur & de la Pitié. *Londres*, chez *Cooper*. C'est une Ode, dans laquelle l'Auteur feint d'être transporté dans les Régions de la Terreur &c. Il y a de belles peintures.

V. *A Supplement to the first Book* &c. Supplément au premier livre de la seconde partie de la Credibilité de l'Histoire Evangelique, vol. 3. par Mr. *Lardner*. *Londres*, chez *Noon*. Ce nouveau volume de l'excellent Ouvrage de Mr. *Lardner*, contient l'Histoire de St. Jaques, de St. Pierre, & de St. Jude, avec les preuves de l'autenticité de leurs Epitres.

VI. *Philosophical Transactions* &c. Transactions Philosophiques, pour l'année 1745. Ce Volume contient des Mémoires sur *la pression des poids dans les Machines de mouvement*; sur *les effets du Tonnerre tombé sur un grand Navire*; sur *une Maladie singuliére de la peau*; sur *l'Agaric* &c.

VII. *The Elaboratory laid open* &c. Le Laboratoire ouvert, ou les secrets de la Chymie & de la Pharmacie modernes révélés, 8. *Londres*, chez *Nourse*. On dit que cet Ouvrage renferme bien des particularités dont la connoissance intéresse essentiellement tous ceux qui pratiquent la médecine.

HOLLANDE.

I. LA Sainte Bible, ou le Vieux & le Nouveau Testament, avec un Commentaire Litteral composé de Notes choisies & tirées de divers Auteurs Anglois, tom. 4e. la 2e. partie contenant les Livres des Juges & de Ruth. 4. *Amsterd.* chez M. *Michel Rey*. Cet Ouvrage, interrompu pendant si long-tems, re-

paroit enfin, & continuera avec plus d'exactitude. Le mérite en est généralement reconnu; ce nouveau volume le soutient & l'augmente.

II. La République des Jésuites au Paraguay renversée, ou Relation authentique de la guerre que ces Religieux ont osé soutenir contre les Monarques d'Espagne & de Portugal en Amérique, pour y défendre les Domaines dont ils avoient usurpé la Souveraineté au Paraguay, sous prétexte de Religion. *La Haye*, chez *Daniel Aillaud*, brochure de 70. pages, 8. Cette Relation passe pour très-fidelle.

ITALIE.

I. LA *Redenzione*, *Poëma*. La Redemption, Poëme de *François Triveri*, ancien Professeur d'Eloquence à Turin. *Turin*, de l'Imprimerie-Royale. Ce Poëme est très-estimé.

II. *Raguaglio delle Opere del Sig. Conte Algarotti*. Recueil des Oeuvres de Mr. le Comte *Algarotti*, 2. vol. *Venise*. Ce Recueil renferme des Dialogues, des Lettres, des Poësies &c.

III. *Della Malignità Istorica*. De la malignité des Historiens. *Bologne*. L'Auteur attaque particuliérement le P. le Courayer, à l'occasion des excellentes Notes dont il a accompagné sa Trad. de l'Histoire du Concile de Trente par *Frapaolo*.

ALLEMAGNE.

HIstoire de l'Academie-Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Année 1756. *Berlin*, chez *Haude*. Ce douziéme Volume renferme des *Recherches sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*; des *Observations sur les maladies du cœur*; des *expériences Chymiques*, *concernant l'étaim*; une *exposition de quelques paradoxes dans le calcul intégral*, &c.

GE-

GENEVE.

Les fréres *Philibert* ont actuellement sous presse un Volume de Sermons, traduits de l'Anglois du fameux *Doddridge;* les sujets en sont très-intéressans; la traduction est de Mr. *Elie Bertrand*, qui a mis à la tête une Lettre sur *l'Onction.* Ils se proposent aussi de donner dans peu au Public deux Volumes des Sermons de feu Mr. *Ami Lullin*, Pasteur & Professeur dans l'Académie de Geneve, & suivant nous, le plus grand Prédicateur qu'ayent eu les Eglises Protestantes.

Livres nouveaux qui se trouvent à GENEVE *chez les Fréres* PHILIBERT.

Histoire de la Conféderation Helvétique, par Mr. de *Watteville*, 8. 2. vol.

Magazin des Enfans, 12. 4. vol. 1758.

Essai sur le Bonheur, ou Réflexions Philosophiques sur les biens & les maux de la vie humaine, 12. 1758.

Avantures de Telemaque, 2. vol. grand in-12. 1758.

Mallet. (Mr.) Son Introduction à l'Histoire de Dannemarc, avec la Carte du Dannemarc & le Portrait du Roi, 4. 755. *grand pap. fin.*

——— *la Suite*, ou les Monumens de la Mythologie des Celtes & des Scandinaves, 4. 756.

——— *seconde Suite*, contenant le Tom. I. de l'Histoire, 4. 758.

Dictionnaire Universel de Commerce, par *Savary*, nouvelle Edition considérablement augmentée, en 4. vol. fol. *gr. pap.* Tom. I. en Décembre prochain.

Encyclopedie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & des Metiers, divisé par ordre des matiéres, ou par classes & par volumes in-8. portatifs, de 15. à 20. feuilles chacun, *petit pap. blanc.* Cet Ouvrage étant trop considérable pour la plûpart des gens de Lettres, nous avons pensé à le diviser en leur faveur, par matiéres, afin qu'ils puissent choisir celle qui leur convient le mieux; nous donnerons incessamment un avis sur ce sujet. Le Tome I. du *Dictionnaire raisonné de la Logique*, est fini en 15. feuilles. On payera chaque volume à mesure qu'il pa-

paroitra, sur le pied de trois sols de France la feuille, & on les prendra tous si l'on souhaite, ou la Classe que l'on préférera, ou plusieurs.

Esprit des Loix, & autres Oeuvres de Montesquieu, avec des additions, 8. 4. vol. *petit papier colé.*

Fables de la Fontaine, suivant l'Edition de Paris in-folio, 8. 2. vol. *petit pap. fin.*

Livres imprimés ou en nombre chez les Fréres PHILIBERT *à* Coppenhague *&* *à* Geneve.

Forme du Gouvernement de Suède, avec quelques autres piéces originales concernant les Loix fondamentales & le droit public de ce Royaume, traduit des originaux Suédois, 8. 1756. *grand pap. fin.*

Gazette Universelle de Commerce & Nouvelles Maritimes, ou Tableau du Négoce actuel des quatre parties du monde, depuis le 30. Juillet 1757. à Janvier 1758.

——— la suite en Danois jusques au 8. Juillet 1758.

Lettres sur le Dannemarc, 8. 1758. *petit pap.*

——— dites en Danois, 8. 1757. *petit pap.*

Mercure ou Journal Danois, Juillet 1757. à Juin 1758. l'année complette, 8. *petit pap.*

Trois piéces sur cette question: Les Nobles doivent-ils commercer? I°. Noblesse Commerçante; II°. Noblesse Militaire; III°. Dévelopement du Systême du premier traité, par l'Abbé *Coyer* & le Chevalier d'*Arc*, 8. 1758. *petit pap.*

Relation abrégée concernant la République que les Jésuites ont établie au Paraguay, &c. 8. 1758 *p. pap.*

Sermon sur la Guerre présente, 8. 1757. *gr. papier. fin.*

AVIS.

Il paroitra du 16. au 20. Octobre, l'*Etude des Banquiers de l'Europe*, en deux nouvelles Cartes, contenant la base de leurs Opérations; l'Auteur est Mr. *Giraudeau* l'ainé, qui s'est fait avantageusement connoître par sa *Banque rendue facile*, &c. On ne les trouvera que chez lui seul; le prix sera 1. liv. 10. s. argent courant de Geneve, pour les deux Cartes.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea; perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME SEIZIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVIII.
AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LA TRANSMIGRATION DES AMES. *



LEs disciples de Pythagore admettoient le systême d'une transmigration continuelle; ils croyoient que l'ame des hommes & celle des animaux passoit, après la mort, dans un autre état, plus heureux, ou plus miserable, suivant ce qu'elle avoit été dans son état précédent.

J'ai toujours beaucoup aimé ce systême; c'est

* Traduit de l'Anglois.

de toutes les erreurs de l'esprit humain, celle qui m'a paru la plus pardonnable. Je vai faire quelques réflexions sur la probabilité de cette doctrine; elles seront tirées de sa justice, de son utilité, & des difficultés sur les souffrances des gens de bien, qu'on ne peut résoudre qu'au moyen de cette opinion.

Premiérement, point de systême plus conforme à la justice, puisque la loi du Talion n'est, dans aucun autre, aussi parfaitement observée; au moyen de cette métamorphose, les hommes doivent souffrir dans un second état les mêmes maux qu'ils ont faits dans le précédent. Par exemple, le tyran cruel, qui a traité dûrement ses esclaves, sera assujetti à un maitre aussi barbare qu'il l'a été lui-même. Le Juge paresseux & injuste sera, à son tour, emprisonné, condamné, & puni. Le Théologien sera contraint, par le fagot & la potence, de croire tous les articles de foi qu'il avoit composés pour l'édification des autres. L'Avocat, devenu Client, sera tourmenté par des délais, des dépenses, des incertitudes, & des pertes de procès. Le Médecin, qui a fait payer trop chérement ses visites, sera obligé de prendre, à son tour, un Médecin. Ceux, qui

qui ſous le beau prétexte de ſe divertir, auront été la cauſe des douleurs & des meurtres d'innocens animaux, ſeront effrayés & tués, ſous la forme de liévres & de perdrix; & tous ceux qui, parés du titre de *Héros*, auront employé leur vie à détruire l'eſpèce humaine, ſe déchireront les uns les autres, dans des combats de coqs & de chiens, dont ils auront pris la figure. Par raport aux Politiques, aux Miniſtres d'Etat, & à tous ces grands perſonnages qui ſe ſeront livrés à de continuels travaux, quelques crimes qu'ils ayent commis, ils ne pourront être plus ſûrement & plus ſévérement punis, qu'en étant obligés de reprendre ce même état, & de recommencer leur carriére.

Avoir démontré la juſtice de ce ſyſtême, c'eſt preſque en avoir démontré les avantages. En effet, par cette tranſmigration, ceux qui auront nui à la ſociété, en ſeront punis, & leur châtiment tournera au profit de la ſocieté; tous ceux qui auront fait tort au Public par leurs vices, ſeront obligés de lui faire réparation, par les peines qui leur ſeront impoſées. Ainſi le tyran, qui, dans l'état de Prince, s'eſt ſervi de ſon pouvoir pour op-

primer la ſocieté dans laquelle il étoit placé, ſera forcé, étant eſclave, de la ſervir par ſon travail. Le voleur de grand chemin, qui a inquiété & dépouillé les voyageurs, ſera obligé de leur rendre ſervice ſous la forme de cheval de poſte. Ces illuſtres Conquérans, dont l'épée a fait couler le ſang humain, ſeront obligés, en changeant de ſexe, de repeupler la terre, de porter avec peine des enfans pendant neuf mois, & de les mettre au monde avec douleur.

Je ſuis perſuadé que le Roi.... eſt enchainé dans les galéres de France; que Hernando Cortez cherche l'or dans les mines du Mexique & du Perou; & que le voleur Turpin eſt éperonné dans le chemin de Londres à Epping. Je ne doute pas qu'Alexandre & Jules Céſar ne ſoient actuellement dans le travail de l'enfantement; que Charles douze ne ſoit femme de Curé dans quelque village, avec une nombreuſe famille, qui augmente chaque année; & que Kouli-Khan ne ſoit, dans ce moment, fouetté, d'une paroiſſe à une autre, dans la perſonne d'une groſſe mendiante, ayant deux enfans à ſes côtés, & trois à ſa ſuite.

Enfin, ce qui rend très-probable ce ſyſtême,

me, c'eſt que les difficultés qui naiſſent de l'état malheureux de tant de Créatures innocentes ne peuvent ſe réſoudre qu'en l'admettant. Un coup d'œil autour de nous ſuffit pour nous faire remarquer une grande & étonnante variété d'objets qui donnent lieu à former ces difficultés. Quelle quantité prodigieuſe d'animaux ſoumis, par leur nature, à des maux ſans nombre, que nous augmentons encore par notre cruauté; qu'ils ne méritent point, puiſqu'ils ſont incapables de crimes; appellés à une exiſtence malheureuſe, employée à contribuer à l'utilité ou au plaiſir d'êtres moins méritans qu'eux; ne pouvant eſpérer, mériter ni recevoir aucun dédommagement de leurs ſouffrances, ſi toute leur exiſtence eſt renfermée dans le cercle étroit de leur vie préſente. Mais, au moyen de notre ſyſtême, toutes ces difficultés s'évanouïſſent, & ces diſpenſations qui paroiſſoient d'abord ſi contraires à la juſtice, ſe concilient avec elle; nous voyons que les ſouffrances de ces animaux ſont méritées, qu'elles ſont le juſte châtiment d'une mauvaiſe conduite dans un état précédent.

Ce ſyſtême nous apprend que ce Renard, pourſuivi & perſécuté, a été probablement quel-

que Ministre d'Etat aussi avide que rusé, qui au moyen de richesses acquises par de mauvaises voies, a vécu dans cette sureté, qu'il ne peut maintenant trouver malgré ses tours & ses détours : que ce Taureau qui se bat, en présence de tant de spectateurs aussi féroces que lui, a été autrefois un tyran cruel, qui souffre actuellement toutes les tortures qu'il fit endurer; que cet oiseau à qui on a crevé les yeux, qui est emprisonné & qui meurt de faim dans une cage, a été quelque créancier impitoyable : & que cette tourterelle plaintive, languissante & désolée de la perte de son compagnon, a été quelqu'une de ces veuves à la mode, qui s'est réjouïe de la mort d'un mari, qu'elle a occasionnée par sa mauvaise conduite. Je ne mange jamais des Ecrevices de mer roties, que l'idée des tourmens dans lesquels elles ont expiré ne se présente à mon imagination; mais dès que je pense qu'elles ont été probablement des Espagnols au Mexique, ou des Inquisiteurs à Goa, je les mange avec appetit & sans remords, & je me plais à penser que j'offre un sacrifice agréable aux mânes de tant de millions d'Indiens massacrés, de pauvres Juifs brulés, &c. Je ne me trouve jamais

mais en chaise de poste, que je ne regarde avec douleur ces pauvres animaux, qui, pour ma commodité & mon plaisir, sont éperonnés, fouettés, torturés; mais lors que je réfléchis qu'ils furent jadis géoliers à *Neuwgate* *, ou Moines persécuteurs, je cours la poste plus à mon aise, & je suis très satisfait de ce qu'en faisant ma route, j'exécute moi-même les arrêts de la Justice la plus exacte.

Je sai bien qu'un grand nombre de mes Lecteurs regarderont ce que je dis ici comme des absurdités, & comme les écarts d'une imagination déréglée; mais je sai aussi qu'ils ne penseront ainsi que par un orgueil mal fondé, ou par une suite des fausses idées qu'ils se sont faites de la dignité de la nature humaine; mon systême est très-probable, je l'ai démontré. J'espère qu'il produira quelque effet sur les gens du beau monde, qui ont trop de sagacité, de savoir & de force d'ame pour être retenus par la crainte de l'Enfer; & j'exhorte nos Dames du bel air à penser combien leur condition seroit déplorable, si après vingt ou trente ans employés au jeu, à des festins, à des mascarades,

* Prison de Londres.

rades, elles étoient enfin obligées de changer d'état avec leurs chevaux de caroſſe. Je prie auſſi nos *jeunes beaux* de penſer dans quel état ils ſe trouveroient, ſi après avoir conſumé leurs biens, leur ſanté & leur vie dans l'extravagance, la pareſſe & la débauche, ils étoient obligés de revivre dans la perſonne d'un de leurs créanciers.



ARTICLE SECOND.

L'ASSEMBLÉE DE CYTHERE. *

CE fut dans les premiéres années de ce Siécle, que l'Amour se déroba, pour quelque tems, aux plus belles Contrées de l'Europe. Les Poëtes ne le voyoient plus se loger dans les yeux des Belles, pour lancer ses traits. Les Amans ne soupiroient que par habitude, ou par le souvenir de leurs anciennes blessures. Tout languissoit, plusieurs ne l'ont point oublié. On raisonnoit différemment sur la cause de cette étrange nouveauté. Les uns croyoient que l'Amour se tenoit caché, pour saisir l'occasion propre à quelque douce vengeance: d'autres, qu'il s'étoit endormi dans quelque coin de Théatre, ou d'Académie. Les plus spéculatifs assuroient qu'avec une nouvelle Psyché, il s'enyvroit de ce nectar, dont il donne quelques gout-

* Piéce traduite de l'Italien de Mr. *Algarotti.*

gouttes aux mortels. Que les jugemens des hommes sont souvent faux & téméraires ! Une affaire d'Etat occupoit alors le Dieu des plaisirs, & le retenoit dans l'Ile de Cithére, qui est au milieu de la Mer Egée.

Depuis long-tems une contestation, fort difficile à terminer, s'étoit élevée entre quelques Nations ; c'étoit à l'Amour que la décision en appartenoit. Et ce Dieu, examinant les moyens qui pouvoient y conduire, sembla se déterminer pour l'un d'eux, puis pour un autre, & à la fin il les rejetta tous, & prit le parti d'assembler son Conseil, de lui exposer son embarras, & d'entendre son avis avant de rien décider ; ce qu'il ne faisoit que très-rarement.

Alors il appella l'Espérance, Divinité au regard toujours serein, qui, par la douceur de son souffle, soutient les jours des plus malheureux. Il appella la Hardiesse, qui montroit, d'un air content, quelques cheveux de la fortune qu'elle tenoit en sa main. Il n'eut pas besoin d'appeller la Volupté, elle est son inséparable Compagne ; élégante sans art, une robe d'un tissu leger laissoit entrevoir quelques charmes de la Déesse ; sa ceinture étoit

celle

celle de Venus; elle n'avoit ni perles, ni diamans; on voyoit ſeulement à ſon doigt un Camée, ſur lequel Céſar & Ariſtippe étoient gravés.

Tels furent les Conſeillers de l'Amour. Il y joignit, comme Miniſtres ſubalternes, les Jeux & les Ris, péres de la fine gaieté & des plaiſirs délicats. Dès qu'ils ſe furent aſſemblés, le Dieu leur parla avec cette grace dont il embellit tous ſes diſcours, & qui ne peut être bien rendue par les expreſſions d'un mortel. Il dit que, de toutes les parties du Monde, l'Europe avoit toujours été celle qu'il aimoit le plus; Que l'Aſie avoit produit de faux ſyſtêmes, l'Amérique de vrais fléaux, & que les richeſſes de toutes deux avoient apporté beaucoup de déſordres dans les amoureux plaiſirs; Que l'Afrique, autrefois le centre de l'urbanité, étoit plus habitée par des monſtres que par des hommes; Que l'Europe, heureuſe par ſon climat & par le génie de ſes Peuples, avoit toujours été la Patrie de la politeſſe & de la vertu. Dans les tems heureux, ajouta-t-il, où elle repoſoit ſous les aîles de l'Aigle Romaine, elle ne formoit qu'un ſeul Empire, elle n'avoit qu'un langage, elle me ren-

rendoit un culte uniforme. Maintenant, les Nations qui la partagent différent autant dans leurs maniéres de traiter l'Amour, que dans les principes de leurs Gouvernemens, & dans leurs façons de vivre. L'une, des ſentimens du cœur, fait de purs objets de l'eſprit : l'autre les aſſujettit aux caprices de la mode : & celle-ci confond, avec les appétits groſſiers, les plus délicates impulſions de la volupté; chacune d'elles, au mépris des autres, prétend que ſes Ecrivains ſont les ſeuls Auteurs claſſiques de l'école de Cithere, & colore de ſon zêle pour mon vrai culte ſes propres opinions. Depuis que la raiſon a voulu prendre part au gouvernement du cœur, on n'entend que des murmures & des querelles, & on diſpute parmi ceux qui brillent dans ma Cour, avec plus de chaleur & d'âpreté, que chez les Pédans & les Philoſophes.

Quoique mon Empire ait des fondemens plus ſolides que les Empires humains, comme j'ai ouï dire que les Sectes & les diviſions ſont nuiſibles à tous les Etats, & que l'habileté d'un Souverain conſiſte, ſurtout, à maintenir l'unité des ſentimens parmi ſes Sujets, j'ai fait aſſembler mon Conſeil pour aviſer aux moyens d'accorder

corder les différens partis, d'obvier aux désordres affreux qui sont prêts à éclater de toutes parts, &, selon que les présentes divisions de l'Europe peuvent le permettre, de rapeller mes Etats à leurs vrais principes, dont ils s'étoient trop écartés.

La prudence ordinaire des hommes ne fait qu'anticiper le sentiment des maux à venir, en les prévoyant. Je dois attendre de la vôtre des secours plus efficaces: mais enfin, si elle répond mal à mon attente, j'aurai du moins satisfait aux soins qu'exigeoit de moi l'importante affaire dont il s'agit; & le Monde entier aprendra, s'il doit me taxer sans cesse d'injustice & de légéreté. Ici finit l'Amour; & ce Dieu, qui ne s'exprime ordinairement que par des mots entrecoupés, ou par un silence encore plus éloquent, avoit pendant ce discours souvent repris haleine.

Lorsque l'Assemblée eut entendu la volonté du Dieu, chacun donna son opinion, & l'on tint de longs & sérieux discours, qui, de tems en tems, furent interrompus par les éclats de rire des Jeux, par une petite chanson que fredonnoit la Hardiesse, par l'impatience de l'Amour même, & plus souvent encore, parce

qu'ils

qu'ils parloient tous à la fois. Le ſentiment de la Volupté fut celui qui prévalut : elle diſoit que ſans connoître intimement le mal, on ne pouvoit penſer à y aporter remède, & que pour acquérir cette connoiſſance néceſſaire, il falloit convoquer une aſſemblée à Cithere, où il ſuffiroit que les Nations de l'Europe, qui ſervent aux autres de modèles, & qui différent le plus de leurs maniéres d'aimer, envoyaſſent des Ambaſſadrices. Que pour cette négociation, on devoit préférer le Sexe féminin, comme le plus profond dans toutes les affaires qui concernent l'amoureux Empire. Que les Dames, en préſence de l'Amour, expoſeroient diſtinctement tous les divers ſyſtêmes de tendreſſe, & les cauſes de tant de diſſenſions ; & qu'après les avoir entendues, il lui ſeroit plus facile de prendre le meilleur parti.

A l'inſtant les Jeux & les Ris, que nous nommons petits Amours, furent chargés de porter aux Mortels la volonté des Dieux. Le plus léger de tous vola, comme un trait, à Paris, où, plus d'une fois, il s'étoit trouvé à des ſoupers fins, entre le Champagne mouſſeux, les bons mots & les hiſtoriettes. Un autre, dont les eſprits étoient moins vifs, paſſa en

An-

Angleterre, où peu s'en fallut qu'il ne fût étouffé par la foule & par la fumée de Londres. Un des plus rusés, ni gai, ni sérieux, se rendit en Italie; il auroit pû la parcourir en peu de tems, si, épris des charmes de cette Contrée, il n'eût rallenti son vol.

Dès qu'on eut appris l'arrivée & les commissions des Messagers, il n'y eut point de Beauté qui n'aspirât à l'honneur d'être nommée Ambassadrice: tout ce qui pouvoit y conduire, fut trouvé légitime. Discours étudiés, louanges perfides, sermens, manéges, intrigues de toute espèce: rien ne fut oublié.

En France, tous les yeux se fixérent sur Mde. de Jasi; elle excelloit, en effet, dans l'art de dire joliment ces petits riens, d'employer ces expressions, qui distinguent la nation la plus galante de l'Univers: elle s'étoit acquis aussi une grande réputation, par le talent de faire connoître au Public les conquêtes qu'elle faisoit de tems en tems, quand par hazard quelques-uns de ses nouveaux Amans se piquoient de discrétion.

En Angleterre, après quelques débats, on convint d'élire Miladi Graveli, qui joignoit à un jugement solide, un esprit cultivé par la lecture,

ſans parler de ſes graces à préſenter le thé, à touſſer à propos, & à faire le manége de l'éventail.

En Italie, il y eut beaucoup d'intrigues. Deux Partis s'y étoient formés : l'un amateur zêlé des nouveautés ultramontaines ; l'autre qui, dans ſon langage & dans ſes ſentimens, ſoutenoit l'antique honneur de la Patrie. Enfin, graces au Ciel, le meilleur prévalut ; le choix tomba ſur Béatrix, Dame très verſée dans la doctrine amoureuſe des Anciens, comme très ſavante dans l'art de repaître de vent ſes Adorateurs, & de ranimer leurs forces au beſoin, à l'aide de vieux rubans, ou de quelques fleurs fanées.

Après que l'importante négociation eut été confiée à l'eſprit & au merveilleux ſens de ces trois Dames, elles partirent pour Cythere. A peine la gazette de Londres fit-elle mention du voyage de Miladi. L'abſence de Madame de Jaſi ne rendit point Paris plus triſte. En Italie, on fit imprimer un recueil de Sonnets ſur le départ de Madame Béatrix.

Que l'Ile de Cythere offrit un ſpectacle charmant, lorſque les Ambaſſadrices y abordérent ! Non, jamais elle ne fut ſi riante, ni

ſi belle, ſi ce n'eſt peut-être le jour où Vénus parut, pour la premiére fois, ſur ſes rivages. Le Ciel s'étoit revêtu d'une ſplendeur extraordinaire; un doux zéphir, exhalant le parfum des fleurs de cette terre heureuſe, ſillonnoit légérement la ſurface des eaux. Tout reſſentoit la préſence du Dieu, plus vivement que de coutume. Tout conſpiroit à la défaite des Belles. Le Peuple étoit accouru en foule au Temple de l'Amour, qui, placé ſur un riant côteau, dominoit la Plaine & la Mer. La décoration intérieure en étoit des plus galantes.

Miladi avoit une robe de moëre blanche, juſte à ſa taille, & à courtes, mais larges manches; un tablier très fin, & une coeffure en piramide. Son frére l'accompagnoit. C'étoit un jeune homme qui, pendant la route, s'étoit tenu toujours à l'écart avec le Tacite de Gordon, & le voyage de Spon; & à tel prix que ce fût, il auroit voulu, avant d'arriver à Cythere, viſiter le Promontoire d'Azio & la Ville de Nicopolis.

Pour Madame de Jaſi, elle avoit tant de rouge ſur le viſage, que les Habitans de Cithère, tous étonnés, ſe la montroient les uns aux autres: elle étoit toute parfumée de lavande, &

d'autres agréables odeurs. Son andrienne ouverte, étoit d'un taffetas couleur de paille, brodé en argent avec beaucoup d'art. A ses côtés, on voyoit trois ou quatre petits Maîtres : elle s'appuyoit sur le bras de l'un, sourioit à l'autre, & faisoit un signe à celui-là. Pour eux, ils sautilloient en marchant ; & à mesure que les délicieux objets de l'Ile s'offroient à leurs regards, ils leur mettoient en parallèle le Bagnolet & Marly, & trouvoient les Habitans de Cythere, étrangers dans Cythere même.

Madame Béatrix avoit un panier plus grand, d'une demi-aune, que celui de Madame de Jasi : sa garniture, à plusieurs rangs, étoit ornée de magnifiques rubans ; ses cheveux, artistement arrangés, étoient à moitié couverts de diamans ; & malgré cette éclatante parure, elle ne laissoit pas de paroître belle. Elle avoit un grand cortége d'Adorateurs, dont une partie la précédoit, l'autre la suivoit, & tous portoient envie à celui qui jouissoit de l'honneur de lui servir d'Ecuyer. On voyoit, parmi eux, un Septuagénaire qui tenoit une canne legère d'une main, & de l'autre une paire de gants, que la Dame lui avoit obligeamment donnée

à

à garder. Tout fut ordonné de maniére que les trois Dames furent admises dans le Temple, auſſi-tôt que l'Amour y fut entré avec ſa ſuite, & qu'il ſe fut placé ſur un trône d'or, ouvrage du célébre Miron. Chacune d'elles, en ſaluant le Dieu, regarda les deux autres du coin de l'œil, & eut bientôt remarqué tous les traits particuliers de leur viſage, leur air, leur port, & leurs ajuſtemens. Enſuite elles ſe firent, à en juger par l'apparence, l'accueil le plus riant & le plus gracieux. Les hommes, que l'envie d'entendre les Ambaſſadrices avoit attirés en ce lieu, furent obligés de ſortir du Temple; on les conduiſit dans une ſalle qui lui étoit contiguë, & qui retentiſſoit de la plus douce mélodie. Sur ſes murs on voyoit le triomphe de l'Amour, chef-d'œuvre de la Peinture, qui réuniſſoit la magnificence de Paul, le gracieux de Raphael, & le coloris magique du Titien.

A peine les hommes furent ſortis du Temple, que les Dames prirent ſéance auprès de l'Amour, ſur trois excellens Sophas qu'on y avoit préparés. La volupté ſe tournant alors de leur côté d'un air aimable: Que les hommes, dit-elle, ſoient en querelle, & s'arment même les uns contre les autres pour les objets

de l'ambition : ils ſont preſque les ſeuls à qui cette paſſion doive ſon exiſtence. Mais peuvent-ils n'être pas intimément unis ſur le ſyſtême du plaiſir, ſentiment que la nature a gravé dans tous les cœurs pour être le lien de l'Univers? Puiſque l'Amour veut bien donner la paix au monde, il eſt de votre devoir de coopérer à un ſi grand bien; d'expoſer fidellement les opinions qui partagent l'Europe, & d'écouter enſuite, avec réſignation, ſa volonté ſuprême. A l'air & aux maniéres de ſi dignes Ambaſſadrices, j'augure que cette Aſſemblée ne ſera pas infructueuſe; & la France, l'Italie, & l'Angleterre, dans leur choix, n'ont pas moins fait éclater le zéle qui les anime pour leur honneur, que la fineſſe de leur goût.

A ces paroles, les trois Dames ſentirent dans leur cœur une agitation peut-être auſſi forte que celle qu'éprouvérent les trois Déeſſes au pié du Mont Ida. Elles ne venoient pas, il eſt vrai, ſe diſputer le prix de la beauté, mais elles venoient faire montre des talens de leur eſprit; qualité après tout qui nous appartient plus en propre que les graces de la figure; qualité qui ſe produit au-dehors en mille ma-

niéres,

niéres, & dont les ames bien nées doivent être plus jaloufes que de la beauté même. Ajoutons que de leurs difcours dépendoit l'intérêt, ou l'honneur des Nations les plus policées de l'Europe. Pour prévenir toute difpute fur le droit de parler la premiére, la Volupté jetta dans un fcrutin trois billets fur lefquels leurs noms étoient écrits; ils furent tirés par un petit Amour, & le premier qui parut fut celui de Miladi; le fecond, de Madame de Jafi; celui de Madame Béatrix refta au fond. Miladi ayant gardé le filence un moment, prit ainfi la parole.

Le fujet de mon difcours ne fera point auffi agréable qu'il devroit l'être devant une telle Affemblée. Amour! vous dont l'Empire s'étend dans tout l'Univers, à la réferve, peut-être, de notre Ile; Ifle vraiment malheureufe! non parce que le Soleil la favorife peu de fes raïons, mais parce qu'elle ne paroît point reffentir les tendres influences de l'Amour. On n'y connoît point ces douceurs naturelles attachées à la fociété des deux Sexes; fans déférence pour les femmes, fans égards pour leurs goûts. Sentimens néanmoins que la nature grave dans tous les cœurs, & qui fe perfectionnent enfui-

te par cet art dont la bouffole n'eft autre que l'amour bien réglé de nous-mêmes. Si la galanterie eft le thermometre véritable pour connoître le degré de politeffe de chaque Nation; j'ignore quel titre on peut donner à la nôtre. Mais je fai que, près d'un Mari froid & taciturne, confinées à la campagne, chaque jour voit renaître pour nous le fupplice inventé par le cruel Méfence, d'un corps vivant uni à un corps mort. Eh! dans le fein de Londres même, ne fommes-nous pas toujours ifolées? Ou bien nous y éprouvons, de la part des hommes, ce que fouffre le malheureux Tantale. Les foirs, à la vérité, ils fe raffemblent auprès de nous; mais auffi-tôt qu'ils ont pris le thé, ils fe mettent à difcourir entr'eux. Alors nous fommes réduites à jouer au Wisk, pendant qu'ils difputent fur le Miniftére, fur l'Empire de la Mer, ou fur l'équilibre de l'Europe. Et cette tempête parlementaire ne peut être calmée par la vue même de M. C. N. Y.

Nous ne trouvons pas plus d'agrémens dans les repas, où nous fommes obligées d'être attentives au fervice de la table, pendant que tous, à l'envi, mêlent aux mets, & remâchent fans ceffe, leur indigefte politique. L'hommage

ge qu'ils nous rendent en vuidant les bouteilles à notre ſanté, après nous avoir renvoyées, doit-il nous paroître d'un grand prix? L'Opera qui, dans d'autres Païs, eſt le vrai ſéjour, le Saint-James de l'Amour, dans le nôtre ne lui eſt point propice. Les ordonnances des Médecins ne ſont pas plus inutiles pour guérir les maux du corps, que ne le ſont les billets d'Opéra pour guérir les maux de notre ame. En vain Seneſini, Metaſtaſe & Vinci uniſſent en notre faveur leurs talens pour échauffer les cœurs glacés de tels Spectateurs. Que dirai-je de plus? la danſe la plus animée ne peut chaſſer leur mélancolie; & lorſque dans les Bals, les mouvemens de leurs pieds nous expriment l'allégreſſe, leur viſage ne nous témoigne que de l'ennui.

Que ſert à l'Angleterre d'attirer chez elle, par ſon commerce & par ſon induſtrie, l'or du Breſil, & celui du Pérou, ſi elle n'y tranſporte & n'y naturaliſe la politeſſe des Nations les plus cultivées de l'Europe? Que lui ſert qu'un nouveau Jaſon faſſe le tour du Monde, & lui apporte une autre Toiſon d'or, ſi un nouveau Theſée ne lui rapporte pas du Continent prochain un Tréſor plus précieux, & qui nous eſt

bien

bien plus néceſſaire. Sans le feu de la plus noble des paſſions, vous le ſavez, aimable Dieu, les beaux arts languiſſent, les maniéres ſe rouillent, & l'ame s'endort.

C'eſt à nos Catons & à nos Satrapes, ennemis jurés de la galanterie, que nous devons l'état où elle ſe trouve: ſans ceſſe ils répétent à la jeuneſſe, que la compagnie du beau ſexe rend les hommes efféminés; que l'auſtérité des mœurs eſt le Palladium de la liberté, & la politique, celui de la conſtitution de notre Gouvernement. Que des ſentimens Romains ſont les ſeuls qui conviennent à un cœur Anglòis. De-là vient que nos jeunes gens, qui, dans leurs voyages, ont pris quelque teinture des uſages étrangers, la laiſſent à Calais dans les eaux du Détroit de la Mer Britannique, parce qu'ils craignent de ſe voir, à Londres, montrés au doigt. Mais s'il s'en trouve quelques-uns qui ſe piquent de tendreſſe, les Femmes trop crédules, qui les écoutent, en ſont bientôt les dupes; ils n'ont que des feux éphémères, ou bien ils vont éteindre ceux que la vue d'une beauté avoit allumés en eux, entre les bras d'une autre.

Miladi ſe troubla, en achevant ces paroles, & tira de ſa poche un flacon rempli de ſel

d'An-

d'Angleterre; lorſqu'elle l'eut reſpiré trois ou quatre fois, elle reprit ainſi.

Il y a dans Londres un grand quartier, qui fut autrefois honnête; il fait aujourd'hui la demeure de quantité de Femmes perdues, qui profanent à toute heure les myſtères de l'amour. C'eſt avec ces nouvelles Circées, que l'élite de notre jeuneſſe ſe plonge dans la débauche, & trouve dans le vin l'oubli des vrais hommages qui vous ſont dûs. Pour juſtifier, pour exalter même une telle conduite, on allégue des ſentences de Caton, qu'on traite de divines, quelques endroits d'Horace, que ne peuvent entendre de chaſtes oreilles, & qui ne ſont que trop commentés & cités par nos Poëtes. Après de tels excès, que devons-nous attendre, ſi ce n'eſt de voir ces Femmes abominables former une République? Déja un nouveau Platon d'entre nous leur a dicté des loix; & peut-être verra-t-on quelque jour dans nos Places publiques, les ſtatuës des Flores, & des Phrinés, comme on les vit dans la Gréce & dans Rome, quand le relâchement des mœurs y fut à ſon dernier période. Ah! combien de fois n'ai-je pas entendu nos vieilles Lady ſe rappeller les jours heureux de Charles II? Alors

la

la Nation, redoutée au-dehors, & puissante au-dedans, brûloit sur vos autels l'encens le plus agréable: mais les derniéres années de la Reine Anne virent à la fois la décadence de la Galanterie, & celle de l'Etat. Les hauts faits de Marlborough sont déja loin de nous. La boucle de cheveux enlevée à Bélinde, n'est qu'une image de nos beaux jours passés, comme la description de l'âge d'or l'est pour les autres Peuples. Quand verra-t-on ressortir de ce cahos ces traits de lumiére, qui percent nos nuages, & nous rendent la clarté du jour? Quand est-ce, que les douces loix de votre *attraction* seront aussi calculées pour notre Ciel? Quand nos cœurs en sentiront-ils l'impression? Et puisque nos Philosophes se vantent de n'avoir, en tout, d'autres guides que la raison, & qu'elle paroît le centre où gravitent toutes leurs pensées, que ne prennent-ils exemple des Chinois? Cette Nation, renommée de tout tems par sa haute sagesse, a fait des loix qui défendent l'entrée des Villes à ces infames prostituées, que nous érigeons en Divinités; elles y sont dans un plus grand avilissement que n'étoit à Sparte celui des Ilotes. Mais que peut la connoissance des plus sages réglemens, quand

la nature eſt déja ſubjuguée par des uſages pervers ?

Tant de maux, fruits amers, mais ordinaires, de ces Orgies nocturnes, auroient dû ſans doute ramener dans les vrais ſentiers ceux qui ont été ſi ſouvent martyrs de l'erreur. Mais de quoi la malice des hommes ne vient-elle pas à bout? Ils ont trouvé les moyens d'affronter ſans crainte les dangers, ainſi que Minerve, couverte de ſon Egide, marche au milieu des combats; l'impunité a fait triompher leurs crimes.

Ces déſordres ne ſont pas les ſeuls qui ſoient entrés dans notre ſyſtême de tendreſſe, ſi l'on peut honorer du nom de ſyſtême ce qui n'eſt que confuſion & anarchie. Quiconque a un véritable amour pour la Patrie, doit plaindre ſon aveuglement & la négligence qu'elle apporte à la plus importante de toutes les affaires. Les Anglois ont découvert, & ils ont fait connoître aux autres Nations la nature de l'eſprit qui nous anime, la figure de la Terre que nous habitons, le cours des Planètes qui tournent avec nous autour du Soleil. Faut-il qu'ils négligent la ſcience la plus digne de leurs ſoins? Ils ignorent que l'Amour eſt ce puiſ-

ſant

ſant cordial, ce délicieux élixir que le Ciel mêle dans la coupe, où il fait avaler aux mortels les amertumes de la vie. Mais, ô Amour! ſi votre culte eſt mépriſé parmi nous, ainſi que vous venez de l'entendre, faudra-t-il que nous ſoyons en bute aux traits de votre colère? Ne ſoyez point ſourd aux priéres de celles qui vous adorent, rétabliſſez votre Temple dans notre Iſle, & alors elle pourra ſe compter au rang des Iſles fortunées. Cependant ſi les hommes qui l'habitent refuſent d'obéir à vos loix, & font gloire d'être ſéparés du reſte du monde, & de votre empire; que votre juſte colère éclate; & n'oubliez pas que temporiſer avec adreſſe, ne convient qu'à ceux qui ne peuvent par la force ſe maintenir dans leurs Etats.

Ici finit Milady, & peut-être qu'on eût vu couler quelques larmes de ſes yeux, ſi elles n'y avoient été retenues par la force d'eſprit qui caractériſe les Dames Angloiſes. Madame de Jaſi, qui avoit attendu ce moment avec impatience, ſalua en s'inclinant, puis graſſeyant un peu par gentilleſſe, elle commença de cette maniére.

J'étois déja fort contente du ſort qui m'a fait naître en France; mais je le ſuis mille fois davan-

davantage, depuis que j'ai entendu les justes plaintes de Miladi. Je comprends, ô Amour! que vous nous réservâtes vos traits les plus doux; que notre Nation est votre Nation favorite; & je suis certaine que vous ne nous fites venir en ce lieu que pour décider solemnellement que le culte que nous vous rendons, doit, comme notre langage, être appris & reçu de tous les Peuples.

Mais j'ose le dire, nous ne sommes pas absolument indignes de vos faveurs: en quelle Langue, mieux que dans la nôtre, a-t-on écrit vos Annales? Notre Théatre, école des belles maniéres, ne vous offre-t-il pas toujours un Trône & une Couronne? Nos Auteurs n'ont-ils pas considérablement aggrandi votre Empire, en portant vos louanges aux extrémités de la Terre? C'est nous, qui avons affranchi la tendresse, de tout ce qu'elle avoit de rebutant & d'importun, ainsi que nous avions banni de chez les gens du meilleur ton, ces cérémonies ennuyeuses que nous laissons aux Etrangers, ou à ces Provinciaux qui lisent encore la Cassandre & l'Astrée. On peut dire, avec vérité, qu'on ne vit qu'à Paris, & que partout ailleurs on ne fait que végéter.

Les querelles amoureuses, les longs entre-

tiens,

tiens, les jaloufies, & les plaintes, font des ufages du tems des Goths, lorfque, fuivant ce qu'en dit l'Hiftoire, il y avoit une Cour de Juftice pour les Amans. Les chaînes imaginaires, les prifons idéales, la guerre entre la raifon & les fens, font de vieilles folies de la Métaphyfique amoureufe. Ce n'eft point là le langage du cœur, ni le ton dont vous dictiez, ô Amour, les vers écrits par le tendre Tibulle! Hé quoi, dans un Siécle où les Sciences les plus abftraites font devenues faciles, où Defcartes & Newton philofophent avec une Marquife à fa Toilette, voudrions-nous embarraffer l'art d'aimer de tant de difficultés? Mal avifés font ceux qui veulent avec fubtilité analyfer les fentimens du cœur, & croyent que les defirs doivent être enfantés par la réflexion. Ils perdent, à penfer, les jours qui nous font accordés pour jouïr; ils ignorent que l'amitié feule eft lente dans fes progrès, que l'Amour eft fubit, qu'il y a entre les ames des rapports, des fympathies, qui, dès qu'elles fe rencontrent, les attachent délicieufement par un je ne fai quoi, qu'on ne peut exprimer, mais qui produit en elles de merveilleux effets.

La Femme la plus attachée aux ufages an-

tiens, y renonceroit bien-tôt, si elle se trouvoit à Paris, pour la troisiéme fois, avec un Homme à la mode. Il est le favori de Mars, autant que de Venus. Les Muses, les Graces, Martin & Passau, l'enrichirent à l'envi de leurs propres dons. Il est l'arbitre des plaisirs, & les délices des soupers. O vous! qui êtes l'Amour même, si vous vous connoissez en amour, jugez s'il est possible que la réflexion puisse lui résister. Et d'ailleurs les effets de notre condescendance ne doivent-ils pas être la récompense du mérite, plutôt qu'un tribut payé à la persécution?

Je sai bien que nos Amans ne sont pas des plus discrets, & qu'ils trouveroient insipides des plaisirs qu'ils ne confieroient pas à dix ou douze de leurs meilleurs Amis. Mais ce n'est là qu'un écart léger de la vanité ou de l'amour, & dont après tout nous sommes la cause.

Cette Nation aussi peu faite pour jouir de la liberté, que pour supporter la servitude, & qui est toujours agitée comme la Mer qui l'environne, peut-elle goûter de vrais plaisirs, où jamais le coeur n'entre pour rien? Ces Ultramontains, qui, dans leurs rafinemens, donnent tout à l'imagination, peuvent-ils être satisfaits,

s'ils sont agités sans cesse par la jalousie, cette détestable passion, qui donne à l'amour les apparences de la haine? Pour nous, qui sommes nés dans le sein de la politesse & de la raison, l'Amour est un commerce délicat qui unit les ames, & qui par le concours des agrémens de l'esprit & des charmes de la personne, produit & reproduit sans cesse des plaisirs & des desirs.

Jamais nous n'éprouvons les désagrémens de la satiété: notre sincérité à déclarer la fin & le commencement de nos goûts, en est le préservatif. Les passions des Mortels ne peuvent ni ne doivent être éternelles, & la mode qui régit tout, par la variété & la nouveauté des objets, tient toujours notre cœur enflammé; l'ennui, fille de l'uniformité, ne peut y prendre racine. Voilà pourquoi le vulgaire nous a nommés, des inconstans. Pour vous, ô Amour! vous nous tiendrez pour de fidèles Observateurs de vos loix, puisqu'en formant de nouveaux nœuds, nous vous rendons de plus fréquens hommages.

Le galant Ovide, digne d'être né parmi nous, vit autrefois quelque foible lueur du véritable Art d'aimer; mais c'est à notre Nation, & à notre Siécle, qu'il étoit réservé de concilier le cœur & la raison, de rendre l'amour plus délicieux.

Cul-

Cultivateurs habiles de cet arbre précieux, nous en avons coupé les inutiles rameaux; ceux qui portent des fleurs & des fruits, sont les seuls que nous ayons conservés.

Jugez présentement, Fils de Cypris, si vous pouvez faire mieux pour le bonheur de l'Univers, que de l'assujettir aux loix que vous nous avez données, & si nos arts & nos plaisirs ne doivent pas se répandre jusqu'aux lieux même où le pouvoir de nos armes est encore ignoré.

Quand Madame de Jasi, qui enlevoit déja tous les suffrages, eut cessé de parler; Madame Béatrix, avec un air composé, commença son discours de cette maniére:

Quoique rien ne pût m'arriver de plus honorable que le choix qu'on a daigné faire de ma personne pour paroitre à la Cour d'un Dieu qui soumet tout l'Univers à sa puissance,

Ogni dur rompe, e ogni altezza inchina;

cependant lorsque, d'un côté, je vins à comparer le poids de la charge qu'on m'imposoit avec la foiblesse de mes forces, & que de l'autre j'envisageai l'honneur de la Nation que je devois représenter dans cette Assemblée, j'hésitai longtéms si je ne prendrois pas le parti du refus.

Mais tandis que mon esprit flottoit dans cette

incertitude, une penſée vint l'en dégager; je me dis donc que, comme j'allois traiter les droits de l'Amour devant l'Amour même, je devois entrer dans la carriére avec une pleine confiance, qu'il me donneroit la voix & l'éloquence convenables à mon ſujet. C'eſt la faveur que je lui demande avec toute la ſoumiſſion dont mon eſprit eſt capable.

Con le ginocchia della mente inchina.

Il y a déja long-tems, ſans que l'on puiſſe ſavoir ſi l'on en doit accuſer le courroux des Cieux, ou la malignité de notre eſprit, que toutes ſortes de déſordres & de ſcandales ſe ſont introduits en Italie parmi les Amans. Mais, ô Amour! quand le culte que nous te devons ne manqueroit point de zélés défenſeurs, il feroit toujours à craindre que bientôt ils ne réſiſtaſſent plus à la fougue de la multitude, puiſqu'il n'eſt que trop certain que la Nature, comme l'a dit un très grand Auteur, eſt de ſoi-même portée au mal.

Les uſages pervers qui ont été ſi éloquemment expoſés par Miladi, & les maximes que Madame vient de débiter avec tant d'eſprit, m'ont découvert entiérement les ſources de ces

eaux bourbeuses qui inondent nos aimables champs, & les couvrent de sable & de limon. Là, le vrai Temple de l'Amour est abandonné; ici, on le profane. Là, comme chez les Egyptiens, on sacrifie aux plus vils animaux; ici, comme chez les Grecs, on érige en Divinité ses foiblesses; on se fait des Dieux semblables à soi.

Quant à ceux d'entre nous qui se sont laissés entraîner par les desordres de l'Angleterre, le plus petit rayon de lumiére suffira pour les leur faire détester. Mais il n'en est pas de même de ceux qui se sont livrés aux maximes des François. C'est avec une rapidité presqu'incroïable qu'elles ont pris racine dans leur cœur, & rien ne sera plus difficile que de les en extirper. Combien n'en est-il pas parmi nous, qui, devenus esclaves des usages étrangers, rougissent d'être nés dans ce superbe Païs, entouré par les Alpes & par la Mer, & divisé par l'Apennin.

Ch' Apennin parte, e'l mar circonda e l'Alpe.

Oui, on les voit rougir, dis-je, d'être enfans de cette Patrie dont le bras triomphant donna, à toutes les Nations, ses loix, ses mœurs, ses arts, & son langage. Ils ont tracé sur la façade de leur Ecole nouvelle, *Plaisir sans peine.*

L'entrée en eſt facile & agréable; ſes dedans & ſes dehors ont des charmes ſéducteurs: les Palais d'Armide & d'Alcine n'offroient aux yeux rien de plus riant. Doit-on s'étonner d'y voir toutes les Nations arriver en foule, avides de jouïr des biens ſpécieux qui y ſont offerts, & ſe prendre à des laqs ſi adroitement tendus.

Mais, hélas! peut-on imaginer des plaiſirs que n'accompagne aucune peine? & puiſque, ſelon nos plus graves Auteurs, on ne connoit les qualités que par leurs contraires qui marchent néceſſairement à leur ſuite, comment connoîtra-t-on le plaiſir de voir un objet aimé, ſi l'on ignore la douleur d'en être ſéparé? Ces Novateurs, qui veulent réformer les loix de la tendreſſe, ne s'aperçoivent donc pas que bannir les peines de l'amour, c'eſt anéantir ſes délices, & que les tourmens, les larmes, les ſoupirs, ont des charmes inexprimables pour des cœurs bien épris. C'eſt-là ce que ſentent parfaitement ceux qui, ſachant que chacun de nous n'eſt que la moitié de ſon premier individu, ſe cherchent ſans ceſſe hors d'eux-mêmes, pour recouvrer leur félicité primitive. Tu le fais connoître auſſi, Fils de Venus, à ceux dont tu élevas l'ame à des plaiſirs toujours nouveaux, & jamais inſipides.

Les

Les vérités qu'ils ont reconnues, avoient été autrefois enseignées à l'Univers par le divin Platon; & elles lui ont été rappellées par *Dante* & *Pétrarque*, les maîtres de notre Poësie: l'un, en prose & en vers, fit briller à tous les yeux sa pure flamme pour *Béatrix :* l'autre, pendant vingt & un ans, chanta sa *Laure* vivante, & la pleura plus long-tems encore après sa mort. *Pierre Bembo*, qui marcha leur égal dans la route de l'immortalité, par ses doctes & élégans *Asolani*, montra l'Etoile & la Boussole avec lesquelles les Navigateurs de l'Ocean amoureux peuvent diriger en tout tems les voiles & le gouvernail. Amour! ce fut toi qui les inspiras; & ce furent eux qui fondérent l'école du véritable amour: ils en bannirent cette passion, fille des sens & de l'oisiveté, qui d'un Peuple vain est la Reine & la Déesse:

Che nacque d'ozio e di lascivia umana
Fatto Signor e Dio da gente vana.

L'on y soutient, qu'ainsi que tu nous l'appris toi-même, l'amour véritable est l'union purement spirituelle de l'ame avec l'objet aimé. Les Femmes, qui en ont de justes idées, sont bien loin d'être gouvernées par la mode, au point

d'être émues à la vue de ces Personnes aimables peut-être, mais non capables d'aimer, de qui l'esprit profane le sentiment. L'invariable vertu tient en main la balance pour peser les hommages que l'on te rend. C'est sur elle que nos passions prennent racine, & elles croissent proportionnément aux preuves que nous donnent nos Adorateurs, de leur constance, de leur fidélité, & de leur renoncement à eux-mêmes; ils nous prennent pour la fin où tendent toutes leurs actions, pour le principe de leurs plus nobles entreprises; & sur-tout, jamais ils n'adressent leurs regards à d'autres beautés qu'à celle qui les captive. Leurs rivaux ne leur portent point ombrage; ils ne se permettent point ces sentimens jaloux qui outragent celle qu'on adore; ou, s'ils ne peuvent s'en défendre, c'est un nuage que dissipe bientôt sa présence: un regard, une parole favorable, suffit pour les récompenser des soupirs de trois lustres entiers. Que de gloire & de renommée ces véritables Amans ne procurent-ils pas à leurs dignes Amantes; tandis que les autres ne procurent à leurs Belles, que la honte, le mépris, la douleur; & que leur passion, mére malheureuse des vices, n'a pour prix que le deshonneur &

l'in-

l'inconstance ! Elle rend l'homme esclave de ses sens, & étouffe la voix de la raison. Plût au Ciel, pour l'honneur de notre Siecle & de notre Contrée, que ces funestes exemples fussent moins fréquens !

Ranimez, puissant Amour ! car vous le pouvez, ranimez la vertu de vos véritables Disciples. Faites que toute leur conduite rappelle votre culte à ses vrais principes. Puissent-ils accréditer l'école de Platon, ce Philosophe qui par sa haute sagesse mérita le nom de *Divin*, & dont on a dit, à juste titre, qu'il valoit mieux s'égarer avec lui, qu'être avec tout autre dans la bonne route ! C'est alors que tous les Peuples connoîtront le prix de cette flamme pure, qui brille en votre honneur dans nos climats, & dont l'ardeur, temperée d'un côté par des larmes délicieuses, est de l'autre sans cesse ranimée par de chastes soupirs ; bien différente de celle qui, en Angleterre, ne se nourrit que d'alimens grossiers, & de celle qui, chez les François, s'éteint au moindre souffle. Eh ! pourquoi ces braves Nations restent-elles attachées à leurs faux systêmes ? C'est qu'elles n'ont jamais senti les douceurs réservées à ceux qui ont reçu l'impression de ce goût heureux que

la *Beauté éternelle* verſe dans l'ame. C'eſt pourtant le ſeul qui mérite le nom d'amour, puiſqu'il nous arrache aux choſes d'ici-bas, & nous élevant, pour ainſi dire, dans les airs, il nous montre le chemin de l'Empirée.

A noi moſtra la via che al Ciel conduce.

Pendant la harangue de Madame Béatrix, Madame de Jaſi avoit mille fois changé de poſture, & ri derriére ſon éventail. Pour Miladi, elle ſe trouva dans la même attitude qu'elle avoit priſe à la fin de ſon diſcours.

L'Amour, ayant un peu élevé ſa main droite, tous entendirent ce ſignal, & les Dames qui s'étoient déja levées, ſe retirérent un peu à l'écart. Il étoit reſté du feu ſur un des Autels, & les Amours y jettérent du parfum le plus exquis que diſtillent les arbres de Cythere; il en ſortit une fumée qui déroba la vue du Dieu aux Ambaſſadrices, & qui répandit dans le Temple la plus agréable odeur.

L'Aſſemblée, en ſilence, attendoit la déciſion de l'Amour. Il prit la parole, & dit que le parti qui lui avoit été ſuggeré par la Volupté, étoit ſans doute le meilleur, comme le démontroit l'effet dont il avoit été ſuivi, puiſque l'é-

tat

tat des affaires de l'amoureux Empire avoit été fidélement exposé par les trois Ambassadrices : Qu'il étoit vrai que la diversité des Sectes avoit produit de grands inconvéniens : Qu'en tel lieu, on ne voyoit que tumulte & licence dans les Troupes réunies sous les étendarts de l'Amour; que si l'ordre y subsistoit encore en tel autre, où il y avoit si peu de discipline, tout iroit bientôt en décadence; où il règnoit tant de rigueur, qu'il étoit à craindre qu'elles ne vinssent à périr faute de vivres; que les choses étant en cet état, il s'agissoit d'y apporter remède : Que la Volupté, qui sait adoucir les amertumes, concilier les choses les plus incompatibles, imaginer de ces réformes assorties à tous les goûts, avoit si bien commencé ce grand ouvrage, qu'elle devoit aussi le porter à son degré de perfection, & qu'il croyoit ne pouvoir mieux faire que de le confier à sa dextérité.

Alors la Volupté fit revenir les Dames à leur place, & leur tint le discours suivant. Ses paroles avoient les charmes de la Musique la plus mélodieuse, & ses gestes les graces de la danse Ionique.

Il paroit par ce que nous venons d'entendre, char-

charmantes Dames, que si vos Nations suivent des routes différentes, elles aspirent toutes au même terme, qui est la fin derniére où tendent les mouvemens du vulgaire, comme les spéculations du Sage; je veux dire le plaisir. Il ne s'agit donc que de voir quelle est la meilleure pour y arriver, afin qu'une fausse image de plaisir ne devienne point, pour la plûpart des hommes, une source de maux réels, & qu'ils ne se trouvent réduits à faire, non ce qu'ils veulent, mais ce que leur dicte le caprice de la mode.

C'est mal connoître, c'est ignorer même la nature du vrai plaisir, que d'y chercher la seule réalité, & vouloir l'acheter à prix d'argent. Le Sultan aux yeux duquel tout Homme est un Esclave, toute Femme une Thaïs, est bien moins heureux qu'on ne pense. D'un air fier & sévère, il voit debout autour de lui cent Beautés dans un morne silence, les yeux baissés, & au moindre signe, plus promptes que l'éclair. Infortuné! il ne promena jamais ses pas dans le Païs de l'imagination, le plus vaste des Empires. Jamais il n'éprouva ces difficultés, qu'il est si doux de surmonter. Jamais il ne sentit la piquûre de ces épines, qui relévent

vent le prix des roses, & ne connut ces délais, qui sont, pour ainsi dire, l'usure du plaisir. Quel bonheur peut-on goûter, si l'on n'a pas disputé la victoire, si l'on ne s'est pas essayé dans les escarmouches qui précèdent le combat, si l'on néglige les ovations qui dévancent le triomphe?

Ignore-t-on ce que c'est que faire un échange mutuel de soupirs, couvrir d'une tendre pâleur le visage d'une Belle, & la forcer de tourner, comme malgré elle, ses regards languissans vers l'objet de sa tendresse? on est bien loin de connoitre les délices de l'Amour.

Mais les Hommes les connoitront bientôt, lorsque les Femmes les attireront par des maniéres agréables, au lieu de les rebuter par une trop grande sévérité, ou d'émousser par leurs caprices tous les traits de leur beauté. Elles doivent s'étudier à substituer dans leurs discours, à l'ennuyeuse morale de la vieillesse & à l'impudence de la jeunesse, cette douce éloquence, qui est l'attrait le plus puissant des Graces.

Quant à l'art de la parure, si essentiel pour les Dames, qu'elles s'y appliquent avec plus de soin; & pour le cultiver avec succès, pourquoi ne suivroient-elles pas les avis de cet

Au-

Auteur ingénieux & zélé pour leur gloire, qui vouloit que la parure, ainſi que le ſtyle, fût aſſortie au ſujet; que les Belles fuſſent parées dans le goût Epique, les Jolies dans le Lirique, quelques-unes dans l'Anacréontique, & d'autres dans celui de Martial.

Il eſt très certain que l'art de la Toilette, fait ſur la figure, ce que l'étude de la politeſſe fait ſur l'eſprit. Et l'on raconte qu'une Femme ayant un jour mieux placé ſes mouches que de coutume, s'attira tous les regards, & devint de la plus grande importance aux yeux d'une Nation où elle étoit auparavant ignorée.

Que les Belles s'intriguent dans les affaires d'Etat, afin de ſe former un puiſſant parti dans l'Empire amoureux: qu'elles changent, & rechangent la façon de placer une mouche, d'arranger leur coeffure; qu'elles faſſent enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour établir leur pouvoir.

Alors on verra ceux dont l'éloquence brille dans un Sénat, ne pas dédaigner de s'entretenir avec elles. Les Païs où naiſſent des Thémiſtocles, auront auſſi des Alcibiades. Ceux qui connoiſſent le cours des Planètes, connoîtront auſſi les ſentiers par où l'Amour nous méne au plus grand de tous les biens.

Quant

Quant à ceux qui volent de plaiſirs en plaiſirs, il ſemble qu'ils ne cherchent qu'à paroître heureux : ils s'abandonnent à tous leurs goûts, & ils n'en ont véritablement aucun. La Mode a ſes Loix auxquelles les Perſonnes aimables ſavent ſe prêter; cependant elles ne doivent point regarder ſes caprices comme les décrets du Deſtin, que les Dieux mêmes revèrent. Une Belle, pour acquérir la réputation d'être aimable, ne doit point feindre un amour qu'elle ne ſent pas; elle ne doit point, pour ſuivre la mode, s'échauffer à la flamme de ces modernes phoſphores artificiels, qui brillent & ne brûlent jamais. La ſympathie eſt preſque le germe de l'amour, & vaut, par mille raiſons, ce je ne ſai quoi, qu'on ne peut exprimer. Mais ainſi que les Hommes ne connoiſſent le plaiſir de la victoire, que par les difficultés de l'entrepriſe, les Femmes ne goûtent le plaiſir d'être vaincues, que par les peines de la réſiſtance. Plus elles ſavent cacher leur paſſion, plus elles irritent celle de leurs Amans. Eh! pourquoi rougir d'éprouver de tendres peines? Vénus fait gloire d'allier l'amertume à la douceur. Ainſi que le ſouffle des Vents, les petites querelles raniment

ment & épurent les flammes de l'Amour. Les dédains auxquels des riens ont donné naissance, pour l'ordinaire, enfantent mille plaisirs. L'Amour ne peut exister entiérement séparé de la jalousie; & qui ne craint pas de perdre ce qu'il posséde, marque qu'il l'estime fort peu. Qu'on doit se garder cependant de se livrer à cette crainte folle, qui se nourrit de soupçons, examine avec cent yeux qui la trompent sans cesse, & rend à chaque instant indigne d'être aimé!

Une Contrée heureuse, où l'on voit croître dans les Jardins le Mirthe mêlé au Laurier, a bien sçu se garantir de ces maux. Les Habitans, aussi aimables qu'ils sont convaincus de l'être, ces braves Sibarites cherchent à étendre par les plaisirs les bornes étroites de la vie. Par-là ils ont fait les plus grands progrès dans la plus importante de toutes les sciences, celle de vivre. Mais enfin, comme toute terre ne produit pas tout, il ne faut pas qu'aucune Nation s'imagine posséder à elle seule tout l'art de jouir.

Le vrai plaisir est aussi méconnu de ceux qui veulent en raisonner, quand il ne faut que sentir. L'Amour a des traits dans son carquois;

quois, & non des syllogismes. Une Belle peut mettre à quelques épreuves la constance de son Amant ; mais elle ne doit pas attendre, pour lui être favorable, qu'il chérisse ses peines, jusqu'au point de ne pas desirer qu'elles soient allégées ; qu'il tremble au milieu de l'Eté, qu'il brûle au milieu de l'Hiver, & autres merveilles semblables. Quelle indiscrétion ne seroit-ce pas, quoiqu'on en trouve des exemples, d'exiger qu'il ne laissât jamais tomber ses regards sur quelqu'autre, & que, comme l'Héliotrope, ses yeux fussent attachés sans cesse sur son Amante. Laissez voir à Tircis les caprices de Mirtele & l'affectation de Corisque, il trouvera sa Caritée plus aimable ; & s'il s'en absente quelque tems, elle lui paroîtra plus belle.

Les Plaisirs sont les fleurs de la vie, il faut les cueillir avec délicatesse ; un rien les flétrit.

L'Amour de la Patrie est digne de grandes louanges, & chacun doit, autant qu'il lui est possible, préserver la sienne de l'inondation des usages étrangers. Cependant il ne faut pas en défendre l'entrée à tous, & particuliérement à ceux qui multiplient, pour ainsi dire, le capital de la félicité.

Sans le secours du Commerce, les plus riches Nations s'appauvrissent, & les plus polies deviennent barbares. Il faut écouter la voix de la raison; mais ses vains raffinemens ne doivent point régler les mouvemens du cœur; & si la tyrannie de la mode ne doit pas nous faire renoncer à une passion de trois semaines, qu'elle plaisante, comme le Nestor des Amours; il ne faut pas non-plus que l'attachement à un systême particulier, nous force à caresser une passion de trente ans, comme un Amour au berceau.

Il est nécessaire que la discrétion régne dans les intrigues amoureuses; & le Dieu se courrouce quand ses secrets sont révélés par une langue profane; le mystère assaisonne tout. Mais il faut bien se garder de donner accès à l'artifice & à la dissimulation, qui montre un cœur tout autre qu'il n'est. Tôt ou tard, la vérité perce, l'amour rit; & qui ne riroit pas avec lui, en voyant la fin répondre si mal au commencement, & l'effet aux paroles? Les Graces, compagnes de l'Amour, fuient les lieux où n'habite pas l'Ingénuité, sa fille. Les Traités philosophiques de la tendresse, doivent être mis au rang des Romans de l'ancienne

Che-

Chevalerie. Les évaporations du ſyſtême Platonique, recueillies dans de précieux flacons, méritent d'être conſervées parmi les curioſités de Cythere, auprès de la belle cryſtalliſation de larmes de la Matrône d'Epheſe; & ſi dans l'Ecole amoureuſe on veut encore philoſopher, qu'on écoute les leçons d'Ovide; ſes Vers, chantés chez toutes les Nations, lui furent inſpirés par le Dieu même dont ils enſeignent le culte & les loix ſacrées. Que l'on grave dans ſon cœur les préceptes qu'il tira des exemples fameux de cet homme qui ſut exceller en tout, qui fut la fleur de l'eſpèce humaine, qui le premier conquit les Gaules, & en chaſſa la barbarie, qui dans l'Egypte, à Cléopâtre ainſi qu'à Ptolémée, fit ſentir l'aſcendant de ſa fortune; qui non moins digne de Rome que de Cythere, mérita de l'une & de l'autre les triomphes & la Dictature; de Jules-Céſar enfin, que ſon origine même unit à l'Amour.

C'eſt avec de tels guides, que les Amans parviendront juſqu'aux limites du vrai plaiſir. Qu'ils ſeront heureux! Ainſi que le feu ne fait fumer, de l'encens, que ce qu'il a de plus exquis, le Dieu de Cythere ne produira dans leur cœur que les plus délicieux ſentimens.

Ils sauront tempérer la légéreté Françoise, par la constance Italienne, & ils apprendront aux Anglois à donner plus de noblesse & d'agrément à leur amour. C'est à eux qu'il est réservé de rendre cette passion aussi constante & aussi douce qu'elle puisse l'être. C'est avec eux que les Dieux veulent partager le Nectar que leur verse la riante Hébé.

L'Assemblée, qui avoit les yeux fixés sur l'Amour, lui vit alors donner, par un signe de tête, son approbation au discours de la Volupté: puis prenant son vol, il disparut, pour aller répandre l'allegresse dans l'Univers, que son absence, qui sembloit éternelle, laissoit au pouvoir de l'ennui.

Les trois Dames, étant sorties du Temple, s'entretenoient de ce que leur avoit appris la Volupté. Miladi n'en paroissoit pas trop contente; Madame de Jasi étoit moins gaie qu'auparavant, & Madame Béatrix étoit devenue fort rêveuse. Les Cavaliers qui les avoient accompagnées, accouroient à leur rencontre, impatiens d'apprendre ce qui avoit été décidé; quand un petit Amour vint leur montrer un festin apprêté sous une Tente Persienne, à l'entrée d'un Bosquet dont ils n'étoient pas éloignés.

gnés. Lorſqu'ils y furent arrivés, ils ſe placérent autour d'une table couverte de mets, où l'art d'Apicius avoit employé tout ce qu'il a de plus exquis. Le Vin que l'on verſa aux François, fût mêlé avec de l'eau de la fontaine de Vaucluſe; on ſervit aux Italiens, du Champagne également trempé; & l'on jetta quelques gouttes de Nepente antipolitique dans le Vin clairet des Anglois.

Dès que le repas fut fini, le petit Amour, qui les avoit invités, les conduiſit dans des Jardins que Flore & Pomone avoient elles-mêmes pris ſoin d'embellir: l'Art & la Nature s'y trouvoient raſſemblés; des Canaux limpides, des Ruiſſeaux ſerpentans, des Parterres fleuris, & de verds Boſquets s'offroient de toutes parts: on découvroit au travers des ombrages, de petits Edifices voluptueux, des Obéliſques & des grouppes en marbre, qui repréſentoient les Trophées de l'Amour. Mais ce qui rendoit ces lieux plus charmans, c'eſt qu'ils étoient habités par des Nymphes, & par des Silvains, qui tenoient du Dieu de Cythere l'art d'aimer, de ſa Mére le don de plaire, & dont tous les Jeux étoient aſſaiſonnés par la Volupté. Ce fut avec ces Amans, que les

Dames paſſerent quelques jours : elles y virent pratiquer ce qu'elles avoient entendu enſeigner, & les Cavaliers purent connoître ce qui avoit été décidé dans le Temple.

Ces beaux lieux leur firent goûter de ſi doux plaiſirs, que Miladi deſira de ne point retourner à Londres ; Madame de Jaſi ne ſe ſouvint plus guères de Paris, & Madame Béatrix doutoit au moins, ſi l'Iſle de Cythere méritoit d'être préférée au troiſiéme Ciel, & à l'étoile de ſa Patrie.



ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS.

Il n'y a point de paix pour les Méchans.

Is. c. 57. v. 21. *

SI l'Etre nécessaire & infini étoit ce qu'il a plu à quelques hommes pervers de s'imaginer ; si le vice & la vertu n'étoient que de vains noms, les Méchans seroient peut-être heureux. Mais la Divinité essentiellement sage & bienfaisante, a montré aux hommes la voie qui devoit les conduire à cette paix, dont elle leur a si fortement imprimé le desir ; elle leur a donné des règles propres à entretenir l'harmonie de la société à laquelle elle les destinoit : elle a même posé les principes fondamentaux de la Religion & de la vie civile ; quiconque n'est point appuyé sur ces bases, est

* Ce Discours a remporté le Prix par le jugement de l'Académie Françoise, en l'année 1758. Mr. *Soret*, Avocat, en est l'Auteur.

néceſſairement dans le trouble & l'agitation. Nous ſommes tous nés pour la vertu & pour le bonheur; mais ces deux objets ſont inſéparables: s'écarter de l'une de ces deſtinations, c'eſt manquer l'autre. Diſons tout en un mot: Si la raiſon humaine eſt l'image de la raiſon ſuprême, l'homme ne peut être heureux, proportion gardée, que par cette ſageſſe & cette juſtice qui font la félicité eſſentielle de la Divinité; juſtice & ſageſſe qui conſiſtent dans l'homme à reconnoître le ſouverain domaine du premier Etre, & à plier ſous le joug de ſa Loi; à honorer la ſociété par ſes vertus, & à la ſecourir par ſes ſervices. Tels ſont les liens ſacrés qui attachent les hommes à leur Auteur, & qui doivent les unir entre eux; telles ſont les conditions du traité qui doit produire la paix de l'Univers. Rompre ces liens, violer ces conditions, c'eſt s'expoſer aux horreurs d'une guerre cruelle & univerſelle. Déchirés au dedans, pourſuivis au dehors, il eſt impoſſible que les Méchans ſoient en paix ni avec eux-mêmes, ni avec les autres.

PREMIERE PARTIE.

Dès qu'une ſaine Philoſophie eut appris aux hommes à penſer, on conçut que notre bonheur étoit dans nous-mêmes. Cette propoſition ſi vraie eſt devenue une eſpèce d'axiome contre lequel l'illuſion des ſens & l'intérêt des paſſions n'ont point encore preſcrit. Indépendamment des règles & des reſſources que la Religion nous préſente, la nature, la raiſon ſont nos premiers guides dans les routes du bonheur; & ſi les Méchans ne ſauroient être en paix avec eux-mêmes, c'eſt parce qu'ils réſiſtent aux idées de rectitude & de devoir que l'Auteur de la raiſon a gravées dans tous les eſprits, & parce qu'ils ſe livrent à des paſſions dont le propre eſt de jetter le trouble & l'amertume dans tous les cœurs.

Quoi qu'en diſe l'orgueil de ces prétendus ſages qui ont oſé mettre en problême la réalité de la vertu, il eſt inutile, il eſt même ridicule d'argumenter contre le ſentiment. La voix de la nature eſt uniforme chez tous les peuples; vouloir l'étouffer, c'eſt prouver qu'on l'entend: mais quiconque ne l'entend pas eſt trop mépriſable, pour que je m'occupe à le réfu-

réfuter ; car je parle à des hommes, & non à des monſtres. Que dis-je ! J'en appelle à tous les Scélérats de l'Univers ; en eſt-il donc un ſeul qui ne ſache ce qu'il en coûte pour devenir vicieux ? Quelle que ſoit la trempe du caractère & ſon inclination au mal, l'empire du vice ne s'établit pas ſans réſiſtance. La nature eſt le premier bourreau de qui l'outrage. Elle a des droits qu'elle préſente vivement à l'eſprit, qu'elle défend avec force contre les égaremens du cœur. Lors même que les paſſions triomphent, la raiſon en ſuccombant jette un cri qui reclame contre l'uſurpation de ſes tyrans. Le premier pas vers le crime eſt un tourment, & de nouveaux excès ne ſont qu'un accroiſſement de malheurs.

Du moins après cet horrible apprentiſſage n'eſt-il pas un temps de calme pour les Méchans ? Le vice ne donne-t-il pas enfin le repos qu'il promet ? Répondez à cette queſtion, eſprits audacieux qui ne conteſtez à la Divinité ſon exiſtence, que parce que vous abuſez de la vôtre : l'Univers, votre propre être, votre ſens intime, tout ne vous dit-il pas que le Dieu que vous outragez exiſte malgré vous, & que ſi vous ne reconnoiſſez ſes bien-

faits,

faits, vous pourrez bien un jour éprouver ses vengeances ? Sur ces hauteurs philosophiques où votre raison s'égare, n'entendez-vous pas quelquefois gronder la foudre qui vous menace ? Scélérats, qui prétendez que les vertus sont des chimères, parce que vous n'avez que des vices, est-il bien vrai que vous soyez venus à bout de vous persuader que toutes les actions sont indifférentes, & qu'avec tous vos forfaits vous n'ètes pas moins estimables que ces Héros dont l'humanité se glorifie ? Citoyens pernicieux, dont l'imagination féconde en noirs projets se plaît dans les larmes & dans les ruines, êtes-vous aussi contens de vous-mêmes que si vous étiez les amis de la patrie & les bienfaiteurs du monde ? N'entendez-vous pas au fond de vos cœurs cette loi primitive qui vous dit impérieusement de traiter les autres comme vous voulez qu'ils vous traitent ?

Je sai que les passions du cœur ont coutume d'obscurcir les lumiéres de l'esprit ; je sai encore que l'empire de l'habitude est si puissant, que souvent il usurpe les droits même de la nature. Mais si l'entassement des crimes peut bien couvrir pour un temps la trace profonde des idées morales, il ne sauroit la dé-

détruire. Il eſt poſſible aux Méchans de s'étourdir, & non de ſe convaincre. La léthargie de l'ame n'en eſt pas le repos. Il eſt des inſtans où le nuage ſe diſſipe, où la vertu reprend ſon éclat, où le coupable confondu ſoutient à peine l'horreur de ſon exiſtence. Alors ſe réaliſent pour lui toutes les furies inventées par la Fable; ou plutôt ces fables inventées par les Docteurs du Paganiſme n'étoient que l'expreſſion de la vérité. Les affreuſes images qu'ils nous ont tracées d'un Méchant livré à ſes remords, étoient puiſées dans la nature même; nature indeſtructible dont la voix a retenti juſqu'au milieu des extravagances de l'Idolâtrie. De-là cette morale ſi ſublime & ſi ſage des Platon, des Socrate, des Ciceron, & de tous les anciens Philoſophes qui valoient bien les nôtres. Je doute même que dans les ténébres de l'Antiquité Payenne l'exemple des Dieux pût raſſurer les hommes: la nature étoit plus forte que la ſuperſtition; & tandis que la Religion demandoit des crimes, l'humanité reclamoit.

Dira-t-on que ces idées de devoirs moraux, que ces remords inſéparables de la tranſgreſſion des Loix, ſont les fruits de l'éduca-

ducation & du préjugé ? Je répons que ces idées, par quelque voie que l'Auteur de notre ame les y fasse entrer, lui sont tellement analogues, qu'elle les adopte sans peine; elles s'y enracinent si profondément, qu'elles s'identifient en quelque sorte avec elle, & font partie d'elle-même. Mais si ce ne sont que des préjugés, d'où vient donc que nos Philosophes les plus transcendans ne viennent pas à bout de les étouffer, & de se procurer à eux-mêmes cette paix qu'ils promettent si impudemment au monde? Pourquoi toute leur sagacité n'a-t-elle pas encore appris au genre humain à être heureux en secouant ces vieilles erreurs, & avec elles le joug si ridicule de la vertu? Si ce sont des préjugés, ce sont les préjugés de la Raison & de l'Univers.

Mais ces principes de justice & de vertu qui sont chez tous les hommes pour les préserver du crime, ou les en châtier par les remords, quand les Méchans pourroient les effacer de leur esprit, ils n'en seroient pas plus tranquilles, puisque les passions auxquelles ils s'abandonnent ne peuvent que troubler & tourmenter le cœur. La suprême Sagesse qui a créé l'homme libre, a voulu qu'il fût puni

par

par les objets mêmes pour lesquels il abuseroit de sa liberté. En mettant dans son cœur des passions & des desirs dont le bon usage devoit le conduire au bonheur, elle a voulu qu'il fût malheureux par l'abus qu'il feroit de ces désirs & de ces passions, en les tournant à des objets illicites. Elle a empoisonné dans sa source cette fausse félicité que les Méchans se promettent de leurs désordres. Le bonheur consiste dans le repos, & ils le cherchent dans l'agitation. Il n'y a donc point de bonheur pour eux, puisque le tourbillon qui les emporte les rend bientôt au sentiment de leur misère. Leur imagination sans doute a ses momens d'illusion & d'yvresse; elle se forme quelquefois des idées de prospérité qui la réjouïssent; mais cette perspective agréable n'est qu'un beau songe qui ne tarde pas à s'évanouïr. Et quand les chimères dont ils se flattent viendroient à se réaliser, cette paix momentanée est toujours achetée par trop de soins, & suivie de trop de dégoûts. Après s'être traînés péniblement au but de leur méchanceté, ils passent rapidement à de nouveaux desirs, c'est-à-dire, à de nouveaux tourmens. Le vice est la maladie de l'ame; dans cet état de fermentation

&

& de violence, elle essaie de toutes les situations, sans en trouver une seule où elle puisse se fixer & se reposer. Quel que soit le caractère des passions qui les dominent, le cœur des Méchans est comme une mer toujours battue de la tempête, dont les flots se succèdent, se confondent, se détruisent, & renaissent pour se confondre & se détruire encore. Tantôt ils accusent l'aurore de venir trop lentement éclairer l'exécution de leurs complots; tantôt ils détestent la lumière du soleil qui les éclaire trop. Si leurs crimes ne sont pas heureux, leur impuissance augmente leur fureur. S'ils réussissent, ils redoutent le châtiment de leur succès; ils frémissent au murmure d'une feuille que le vent agite; le silence des forêts, le tumulte des villes, l'éclat du jour, les ombres de la nuit, tout les inquiete & les agite; que sai-je! Pour bien peindre la situation violente des Méchans, il faudroit l'être. Si quelquefois ils affectent sur leur visage un calme que l'on croiroit être dans leur ame, cette sérénité apparente n'est qu'un faste extérieur dont le vice tâche de couvrir ses malheurs domestiques; mais une joie commandée par la politique & par l'intérêt est plus amère que la douleur même.

Ces

Ces troubles ne font pas feulement le partage des Méchans d'une condition fubalterne. Il en eft d'un ordre fupérieur, dont on fert les panchans, dont on canonife les forfaits; mais la flaterie qui les encenfe fait-elle rien pour leur tranquillité? Leur perverfité eft plus hardie, elle n'en eft pas plus heureufe, parce que l'anxieté des Méchans ne vient pas uniquement de leur impuiffance à fatisfaire leurs paffions, elle vient fur-tout de la nature des paffions mêmes. Par-tout les ennuis marchent de front avec les défordres; la garde qui veille autour des Palais des Tyrans, ne ferme pas l'entrée de leur cœur aux fombres inquiétudes, aux afflictions dévorantes. Les terreurs, le défefpoir percent à travers les portes d'airain qui les défendent; les ombres plaintives, les fpectres fanglans, les furies armées de fouëts montent avec eux fur le trône, pour les effrayer & les déchirer. Sous leurs lambris ornés par le luxe & difpofés par la molleffe, ils cherchent en vain la paix qui fuit dans les cabanes qu'habite la vertu. Tibère, ce Prince orgueilleux, avare & cruel, perfécuteur du mérite, inventeur des plus infames débauches, monftre paitri de tous les vices

fans

ſans mêlange d'aucunes vertus, Tibère n'avoue-t-il pas en plein Senat qu'il eſt inſupportable à lui-même? Lâche empoiſonneur, parricide exécrable, incendiaire de la capitale du Monde pour le barbare plaiſir d'en contempler les ruines, artiſan des ſupplices les plus inouïs, ſans ceſſe pourſuivi par l'idée de ſes forfaits, effrayé de la révolte de ſes ſujets qu'il n'a pas le courage de faire rentrer dans leur devoir, l'affreux Neron ne ſuccombe-t-il pas ſous le poids de ſes diſgraces & de ſes remords? Ses mains fatiguées par le crime laiſſent tomber les rênes de l'Empire; proſcrit, fugitif, & n'ayant d'autre aſile que le creux d'une caverne, il eſt réduit à mendier la mort comme un bienfait.... Mais ſi le ſort des Méchans eſt d'être perpétuellement en guerre avec eux-mêmes, je dois encore montrer qu'ils ne ſont pas plus en paix avec les autres.

SECONDE PARTIE.

Il ſeroit bien étrange que celui qui deshonore la Société par ſes déſordres & la trouble par ſes attentats, en partageât les douceurs & les avantages; il ſeroit bien injuſte que l'ennemi de l'humanité fût ſeul tranquille au mi-

lieu des débris entassés par son injustice & sa barbarie. S'il est impossible que les Méchans soient en paix avec eux-mêmes, parce qu'ils résistent aux idées de vertu que la nature leur inspire, & qu'ils s'abandonnent à l'excès de leurs passions, ils ne doivent pas non plus attendre aucun repos de la part des autres, puisqu'ils choquent ces mêmes idées, & qu'ils blessent l'intérêt de ces mêmes passions dans le reste des hommes.

A quelque degré de perversité qu'on soit parvenu, on ne s'en croit pas moins digne d'égards & de respects; on ambitionne l'estime de ceux même qu'on méprise & qu'on persécute ; les fléaux du genre humain ne veulent pas en être le rebut; des hommes détestables ont encore des prétentions aux hommages & à la gloire. Or ce sentiment si inséparable de l'orgueil humain, quelle source de chagrins & d'humiliations n'est-il pas pour les Méchans? Car s'ils sont jugés & condamnés au tribunal de leur propre raison, comment échaperoient-ils aux regards sévères d'un public qui n'a nul intérêt de justifier leurs désordres, ou de les dissimuler? Tandis que la vertu paisible & heureuse au sein même de la disgrace marche à front

front découvert, & jouït de l'admiration de ses ennnemis, il faut donc que les Méchans soient continuellement occupés du soin pénible d'enveloper leur ame pour en cacher la noirceur; il faut qu'ils composent leur maintien, qu'ils étudient leurs mouvemens, qu'ils mesurent leurs paroles, qu'ils veillent sans cesse sur toute leur personne; il faut qu'ils palissent, & qu'en bien des occasions ils rampent honteusement devant les témoins de leurs excès; il faut qu'ils redoutent & qu'ils respectent jusqu'à leurs complices; c'est-à-dire, qu'avec la tyrannie des vices, il faut encore qu'ils supportent toutes les servitudes d'une vertu simulée. Que s'ils laissent enfin échapper ce masque importun, j'entens aussi-tôt s'élever contre eux un cri universel d'indignation & d'anathême, capable de faire frémir le Stoïcisme le plus intrépide. Il est dans tous les cœurs un principe d'équité naturelle qui se révolte contre l'injustice & la perversité des mœurs. Les Méchans ne sont pas même à l'abri de la critique de leurs semblables, parce qu'il est mille défauts qu'on se dissimule ou qu'on se pardonne, & qui frappent vivement quand on les apperçoit chez les autres. Dès que

le vice n'eſt point à nous, il nous paroît tout ce qu'il eſt ; la raiſon le déteſte, la malignité l'exagère. Si les Méchans ne ſont point bannis de la Société par les loix, ils le ſont par les procédés ; ils liſent l'arrêt de leur proſcription ſur le front de tous ceux qui les environnent. A la place de la confiance & de l'amitié, des prévenances & des ſervices, ils ne rencontrent dans le commerce civil que des railleries amères, les réſerves, les contradictions & les murmures. Ce ſont des branches funeſtes que l'on ſépare de l'arbre, & que l'on foule aux pieds ; on ſe plaint hautement de leurs proſpérités, on applaudit à leurs diſgraces. La cenſure s'exerce contre eux dans tous les cercles avec d'autant plus de liberté qu'on ſe fait un devoir de ce déchaînement, & que s'emporter contre le vice, c'eſt ſe parer, en quelque ſorte, de tout l'éclat de la vertu. Et ce cri plus fort que la voix de l'adulation franchit même les barrières qui défendent les Grands contre les approches de la vérité ; il va juſques ſous le dais épouvanter les Rois ; il humilie les Conquérans à la tête de leurs armées victorieuſes, parce qu'il eſt bien plus aiſé d'enlever aux hommes leurs poſſeſſions

que

que leurs suffrages, & que l'empire des nations n'est pas celui des cœurs.

Mais quand les Méchans auroient ce courage insolent qui se croit au dessus de l'honneur, & qui est assez indigne de l'estime publique pour la mépriser; quand leur cynique audace iroit jusqu'à braver les idées de devoir & de vertu qui sont dans tous les esprits, ils seroient encore bien loin du repos, dès qu'ils blessent l'intérêt des passions qui sont dans tous les cœurs, & que l'on n'attaque jamais impunément. Tous les hommes naissent avec un fonds d'amour propre qui est le principe de leurs désirs ou de leurs dégoûts, de leurs espérances ou de leurs craintes, de leurs joies ou de leurs fureurs. Ce principe raisonnable en lui-même, n'est blâmable que par ses excès. Il est permis à l'homme de se procurer son bonheur; il lui est même essentiel de le désirer; sentiment naturel & général, qui rapprochant les hommes les uns des autres par l'espoir des secours réciproques, les a réunis en société, sous la condition tacite que chaque membre contribueroit à la force & au bien-être du corps universel. Mais quand il se trouvera des citoyens assez injustes pour

vouloir dévorer toute la ſubſtance du public, des citoyens qui prétendront puiſer leur félicité dans cette maſſe commune, & n'y apporter de leur côté que des chagrins & des maux; des citoyens en un mot qui exigeront que tous les autres ſoient les inſtrumens ou les victimes de leurs paſſions, pourront-ils ſe promettre des jours ſereins? Non ſans doute. L'amour propre deſtructif du bonheur public eſt néceſſairement repouſſé par l'amour propre des particuliers intéreſſés à ſe défendre. Les paſſions des uns ſe heurtant contre les paſſions des autres, produiſent un choc dont le contre-coup ne peut être que fatal aux aggreſſeurs. La réſiſtance des opprimés n'eſt pas le droit de la fortune ou de la naiſſance; elle eſt dans la nature, elle appartient à toute l'humanité. Ceux même qui vivent dans une condition abjecte, ſemblent devoir être d'autant plus irrités contre leurs perſécuteurs, qu'il eſt plus plus cruel d'inſulter à des malheureux.

Je n'ignore pas que l'avantage des Méchans eſt de ſe rendre formidables; mais la crainte eſt un ſentiment qui fatigue, & dont on cherche ſans ceſſe à ſe délivrer. Si donc on ſupporte leur joug avec patience, ce n'eſt que pour

pour le secouer avec plus de succès ; autant ils ont d'objets de leur méchanceté, autant ils peuvent compter d'artisans de leur malheur. Ils les trouveront même parmi les caractères les plus pacifiques & les moins capables de nuire, qui souvent deviennent terribles quand on les pousse à bout, & dont la fureur est peut-être d'autant plus redoutable que la raison justifie leurs plaintes, & qu'on se plaît naturellement à servir leur vengeance. Ainsi ces hommes caustiques dont la bouche ne s'ouvre que pour ternir de son souffle impur les réputations les moins équivoques, ont tous les jours la douleur d'apprendre qu'en travaillant à la honte de leurs Concitoyens, ils se sont couverts d'opprobres, & que tous les témoins de leurs satyres ont été les Historiens de leurs désordres. Ainsi ces hommes dangereux, jaloux du repos & de l'union des autres, qui vont par-tout semant les soupçons, les défiances & la guerre, sont les premiers dévorés par les feux de la discorde qu'ils attisent, & ne trouvent pas d'ennemis plus décidés que ceux dont ils vouloient être les flateurs. Ainsi ces hommes barbares, avides de richesses, & insensibles aux misères d'autrui, voyent crouler

à leurs pieds, l'idole qu'ils avoient élevée à grands frais, brisée par ceux même dont les dépouilles avoient servi à l'orner & à l'aggrandir. Ainsi en un mot, tous les Méchans uniquement occupés à satisfaire leurs passions, sans songer au danger qu'il y a de heurter les passions des autres, se trouvent presque toujours enveloppés sous les ruines qu'ils accumulent; leur tranquillité décroit en proportion du trouble qu'ils excitent; ils s'affoiblissent de tous les coups qu'ils portent, semblables à la foudre qui se consume & s'éteint par éclats.

Ne comptez pas jouïr plus tranquillement du fruit de vos injustices, fiers & puissans oppresseurs de la Société, vous qui voudriez en faire un Peuple d'esclaves soumis à vos caprices. On étudie vos goûts, on prévient vos désirs, tout plie sous vos volontés, un seul de vos regards imprime l'obéissance & la terreur; vous seriez heureux sans doute, si le bonheur pouvoit naître d'un autre principe que de la vertu. Mais en vain, parce que vous lancez le tonnerre, vous croiriez-vous dans une région supérieure aux orages. Il est une Providence qui met un frein à la fureur des Méchans; elle se sert des passions des hommes

que

que vous affligez, pour réprimer & punir les vôtres; vous n'êtes pas les images vivantes de ſa bonté, vous ſerez les exemples mémorables de ſa juſtice. Complice des iniquités de ſon barbare époux, meurtrière de l'innocent dont elle a uſurpé l'héritage, malheureux objet de la céleſte vengeance, l'altière Jézabel précipitée du haut d'une tour, & foulée aux pieds des chevaux de ſon ennemi, arroſe de ſon ſang la terre qu'elle a ſouillée de ſes crimes. Son orgueilleuſe fille, après avoir ſacrifié la nature à l'ambition, & ordonné le maſſacre de tous les ſiens pour régner plus tranquille, reçoit bientôt le juſte châtiment de ſes fureurs; le cadavre ſanglant d'Athalie eſt comme le dernier degré qui porte le jeune Joas au trône de ſes pères. Lui-même corrompu par ſes flateurs, & devenu cruel envers la famille de ſon bienfaiteur, éprouve le même ſort que ſes ancêtres & ſes tyrans. Accoutumé aux grands crimes dans les proſcriptions de Sylla, bourreau de ſes compatriotes, aſſaſſin de ſon propre frère, protecteur & chef d'une foule de brigands, deux fois Catilina projette le Sac de Rome; mais démaſqué, pourſuivi ſans relâche par le Conſul, il devient l'exécration de

ſa Patrie ; vaincu par Antoine, & furieux de ſa défaite, le traître périt au milieu des bataillons où ſon déſeſpoir le précipite.

Si je voulois retracer ici l'image de tous les maux qu'on a vu fondre ſur les illuſtres ſcélérats de tous les Peuples & de tous les âges, le tableau ſeroit immenſe, & peut-être faſtidieux par l'uniformité de ſes traits, ou parce qu'il préſenteroit des objets d'une vérité trop commune. On ſait aſſez que l'hiſtoire des Méchans n'eſt, à proprement parler, que l'hiſtoire de leurs malheurs.



ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE D'UNE JEUNE VEUVE A Mr. FITZ-ADAM.*

MONSIEUR,

JE ſuis fille, je ne dirai pas d'un Gentilhomme, mais d'un pére qui par des ſoins aſſidus pour gagner de l'argent, & par pluſieurs heureuſes circonſtances, parvint d'une condition très-médiocre au rang du Gentilhomme le plus diſtingué parmi ſes voiſins dans un canton de cette Ile, où les fermiers ſont presque la ſeule, & ſans contredit la plus fiére Nobleſſe. Comme j'étois paſſablement jolie, & fort chérie de mon Pére, on m'envoya de très-bonne heure dans une penſion à la campagne; & l'on trouva que j'en avois rapporté quelque diſpoſition à la politeſſe, & aux belles manières, au deſſus

* Traduite de l'Anglois.

deſſus de ce qu'on en acquiert ordinaìrement dans ces écoles, & que faute d'un nom plus commode, j'appellerai une ſorte de demi ſavoir vivre.

Vous pouvez vous imaginer qu'étant ſi accomplie j'eus bientôt un grand nombre d'Admirateurs; mais étant jeune & ſans expérience, je laiſſai prudemment à la déciſion de mon pére le choix de l'heureux mortel qui m'auroit; il fit ce choix après avoir pris les précautions convenables; mais quoiqu'il fût un fort habile homme, cependant ayant eu à faire avec un homme âgé plus habile que lui, on a dit, & je crois qu'on a dit vrai, qu'il avoit été duppé. Je vécus pendant peu d'années dans le ſaint état du mariage, ſans que rien me dédommageât de la peſante & inſipide converſation d'un mari, ſinon quelques viſites que nous faiſoit de tems en tems quelqu'un de ſes parens, ou une partie de Jeu.

Mon veuvage vint m'ouvrir une nouvelle ſcéne. Et quoique le bien que je me trouvai alors n'égalât pas celui que mon Pére avoit donné, ayant cependant de belles perſpectives, dont j'avois appris à calculer la valeur avec beaucoup d'exactitude, je réſolus de régler ma conduite en conſéquence.

Ce

Ce fut alors que je formai le plus étrange projet qui soit jamais entré dans la tête bizarre d'une femme. Ce fut de recueillir toutes les formules les plus hautaines & les plus insolentes que j'eusse jamais entendu employer en rejettant des Amans; d'écrire ces formules dans mes tablettes, de les apprendre par cœur, & de m'en servir dans l'occasion selon que les circonstances le permetroient, m'imaginant que les Amans se succéderoient à proportion du nombre des prétendans que je rebuterois & que je congédierois.

Le premier qui m'addressa ses hommages dans ma nouvelle situation fut Mr. Twist, un petit mercier. Il me fit sa visite environ deux mois après la mort de mon époux; & quand il se présenta dans ma chambre, je fus réellement si surprise en voyant une figure d'homme si étrange & si ridicule, que j'eus toutes les peines du monde à ne pas perdre contenance. Pâle, tremblant, regardant obliquement, & hors d'haleine, il marmota quelques mots entrecoupés, & quelques demi-phrases, parlant de » cruels » délais, ... décences, ... hardiesse, ... & » enfin de son ambition d'être reçu pour mon » très-humble serviteur. « Le regardant fixement

ment je lui répondis, » que j'étois très-fâ-
» chée qu'il fût venu si mal à-propos, que je
» n'avois aucune intention de congédier mon
» laquais, mais que s'il se trouvoit sans condi-
» tion lorsque je serois sans domestique, &
» qu'il voulût revenir, je le prendrois peut-
» être à mon service. « Le pauvre homme hors d'état de souffrir un si rude choc, fit les grimaces les plus violentes, & me quittant avec précipitation, me laissa jouïr sans témoin de mon triomphe.

Le premier après lui qui m'honora d'un compliment de même genre, mais sans employer les mêmes horribles & pitoyables grimaces, fut M. Frankly, sous-commis à la Douane. Il m'aborda d'un air gentil, & me déclara d'une façon fort aisée, » qu'il avoit été longtems
» charmé des graces de ma personne, & de
» mes manières, qu'elles avoient fait de pro-
» fondes impressions dans son cœur, & qu'il
» ne désespéroit pas de trouver dans le mien
» quelque retour à ses tendres sentimens. « Piquée & étonnée de la confiance de cet homme, je perdis presque la mémoire, & la présence d'esprit; mais me remettant sur le champ, & lui faisant une révérence, je l'assurai » Que
» quoi-

» quoiqu'il parût l'ignorer j'étois réellement la » maîtresse de la maison, mais que Marie ma » servante étoit dans la cuisine, qu'elle seroit » sans doute charmée d'un si beau compliment, » que j'espérois qu'il auroit appris par cœur, & » qu'il seroit en état de répéter à sa maîtresse » comme il l'avoit fait à moi. « Je regardois si mon homme ne tomberoit pas à la renverse; mais à ma grande confusion, il me fit une profonde révérence, & me lançant un coup d'œil très-expressif, il me protesta, » qu'il com» mençoit à sentir parfaitement sa méprise, & » que sa premiére visite seroit à ma servante, » puisqu'il étoit impossible que Mademoiselle » Marie répondît à quelque chose qu'on pût » lui dire, d'une façon aussi destituée de bon » sens, & aussi grossiére. « Aussi-tôt qu'il fut sorti, j'eus recours à mes tablettes, je fis une croix à ces deux lieux communs, & j'écrivis en marge : » N. B. Trop ressemblans; & il ne » faut plus s'en servir dans quelque occasion » que ce soit. «

Mon troisième amoureux fut Mr. Smart, un jeune Procureur, fort propret, & fort fat. Comme il demeuroit dans le voisinage, nous nous connoissions un peu. Un soir il vint chez moi, resta

resta à souper, & après avoir bu un ou deux verres de vin, il commença à débiter une rapsodie d'extravagances, de flammes, de traits, des yeux assassins, de blessures, de mort. C'en étoit assez pour que je comprisse ce qu'il vouloit dire; prenant donc un air sérieux & inquiet, je lui dis, » que j'étois prodigieusement affli» gée de lui voir la tête ainsi prise, qu'appa» remment il avoit bu avant que de venir chez » moi: puisqu'autrement il ne seroit pas possi» ble qu'il fût si fort changé; que j'espérois que » ce n'étoit qu'un accident, & qu'il auroit soin » de ne pas contracter une habitude si préjudi» ciable à son honneur & à sa santé. « Il avoit un air si humilié & si sot, que pour un empire, je n'aurois pu m'empêcher de pousser ma pointe: faisant donc venir mon domestique pour le reconduire chez lui, je lui recommandai fortement de se nettoyer l'estomac avec une ou deux pintes d'eau chaude avant que de s'aller coucher, & le lendemain matin je lui envoyai un billet pour m'informer de sa santé, & lui dire que je me flattois qu'il étoit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer après son dérangement du soir précédent. Ayant retenu mon domestique, pendant deux heures, il m'envoya la réponse

ponse suivante sur le dos d'une Dame de cœur.
» Mr. Smart fait ses complimens à Me. G...
» & la remercie de son message obligeant. Il
» ne prétend point avoir la tête saine ; non,
» il est fier d'avouër qu'il est enyvré de l'amour
» qu'il a bu à longs traits sous ses beaux yeux.

Je trouvai que cela étoit assez bien ; je mis donc sa carte dans mes tablettes à la place qui lui convenoit, & j'écrivis sous le lieu commun auquel elle se rapportoit : » N. B. Bon article, dont on peut se servir une autre fois avec » un petit changement. «

Mon quatrième très-humble serviteur fut le Docteur Scarfe, Ministre de la paroisse. C'étoit réellement une bonne espèce d'homme ; & pour dire la vérité, j'avois depuis longtems tourné directement contre lui mon artillerie, sans succès, à ce que je m'imaginois, mais non sans le plus cruel dépit de son insensibilité apparente. Cependant quand je m'y attendois le moins, je m'apperçus que j'avois subjugué ce cœur obstiné ; & je résolus de prendre alors ma revanche pour tous les tourmens qu'il m'avoit coûté. Les conseils, & les secours utiles que j'en tirois pour le maniement de mes affaires, lui donnoient droit à un accès plus fréquent,

& plus familier, que je ne l'accordois aux autres hommes qui me venoient voir. Un jour que je le remercicis en termes fort civils d'un service considérable qu'il m'avoit rendu, il m'interrompit brusquement, en me disant : » Madame, vous êtes trop obligeante ; je vous prie » de ne plus parler de cela ; c'est moi qui vous » suis redevable de votre estime, & de votre » confiance. Je voudrois pouvoir les mériter ; » être à même de vous faire le moindre plaisir, » c'est la plus grande satisfaction que je puisse » avoir. Vous savez comment je me suis con» duit dans ces petites occasions ; mettez mon » zéle & ma sincérité à une épreuve plus con» sidérable ; mettez-moi à portée de vous ex» primer, non pas dans quelques cas rares, mais » toujours, & d'une façon plus tendre, mon » zéle pour vos intérêts, mon dévouëment pour » votre personne, qui m'est plus chére que » tous les intérêts du monde. « » Comment » donc, Docteur, lui dis-je, je vois que » ce que j'avois craint depuis longtems est ar» rivé. J'ai souvent souhaité que vous fissiez » plus d'exercice, & que vous ne fussiez pas » éternellement à pâlir sur vos livres. La trop » grande application à l'étude a affoibli votre

» juge-

» jugement ; & tout ce que je puis faire à-pré-
» sent, c'est de vous conseiller d'aller directe-
» ment chez vous, & de prendre quelque cho-
» se pour la tête. Si vous négligez ce déran-
» gement, vous serez bientôt sujet à de plus fâ-
» cheux délires. » Madame, repliqua-t-il,
» je vois que vous êtes disposée à vous réjouir
» de ma peine. Je n'attendois pas de vous un
» pareil traitement ; mais je vous souhaite de
» tout mon cœur une bonne nuit. » L'air dé-
liberé avec lequel il parloit, me convainquit plei-
nement que j'avois perdu tout à la fois un amant
& un ami ; & mes réflexions sur ma sottise me
couvrirent de confusion. Je la cachai cepen-
dant aussi bien que je le pus, & j'écrivis
dans mes tablettes, sous ce lieu commun :
» N. B. Celui-là n'est pas bon à répéter.

Ce seroit faire une histoire, Mr. Fitz-Adam,
& non pas une lettre, que de vous raconter
tous mes exploits en ce genre. En un mot je
donnai de moi une idée si extraordinaire & si
formidable, que je n'ai vu que trois amans de-
puis sept ans, & encore deux de ces trois
étoient-ils des Irlandois.

C'est la timidité des hommes qui m'a engagé
à vous importuner par cette lettre, & à vous

 prier

prier de la publier. Ils ont ſans doute conclu de ma conduite que j'ai fait un vœu contre le mariage ; mais quelles que puiſſent être mes intentions, il eſt certain que je n'ai point fait de pareil vœu ; & ſi quelque Cavalier au-deſſous de quarante ans.... Mais je ne donne point non plus cet avis pour avoir un mari ; de peur cependant que vous n'alliez vous l'imaginer, il eſt plus que tems de finir, & de vous aſſûrer que

Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,
A. G.

Je publie cette lettre comme cette Dame l'a ſouhaité ; & je lui recommande de lire la chanſon ſuivante, que j'ai reçuë il y a quelques jours d'un inconnu.



CHAN-

CHANSON.

I.

Il y a une Nymphe, pour laquelle bien des bergers ont souvent soupiré, mais en vain. Ils ont essuyé les insultes & les dédains de la fière, mais belle MOLLY. *Autour d'elle s'empressoient les beaux Esprits & les petits-maîtres, rempans, faisant de beaux compliments, & de profondes révérences. Beaux habits, sermens, mensonges, protestations, tout fut employé pour fléchir la charmante* MOLLY.

II.

Les charmes de cette Nymphe chérie furent célébrés en vers & en prose, car les beaux esprits aiment à écrire, & les petits maîtres savent lire. O heureuse, heureuse MOLLY! *Mais voyez l'orgueil de cette beauté triomphante! En vain essaya-t-on sur elle l'esprit & l'extravagance; petits-maîtres, fats, flatteurs même, tout fut rejetté par la hautaine* MOLLY.

III.

Cette belle orgueilleuse coquetta trop longtems. Le tems qui n'épargne pas la beauté même, détruisit l'éclat des yeux, l'embonpoint des joues, & la beauté des cheveux de la sotte & impru-

dente Molly. *Fard, poudre, eaux, tout fut employé..... Mais aucun artifice ne put cacher sa disgrace. Les fats oublièrent, les beaux esprits insultèrent leur jadis chérie & charmante* Molly.

IV.

Négligée aujourd'hui au bal & au spectacle, elle hait les jolies filles, & blâme celles qui ont de la gayeté..... Ah qui daignera dire une douceur à la pauvre délaissée Molly? *Cependant elle se traine encore d'un pas tardif sur le théatre, où elle étoit une fois la reine de la beauté, & où tous les cœurs simples ont été les esclaves de la tyrannique* Molly.

V.

Enfin contrainte de renoncer à des espérances inutiles, elle quitte les sentiers de la volage jeunesse, & devient si monstrueusement dévote, qu'il n'y eut jamais de sainte comme Molly. *Cependant malgré son visage austère, elle n'a pas encore abandonné les plaisirs mondains; la médisance, & les sermons, les cartes & les prières partagent encore les soins de la malheureuse* Molly.

ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES.*

ELvire, vous voulez plaire ? L'araignée ne prend rien dès qu'on aperçoit ses filets.

* * *

Un bon livre & une bonne femme corrigent bien des défauts ; une mauvaise femme & un mauvais livre gâtent bien des cœurs. Il y en a qui ne regardent, quand il s'agit de l'un & de l'autre, qu'à la relieure ; ont-ils raison de se plaindre ?

* * *

Point de préjugé plus déraisonnable, plus dangereux, que celui de croire qu'il ne faut pas attaquer des préjugés généralement reçus ; c'est prétendre qu'il ne faut pas guérir des maladies qui sont communes, par la raison qu'elles sont communes ? Grands Hommes, vous êtes faits pour attaquer le faux dans tous

* Par Mr. . . . de Geneve.

ses retranchemens & pour donner un nouveau ton à votre siécle.!

* * *

Je n'appelle point reconnoissant, celui qui cherche à ne plus l'être; il est chargé d'un poids qui accable son orgueil; moins vain, il ne seroit qu'un ingrat.

* * *

C'est bien punir les ingrats que de ne pas s'offenser de leur ingratitude; c'est les punir doublement, que de forcer leur reconnoissance par de nouveaux bienfaits. Dans ce cas, *la vertu* est un supplice.

* * *

Etre reconnoissant, après avoir rendu un bienfait, c'est une preuve certaine qu'on le méritoit, & la marque la plus sûre d'un bon cœur.

* * *

Vous demandez pourquoi les plus grands Hommes ont des foiblesses étonnantes? Un Philosophe a répondu; C'est *que quelques grands hommes que nous soyons, nous ne sommes encore que des enfans, & les enfans font des sottises.*

* * *

Femme

Femme qui compose en fait plus qu'il ne faut. Je pense comme vous, Moliére, à moins qu'elle ne fasse des traités sur le ménage, bons par les choses, mauvais par le stile.

* * *

Accorder des faveurs à un amant, c'est jetter de l'eau sur le feu; accorder des faveurs à un ami, c'est jetter de l'huile sur le feu; il est vrai qu'à cet égard, l'amour ressemble quelquefois à l'amitié. Un de mes amis ne peut plus me voir, depuis que je lui ai fait obtenir.....

* * *

Tous les hommes vantent la médiocrité, & tous les hommes veulent être riches; c'est que tous les hommes veulent paroitre raisonnables, & qu'il en est peu qui le soient.

* * *

Une Dame me disoit un jour; Je sens tout le plaisir qu'il y a d'être vertueuse. Je lui répondis, & je pense, avec raison; C'est une preuve que vous ne le serez pas long-tems. La tentation est bien forte, quand on éprouve un grand plaisir à la vaincre. Il arrive souvent qu'on succombe, parce qu'on a long-tems résisté.

* * *

Ne

Ne pourroit-on pas dire des perſonnes qui ſe vantent de leur nobleſſe, qu'elles donnent à leur corps ce qu'elles ôtent à leur ame? Mon fils, diſoit un grand homme, conduiſez vous de maniére que lorſqu'on voudra vous louër, on ne prononce pas le nom de votre pére.

* * *

Il en eſt des vieilles femmes comme des vieilles Archives auxquelles on ne regarde jamais; & il y a cette différence entre elles, c'eſt qu'on conſerve les unes par intérêt ou par honneur, & les autres par une importune néceſſité.

* * *

Peut-on ambitionner d'être un grand homme, peut-on s'enorgueillir de l'être, quand on penſe à la vieilleſſe d'Addiſſon, & à la mort du Chancelier Bacon?

* * *

J'allai l'autre jour à un Sermon du Curé de ma Paroiſſe; il m'exhorta vivement à la compaſſion & à la charité: le Phariſien! en ſortant du Temple, il donna ſans raiſon un coup de pied à un chien.

* * *

Un

Un voleur m'aproche, me demande la bourse; je n'éprouve pas la moindre émotion. On prononce le nom d'un Athée, d'un Incrédule; je frémis; il attaque mon éternité.

* * *

Qu'est-ce que l'homme? je n'en sai rien; il n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit hier; demain il ne sera pas ce qu'il est aujourd'hui. Il semble qu'il faudroit une définition différente lorsque le tems est pur & serein & lorsqu'il est couvert de nuages. Il y a des momens où je le crois tout esprit; il en est d'autres où il me semble tout corps. Dans quel moment faut-il que je le prenne pour le définir?

* * *

L'homme qui pense est un animal dépravé, a dit le Citoyen de Geneve; il est des momens où il me semble qu'il a dit vrai. Quand je vois un jeune enfant s'amuser de tout, se faire des plaisirs de tout, & n'avoir que des instans d'une tristesse légére, je dis, *L'homme qui pense est un animal dépravé.*

* * *

Un Citoyen de Geneve a tiré un grand Empire de la barbarie. Un autre Citoyen de Geneve voudroit pouvoir y replonger la Terre entiére.

tiére. L'un des bêtes a fait des hommes ; l'autre des hommes voudroit faire des bêtes. Je doute que l'un réussisse aussi-bien que l'autre, quoiqu'il semble qu'il ait moins à faire.

* * *

Jamais on n'a tant écrit sur les moyens de rendre les hommes heureux, & jamais les hommes ne se sont fait autant de mal. Il semble que plus l'Europe s'éclaire, plus elle court à sa perte ; le systême du Citoyen de Geneve seroit-il fondé ?

* * *

Je conçois comment le Czar Pierre le Grand a pu bâtir Petersbourg dans une Isle marécageuse, avoir des vaisseaux jusques sur le Tanaïs &c. mais je ne conçois pas comment il a pu venir à bout d'ôter la barbe du menton des Moscovites.

* * *

On a fait cette question : » Pourquoi voit-on » mille chef-d'œuvres de productions mécani- » ques, tandis qu'il est si rare de trouver un bon » ouvrage d'esprit ? Je propose celle-ci d'après un grand homme qui me la faisoit un jour. » Pourquoi peut-on se vanter impunément d'une » production mécanique, & non pas d'un ouvra- » ge d'esprit ?

* * *

On

On a comparé Alexandre avec Charles XII. N'est-ce pas comparer un tigre avec un lion? On ne s'avise pas de faire cette derniére comparaison, pourquoi fait-on la premiére?

* * *

On a fait l'*Esprit des Loix*. Un beau livre seroit l'*Esprit des Religions*. Je ne connois qu'un seul homme qui pût le faire, & il ne fait rien.

* * *

Il est plus aisé d'être un parfait honnête homme qu'un grand scélerat, quoique le chemin du vice semble plus aisé que celui de la vertu.

* * *

Je ne suis pas plus surpris de voir un Athée vertueux, que de voir un Chrétien pécheur; les panchans expliquent tout.

* * *

La vertu qui chancelle, disoit un grand homme, (& il avoit bien raison) *n'est que le vice révolté contre soi-même, qui par intervalles se fuit & revient à soi.*

* * *

L'Homére Anglois dit à sa femme, qui le grondoit de ce qu'il refusoit d'être Secretaire de

de Charles II. *Tu as raison; vous autres femmes vous voudriez rouler carosse, moi, je veux vivre & mourir en honnête homme.* Cette réponse ne vaut elle-pas son Poëme Epique?

* * *

Quelle étoit la source de tant de belles actions qu'on voit chez les anciens, & dont les ames d'aujourdhui paroissent incapables? Elles dûrent leur naissance à l'enthousiasme pour la Patrie, & aux récompenses publiques qu'on donnoit aux belles actions. *Les trophées*, disoit Thémistocle encore jeune, *les trophées élevés à l'honneur de Miltiade ne me permettent pas de dormir.* Tygranes redoutoit d'avoir *à combattre des hommes qui étoient insensibles à tout autre intérêt qu'à celui de la gloire*, & qui n'aspiroient *qu'à une Couronne de Laurier ou d'Olive.* Si les Législateurs nourrissent cet orgueil & cette vanité, il arrive alors que les *vices des particuliers contribuent au bien du Public.*

* * *

Ne pourroit-on pas comparer un homme d'esprit à un cuisinier, qui des mets les plus insipides & les plus communs fait des ragoûts délicieux?

* * *

Vous

Vous blâmez l'illustre R.... à cause de ses singularités philosophiques. Ignorez-vous que la mode n'est pas faite pour les grandes ames? Ces licences lui sont aussi permises qu'à Mr. De V... des licences poëtiques. Les petites ames & les petits génies ne doivent faire que comme les autres.

* * *

Libertins, Incrédules, écoutez cette leçon que donnoit un Payen à un homme que vous prenez pour modéle: » Tu dis qu'il n'y a na-
» turellement aucune societé entre les hommes;
» que les Dieux ne se mêlent point des choses
» humaines, & qu'il n'y a d'autre bien que la
» volupté! Ah malheureux! étoit-ce la peine
» de veiller tant de nuits pour composer ces
» beaux livres? Ne valoit-il pas mieux te
» tenir chaudement dans ton lit, & mener la
» vie d'un ver, puisque c'est la seule dont tu
» t'ès jugé digne? Selon toi la pieté & la sain-
» teté ne sont que des inventions d'hommes
» arrogans & de sophistes; la justice n'est que
» foiblesse, la pudeur que folie; il n'y a plus
» ni pére, ni fils, ni frére, ni citoyen! *Ores-*
» *te* agité par les Furies n'étoit pas plus furieux
» que toi.

* * *

Incré-

Incrédules, Libertins, écoutez encore! Pendant la guerre de Pyrrhus contre les Romains, Fabricius fut envoyé à ce Roi pour traiter de l'échange & de la rançon des prisonniers. Un soir *Pyrrhus*, *Fabricius*, & *Cyneas* s'entretenoient à table des opinions d'*Epicure* : *Cyneas* qui étoit son partisan dit que ce Philosophe faisoit *consister le souverain bien de l'homme dans la volupté, qu'il ne donnoit à la Divinité ni amour, ni haine, ni bénignité, ni colère, qu'il soutenoit que les Dieux n'avoient aucun soin des hommes, & qu'il les reléguoit dans une vie tranquille, où ils passoient tous les siécles sans affaires, & plongés dans toutes sortes de délices & de voluptés.* Fabricius s'écria de toute sa force, *O grand Hercule! que Pyrrhus & les Samnites épousent cette secte pendant qu'ils font la guerre aux Romains!*

* * *

On demande pourquoi il y a tant d'Incrédules? C'est qu'il est fort aisé de l'être. Vous savez dire que la Religion est une invention de la politique, lâcher quelque plaisanterie sur le Clergé, citer quelques passages de l'Ecriture que vous n'entendez pas, mettre sur le compte de

de la Religion l'abus de la Religion ; faire l'éloge des plaisirs sensuels ? Il n'en faut pas davantage, vous méritez le beau titre d'*Incrédule* ; vous voilà le digne confrére des C. des M.. ; ils n'en savoient pas plus que vous.

* * *

On ne doit rien craindre plus qu'un homme qui ne craint rien.

* * *

Cette pensée d'un Auteur moderne, si elle est vraïe, qu'apprend-elle ? *Il vaudroit mieux commander une troupe de Mahométans, qu'une troupe de mauvais Chrêtiens.*

* * *

La constitution du Gouvernement des Romains n'étoit-elle pas l'opprobre de l'humanité, par cela même qu'elle étoit le chef-d'œuvre de la Politique ?

* * *

Quelle honte pour notre Siécle que celui qui a dit, *Qu'un particulier qui découvriroit un moyen d'exterminer d'un seul coup une nation entière, seroit regardé aujourd'hui comme un grand homme d'Etat*, ne l'ait pas dit sans raison

* * *

Faudroit-il bien des choses pour rendre

 l'Euro-

l'Europe heureuſe ? Non. Il ne faut à la France que moins de crainte des Eccléſiaſtiques, à l'Angleterre moins de vanité, à l'Eſpagne moins d'or, à l'Italie moins de Prêtres, à la Hollande moins de Magiſtrats, à l'Allemagne moins d'intérêts, à la Pologne moins de Nobles &c. &c.

* * *

On vante l'humanité de *Jules Céſar*; n'auroit-il pas été à ſouhaiter pour le peuple Romain qu'il eût été un barbare? au moins ce peuple n'auroit pas élevé une colomne avec cette Inſcription, *Au Père de la Patrie*, en l'honneur du deſtructeur de la liberté. L'ame de ceux qui l'élevérent étoit de la trempe de celle de ces hommes dont parle *Tacite*, qui *pleurérent le cruel Néron.*

* * *

Quels ſont les hommes qui embarraſſent le plus les autres? Ce ſont ceux qui ſont le plus embarraſſés d'eux-mêmes, & ceux qui le ſont le moins.

* * *

Il y a des Incrédules de profeſſion qui paroiſſent avec diſtinction ſur le Théatre du monde, qui ſont les Chefs de la bande; ils ont leurs

Pier-

Pierrots & leurs bouffons, qui ne ressemblent pas mal à ceux qu'on voit dans les places publiques; ils amusent les esprits vulgaires, & les sages ne daignent pas les regarder.

* * *

» Peut-on s'attendre qu'un Gouvernement » sera bien réglé par un peuple qui ne sait pas » faire un Rouet, ou se servir avantageusement » d'un Métier? « Moi, je demande, si l'on pouvoit s'attendre à une telle question de la part d'un homme tel que Mr. *Hume?*

* * *

Il y a des délicatesses de vertu qu'on peut comparer à ces piéces de monnoie que l'on montre aux curieux, mais qui n'ont pas cours.

* * *

De toutes les définitions la plus inutile est celle d'un sot; l'homme d'esprit n'a pas besoin qu'on le lui fasse connoitre, & le sot ne se reconnoitroit pas à son portrait.

* * *

Voici une pensée qui n'est pas de moi, mais que je suis bien aise de repéter. » Les Généraux Romains échaufférent plus d'une fois » la valeur des soldats, en mêlant au nom » de la patrie le souvenir de leurs épouses &

» de leurs enfans. Ces tendres engagemens font » en effet une école d'humanité; au lieu qu'un » Célibataire, avec beaucoup plus de ressour- » ces pour faire du bien, a moins de cette » sensibilité d'entrailles qui nous rend bien- » faisans. L'Inquisition, cet Enfer des vivans, » est composée de Juges sans pitié, parce » qu'ils n'ont pas de famille.

* * *

Les passions violentes, qui rendent si souples, si dociles, si fertiles en moyens, se voyent souvent frustrées de leur attente par les passions des sots & des imbécilles. Appliquons ici ce mot de Charles-Quint. » Il en » est des caprices de la fortune comme de » ceux des femmes, qui, par orgueil, se re- » fusent aux amans les plus passionnés.

* * *

Il en est de quelques hommes illustres comme des préjugés, qui font en vogue pendant quelque tems, qui n'en imposent pas aux sages, & qui tôt ou tard font place à la vérité. Il en est d'un petit nombre, comme de ces premiéres vérités, que certains esprits se plaisent à combattre, qu'ils obscurcissent pendant quelque tems, mais qu'ils ne peuvent détruire.

* * *

Vous

Vous êtes surpris de ce qu'*Alceste*, qui passe pour un homme d'esprit, n'en a jamais montré devant vous? Cela m'aprend qu'il mérite l'éloge qu'on lui donne, & que vous ne vous connoissez pas vous-même. *Les sots nous ôtent souvent notre esprit*, a dit un homme qui en avoit beaucoup.

* * *

En craignant de passer pour un pedant, souvent on passe pour un sot; on ressemble à ces Généraux qui sont battus précisément parce qu'ils craignoient trop de l'être.

* * *

Je ne connois rien de si ridicule qu'un riche, qui tirant son sçavoir de ses écus, prononce sur des matiéres qu'il ne connoit pas, & qui s'imagine en imposer à ceux qu'il sent bien devoir les connoitre. Un tel homme est doublement sot; mais il n'en sait rien, on n'ose pas le lui dire, & il est content.

* * *

Je crois que Moliére l'a dit en vers, je veux le dire en prose. „Il y a des maris qui „souhaiteroient que leurs femmes manquassent „à la fidélité conjugale, tant elles sont vaines & „fiéres de leur vertu.

* * *

Les femmes qui ont été les plus galantes ſont celles qui empêchent le plus les galanteries de leurs filles ; on diroit qu'elles s'imaginent expier leurs intrigues par celles qu'elles ſont éviter.

* * *

Je connois des perſonnes qui ne s'intéreſſent que pour ce qui les environne, qui ne s'attachent qu'à ce qui les touche de près. Ces petites ames ne reſſemblent pas mal à ces paillettes que l'aiman n'attire que lorſqu'il n'en eſt qu'à une très petite diſtance.

* * *

De certaines femmes reſſemblent à ces livres de morale plats & ennuieux, où cependant de certaines gens trouvent de bonnes choſes. †

* * *

† La ſuite dans le Volume ſuivant.



ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

FABLES CHOISIES DE GAY. *

I. FABLE.

Le Berger et le Philosophe.

UN Berger vivoit éloigné des Villes, exempt des ſoins auxquels on eſt livré par la ſoif du gain. L'âge avoit blanchi ſa tête, & une longue expérience en avoit fait un vrai Sage. Pendant les chaleurs de l'Eté & les froids de l'Hyver, il faiſoit paître ſes troupeaux; il les ramenoit à leur parc, & toutes ſes heures étoient agréablement remplies par ces paiſibles travaux. L'ambition & l'envie étoient pour cet homme heureux des paſſions inconnues, & en peu de tems ſes vertus le firent connoître dans toute la contrée.

Un Philoſophe fameux qui avoit puiſé dans

 l'Ecole

* Fameux Poëte Anglois.

l'Ecole les regles de sa vie morale, vint le trouver dans sa cabane, à dessein de mesurer l'étendue de son esprit.

» D'où vient ton sçavoir? lui dit-il: As-tu » pâli des nuits entiéres sur les Livres? As-tu » parcouru l'antique Gréce & Rome? As-tu pesé » l'esprit de *Ciceron* & approfondi le sens du divin » *Platon*? Répon moi. Le Sage *Socrate* a-t-il » épuré ton ame? ou tel que le prudent *Ulysse*, » jetté par un destin contraire dans des Roy- » aumes inconnus, errant dans un grand nom- » bre de Villes, en as-tu étudié les usages, » les loix, les mœurs?

Le Berger répondit avec modestie: » Ja- » mais je ne m'engageai dans le sentier de la » science; je n'ai point non plus voyagé dans les » pays étrangers, pour connoître le Genre Hu- » main, ses Loix & ses Arts. L'homme est si » exercé au déguisement, qu'il trompe les yeux » les plus clairvoyans. Comment cette étude » nous rendroit-elle plus sages? Nous ne par- » venons jamais à nous connoitre nous-mêmes. » Les médiocres connoissances que j'ai ac- » quises, c'est la simple Nature qui me les a » toutes fournies; c'est chez elle que j'ai pui- » sé mes maximes & ma haine enracinée pour » le vice.

» Les

» Les travaux journaliers de l'Abeille excitent mon ame à l'industrie. Qui peut observer la prévoyante Fourmi, sans se pourvoir contre les besoins à venir? Mon Chien, le plus fidéle de son espèce, me remplit de reconnoissance; je remarque avec soin sa docilité, son attachement, & je sers comme il me sert. Je reçois de la Colombe des leçons de constance & d'amour conjugal. La Poule & tous les oiseaux qui sous leurs aîles secourables défendent leurs petits du froid, m'instruisent assez des devoirs de pére.

» La Nature m'apprit aussi à éviter les dédains & le ridicule. Je n'offense jamais par des tons & des airs importans. L'homme grave & composé passera-t-il donc pour sage, tandis que les hommes méprisent le sérieux du Hibou? Je pése attentivement mes paroles: qui parle beaucoup, parle toujours inutilement. Je fuis surtout les torrents de mots. Eh qui peut écouter le babil de la Pie! Je n'irai pas employer criminellement mon adresse à dérober les biens d'autrui: nous détestons la rapacité des Milans, des Loups, des Vautours, qui méritent bien notre haine. N'a-t-on pas une juste horreur pour les Crapauds

» &

» & pour les Serpens? Cependant la jalousie, » la calomnie & la haine répandent un venin » plus cruel. Ainsi chaque être peut fournir » des sujets de méditation; ainsi les moindres » objets sont pour un cœur vertueux autant de » leçons de morale.

» Tu mérites ta renommée, répondit le Phi- » losophe: tu ès vertueux, ainsi tu ès sage. » C'est la seule vanité qui conduit la plume » des Auteurs, & les Livres en sont infectés » comme les Hommes. En étudiant les loix » de la Nature, on établit ses maximes sur une » vérité certaine, & cette école est suffisante » pour donner à l'Homme des moeurs, de la » sagesse & de la bonté. «

II. FABLE.

LE CHEVAL DE BAST ET LE COURIER.

A un jeune Seigneur.

COMMENCEZ, Milord, dès votre jeunesse, à souffrir la vérité, à l'encourager même, & ne m'accusez pas de vous manquer de respect, si je n'ai pas en vous parlant ce stile flateur que plus d'une langue vénale employe tous les jours à enfler votre vanité. L'ar-

L'arbre eſt diſtingué par le fruit qu'il porte. Que la vertu ſoit donc votre premiére recherche: ſuivez les traces de vos ancêtres, pour mériter comme eux le titre de grand; comme eux dédaignez les actions vulgaires, & prouvez par vos vertus que votre origine eſt illuſtre.

On ne vit jamais, il eſt vrai, briller ſur la table de vos ayeux que fort peu de vaiſſelle platte; mais leur conſcience fut incorruptible. Ils ne rampérent jamais aux levers avec baſſeſſe; jamais leur honneur ne fut engagé. Leurs mains pures rejettérent tout préſent: toujours jaloux du bien de l'Etat, ils le ſervirent en vrais Citoyens; ils furent l'appui de nos Loix; ils portérent ſans ceſſe l'amour de la Patrie dans le cœur; ni penſion, ni honneur n'étoient capables de les ſéduire. On les a toujours entendu parler comme ils penſoient & voter de même: c'eſt ainſi qu'ils ont illuſtré leurs places; c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont acquis le glorieux titre de Grands.

Si trop fier de votre naiſſance & croyant qu'elle vous ſuffit, vous mépriſez le ſçavoir, vous n'êtes qu'un ſot, expoſé à une plus forte lumiére. Quand l'homme d'eſprit foible & bas eſt élevé au premier rang, ſes vices n'en ſont

ſont que plus remarquables. Si vous-même devenant un artiſan de fourberies, vous pouviez jamais condeſcendre à des projets frauduleux, nous vous payerions alors du mépris qui vous ſeroit dû; en cela, Milord, comme en tout le reſte, vous auriez la prééminence.

Qui a rendu votre nom illuſtre? C'eſt la vertu. Votre naiſſance ne vous a tranſmis que le nom, & c'eſt vous ſeul qui pouvez lui conſerver tout ſon luſtre. Ne penſez pas que votre couronne, ou un orgueil indomptable, puiſſe cacher votre ignorance. On n'hérite pas du ſçavoir; il n'eſt que le prix d'une longue & pénible étude. Votre rang, Milord, exige un mérite éminent, & tel que celui qui a fait révérer vos Péres: ſi vous dégénérez, leur gloire augmentera votre opprobre.

Tous les ſoirs & tous les matins un Courier vouloit voir ſes Chevaux manger leur avoine. Cette attention diminuoit à la vérité les profits de l'Hôte, mais auſſi ſes Chevaux avoient tout ce qu'il leur achetoit. Si nous étions en tout auſſi exacts, les rangs élevés ſeroient fort peu lucratifs.

Les Chevaux de notre Courier avoient donc toute leur meſure, & il écoutoit avec joie le bruit

bruit du grain broyé sous leurs dents. Tout à coup survint entre eux un débat ; ils hennissent, piaffent, mordent & ruent. Un Cheval de bât écumant & tournant la tête d'un air courroucé, lança sur eux des regards pleins d'orgueil & de furie.

» Ciel, dit-il, que mon sort est dur! Quoi! » mon illustre naissance est oubliée jusqu'à ce » point! Réduit à un honteux esclavage, état » indigne de mon origine, faut-il encore sup- » porter les viles attaques de ces misérables, » de ces vulgaires haquenées? Voyez ce *Ton-* » *nant* rogneux, cette brute mal née qui ose » écarter ma tête du ratelier? Dinerai-je donc, » moi qui suis un ancien Noble, dinerai-je » des restes impurs de ces animaux ? Quoi! » attaqué, frappé par un ennemi si bas? Que » ma naissance souffre de ces coups! On par- » le encore au Marché-Neuf de mon grand- » pére, & les Maquignons en font l'éloge. Là » tous les ans on se rappelle ses victoires, ses » prix de courses y sont tous enregistrés. On » le voyoit toujours sortir dans la plaine, cou- » vert d'une livrée brillante, & il ne revenoit » que couronné de lauriers, au son des tam- » bours & des trompettes. Voyez donc en

» moi

» moi son fils, vile populace; respectez mon » sang.

» Vain sot, lui dit le Courier, quel respect » fut jamais dû à la vanité? Appren que c'est » ton étourderie & ton cœur bas qui t'ont fait » esclave. Ta jeunesse obstinée ne dédaigna- » t-elle pas d'aprendre à connoitre & à suivre » les mouvemens de la bride? Les Fats de ton » espéce, aveugles pour le vrai mérite, ne se » remplissent la tête que de fantaisies vicieuses. » Et que m'importe qui t'a engendré, rétif, » jaseur, orgueilleux, & sot? Je révère tes an- » cêtres, cela leur est dû; mais, brute inuti- » le, en as-tu plus de mérite? Demande à » tous les Couriers: ils te diront que ton allu- » re est mauvaise. Ne me vante donc plus ta » noblesse qui ne te donne ni force ni pas. » Quel profit t'apportent tes fanfaronades? Tout » bien examiné, un Ane a plus de mérite que » toi. «

Ne nous laissons jamais séduire par l'extérieur. Un Ane doit toujours être traité comme un Ane.

* * *

III. FABLE.

Le Singe qui avoit vu le Monde.

Un Singe désirant de réformer sa Nation, résolut de voyager dans les pays étrangers & d'en étudier les usages. » Les Hommes, se disoit-il, » parcourent ainsi les contrées loin- » taines, pour en rapporter chez eux les belles » maniéres : c'est dans ce glorieux dessein qu'ils » s'exposent à mille dangers, à mille fatigues. » La Sagesse est fort souvent un effet de l'in- » fortune.

Pug partit plein de ces idées. Il rencontra un piége perfide, y fut pris, & puis conduit au marché de la Ville voisine. Mais que son sort devint digne d'envie ! Il eut pour prison la chambre d'une Marquise. Orgueilleux de son esclavage, comme un Amant l'est de ses liens, il gagna de jour en jour la faveur de sa maitresse. Assidu dans tous les lieux où l'affaire du jour, la toilette l'appelle, ses tours imitatifs l'amusent : il boucle ses beaux cheveux, il déploye son éventail, il l'agite ; ses talens & son esprit sont sûrs de briller & d'être vantés dans les cercles, dès que la conversation devient languissante. Enfin tout fier

de

de tant de louanges, il s'imagine posséder supérieurement la galanterie la plus rafinée, & brule de civiliser la République des Singes : il épie l'occasion de briser sa chaine, & retourne à son bois natal.

Ses Confréres aussi-tôt l'entourent, pour considérer sa démarche & sa parure affectée, spectacle étonnant pour eux. Les uns louent ses grands paremens ; d'autres trouvent de mauvais gout son habit richement brodé ; ceux-ci admirent sa petite perruque ; ceux-là sa grande queuë noire & son dos couvert de poudre ; mais tous parlent avec envie de son élégant nœud d'épaule.

» Ecoutez tous & profitez, leur dit-il avec vivacité, » je viens vous rendre polis & sages. » Apprenez à vous connoitre ; pesez bien vo- » tre mérite, & soutenez dignement votre » rang, tout près de celui de la race humaine. » Croyez moi : depuis long-tems je vis & » je converse avec les hommes ; j'en ai étudié » les maniéres & la politesse ; corrigez vous » en m'imitant : Voulez-vous vous enrichir ? » Faites commerce de flateries : sçachez dissi- » muler votre mépris & votre haine ; ne sem- » blez agir que pour vos amis, & ne les em-

» ployez

» ployez en effet qu'à vos vues particuliéres.
» Qu'un sot amour de la vérité n'asservisse pas
» votre esprit ; soyez prompt à mentir pour vo-
» tre avantage. Acharnez vous à noircir le
» mérite : la calomnie est le sel de la conver-
» sation. Prétendez à tout avec impudence,
» & l'on vantera vos talens. Je connois le
» monde : observez moi bien, & vous éga-
» lerez les hommes.

Il fit ensuite une pirouette, & le cercle d'admirateurs marmotte en grimaçant son éloge. Bientôt gonflés d'orgueil, d'envie & de haine, ils déchirent sans distinction : imitateurs zélés de la race humaine, ils marquent chacun de leurs jours par de nouvelles noirceurs.

On peut à ce portrait fidéle reconnoitre maints jeunes sots, trop grands pour être envoyés à l'école, & dont les voyages complétent la folie. Observateurs étourdis de toutes les sotises qui distinguent les fats, ils boivent, jouent & se parent. Ignorants, & dissolus, ils ne sont capables que de dédain & de mépris pour toute espéce de sentiment noble ; leur ame toute entiére est imbibée des poisons du vice.

IV. FABLE.

LE PAPILLON ET LE LIMAÇON.

QUE les Faquins parvenus qui s'oublient jusqu'à l'insolence, rapellent bien la bassesse de leur extraction!

Au Soleil brillant du matin, un Papillon nouvellement né se panadoit sur une rose. La vanité gonfloit son cœur; il déployoit avec fierté ses aîles d'or enrichies d'azur, & la brillante rosée réfléchissoit ses vives couleurs.

Son ami déja oublié, le Limaçon portant sa demeure, se traînoit sur le gazon. Le Papillon l'apperçoit, & tout en colére, il crie au Jardinier : » Pourquoi vous occupez-vous à » délivrer la terre de plantes inutiles? Pourquoi » levé avant le jour vous appliquez-vous à » corriger les saisons? La Pêche se pare-t- » elle de ses couleurs vermeilles? la Prune est- » elle couverte de cette fleur attrayante, pour » plaire à ce vil insecte & flatter son goût! » Ecrasez-moi cet Animal vorace qui déshonore votre Jardin.

» Quelle arrogance! dit le Limaçon. Qu'un » Faquin parvenu devient impudent & stupide!

» Si

» Si tu n'avois pas lassé ma patience à force
» d'injures, je n'eusse jamais révélé ta basse &
» vile extraction, je ne t'eusse pas fait rentrer
» dans la fange dont tu ne fais que de sortir.
» Neuf Soleils ont à peine fait croître les fruits,
» & coloré les fleurs, depuis que je t'ai vû
» naître sous une forme misérable. Insecte vil
» & détesté, tu te traînois avec effort & len-
» teur; tu formois d'inutiles & hideux ouvra-
» ges. Pour moi j'avoue mon humble naissan-
» ce; je naquis Limaçon, & je mourrai tel.
» Mais qu'est-ce qu'un Papillon? Tout au
» plus une Chenille parée; & toute ta race,
» vermine nombreuse, n'engendrera que des
» Chenilles.

V. FABLE.

LE PERSAN, LE SOLEIL ET LA NUE.

EST-IL un Poëte dont le génie brulant soit inspiré par les Dieux mêmes? L'envie pâlit en lisant ses nerveux ouvrages; elle invective, elle extravague, elle séche de douleur. Ses Serpens gonflés de venin appellent avec de longs sifflemens la troupe infernale à leur aide,

& tous les Gagiſtes de *Courl* (*). Ainſi la gloire produit la haine & la calomnie; ainſi le jour rend la nuit ſenſible.

Proſterné devant le Dieu du jour, un Perſan commença ainſi ſa priére accoutumée: » Pére de la lumiére, Soleil qui vois tout & » dont les doux rayons font éclorre les préſens » de la Providence, daigne accepter nos louan» ges, & exaucer nos vœux; ſouri à nos » champs, & rens les fertiles.

Une nue qui ſe rioit de ces marques de reconnoiſſance, obſcurcit tout à coup le *jour*, & ſon orgueil jaloux lui arracha cette plainte.

» Peux-tu, mortel aveugle, adorer un Dieu » ſi foible, que je lui ôte ſon éclat, & me » priver conſtamment d'encens & de priéres? » Rens ton hommage à qui le mérite mieux. Le Perſan tranſporté de zéle repouſſe à l'inſtant par ces mots ſa ridicule calomnie.

» C'eſt le Dieu que j'implore & que je ré» vére, qui t'a formée & élevée dans les airs. » Lorſque tu ès entre lui & moi, je n'en vois » que mieux ta mince ſubſtance. Un ſeul » coup de vent diſſiperoit cent nues comme » toi, réunies enſemble. Auſſi-

* Imprimeur de Libelles.

Auſſitôt un vent frais s'éléve, la nue emportée ſe diſſipe, & l'orbe radieux du jour reparoit dans tout ſon éclat. Ainſi l'on voit s'évanouïr les noires vapeurs de l'envie, & le mérite briller bientôt dans toute ſa gloire.

VI. FABLE.

La Grondeuse et le Perroquet.

Las des calomnies de ſa femme, certain Mari la tançoit ainſi: » Qui ſe permet de calomnier, vit en diſpute avec tout le monde. » Tu ès le hérault de ton infamie; tu déclares » & tu fais la guerre à toute ton eſpéce. Rien » ne peut-il donc réprimer cette langue de » vipére qui n'épargne ni ami, ni ſexe, ni » âge? tous nos voiſins en ſont effrayés. Hé! » bon Dieu! c'eſt comme un torrent qui roule » à grand bruit & que rien n'arrête. Quoi! » tu n'ès jamais fatiguée? Tu ſémeras la diſcorde éternellement, & l'exercice donnera » toujours à tes poulmons de nouvelles forces?

» Mais voyez donc, repliqua-t-elle, qu'il » eſt grave, le ſot! qu'il eſt ſage! Vraiment » il nous refuſera l'uſage du plus beau don de » la Nature? Oh! ne froncez pas le ſourcil.

» Je veux parler & être écoutée. Les fem-
» mes d'aujourd'hui seroient bien à plaindre,
» si on les privoit du privilége qu'on accorde
» à un Perroquet. Vous louez son babil, sa
» chanson criarde, & vous trouvez mauvais
» qu'une femme parle? C'est que vous avez
» juré de blâmer tout ce qu'elles font. «

Après ce bruyant exorde, les réputations entrérent en jeu : Méres, Niéces, Filles & Tantes, tout fut mis en piéces. Plus criarde mille fois que le Perroquet, elle se déchaîne contre tout son sexe : avares, coquettes, laides, intriguantes, tout est exécuté sans procès.

Ce torrent de paroles allarme le Chien, le Chat, les Oiseaux, les Singes; ils s'unissent pour la confondre. Le Singe grommèle autour d'elle, le Chat jure, le Chien glapissant lui mord les talons, la Pie l'appelle de cent noms, & au milieu de tout ce tumulte, le Perroquet réprimande en ces mots sa méchanceté.

» On estime un Perroquet qui jase, mais
» on n'a que du mépris pour une femme ba-
» varde & méchante. On attaque l'honneur
» d'autrui, on se fait un ennemi de tout être
» qui respire; songez, songez, Madame, en

» dila-

» dilatant ainsi vos poulmons, que tous vos » voisins ont des langues. Toute médisante » doit s'attendre à en essuyer dix fois plus qu'el- » le n'en dit. Ces dettes-là sont toujours ac- » quittées avec usure. «

VII. FABLE.

LE CHIEN COUCHANT ET LA PERDRIX.

LA tête haute, le nez au vent, un Chien couchant parcouroit un chaume. Tout à coup il sent quelque proie; il s'en approche en rampant, & fait son arrêt près de la couvée. Aussi-tôt les Chasseurs avertis par lui de la présence du gibier, approchent & tendent leurs rets.

Une Perdrix que l'expérience avoit rempli de sagesse, examinant avec attention ces frauduleux préparatifs, se rit de tous ces soins inutiles. Elle allarme ses petits; ils partent & gagnent le bois, mais elle, avant que d'essayer son aile assurée, voulut tancer cet espion rampant.

» Esclave flatteur du luxe des hommes, vil » instrument de leurs plaisirs, méchant fourbe,

lui dit-elle, » déshonneur de ton espéce, elle
» devroit te désavouer; car autant que je peux
» juger de leurs qualités naturelles, les Chiens
» naissent avec un cœur droit. Avant qu'ils
» s'abaissassent à servir des vûes scélérates, ils
» étoient ou vrais amis, ou ennemis généreux.

Le Chien sourit dédaigneusement, & répond:
» Sûre de ton aile, tu oses m'injurier? va,
» je te pardonne. Tous ceux qui, ainsi que
» toi, habitent dans les campagnes, ne sen-
» tent pas les belles maniéres. Que l'esprit
» rustique est ignare! Il n'appartient qu'aux
» hommes polis de connoître tout mon mérite.
» C'est en rampant comme moi, que l'intri-
» guant qui fait commerce de belles, s'enri-
» chit en accroissant les dettes de la Nation;
» que plaçant tous ses amis sans distinction &
» sans choix, il obtient des récompenses.
» Elevé au sein de la Cour, j'en ai appris les
» usages, & c'est en les pratiquant que j'ac-
» crois sans cesse ma faveur, & que je rends
» heureux tous mes jours.

» Ah! j'aurois deviné, répond la Perdrix,
» quelle a été ton école. » L'esprit souple des
» Valets se plie en un tour de main à tous
» les vices de leurs maîtres. Vous venez de

» la

» la Cour, dites-vous ? Adieu mille & mille
» fois. Elle part & va trouver sa couvée.

VIII. FABLE.

L'Ours dans un Bateau.

A un Fat.

L'Homme qui s'étudie sans partialité doit tous les jours devenir plus sage. Il pése ses projets d'une main fidéle, & la raison seule est le fondement sur lequel son espoir s'éléve. Il fait essai de ses forces, avant que d'entrer dans l'arêne, & il ne s'attire jamais de honte par une sotte imprudence. Il ne quitte pas le rivage, sans connoitre les voiles & la boussole. Il dresse un devis, avant que de bâtir, & ne se livre jamais à de folles entreprises. Il recherche, il étudie les bornes de l'esprit humain, & il marche en deça avec assurance. C'est ainsi que se convainquant de sa propre imperfection, il reprime les vains mouvemens que l'orgueil éléve en son ame.

Si en cherchant à nous connoitre, nous considérons l'homme par toutes ses faces, nous aurons bientôt découvert que parmi les sots que la vanité peut mettre au grand jour, les fats méritent la prééminence. Il

Il en est de tout rang & de toute espéce. La fatuité n'est annexée ni à un sexe ni à un âge : riches & pauvres, grands & petits, tous les hommes y sont sujets. Ils sont tous aveuglés par la vanité, vice qui vit d'ignorance, & qui n'est jamais plus puissant que dans les cerveaux les plus vuides. Pesés dans la balance qu'ils se sont forgée, ils se trouvent d'un poids étonnant; mais à celle de tout autre, ils sont plus légers que l'air même.

Cependant la folie & le ridicule ne sont pas les mêmes dans tous les fats : chacun prétend à son mérite. Il en est de *transcendans en* vanités amoureuses; d'autres éperdûment épris de leur figure & de leur taille, placent leur gloire dans leur parure. D'autres encore ont une vaste & savante Bibliothéque : ils connoissent parfaitement les livres & s'ignorent eux-mêmes.

Mais tous ces genres de fatuité ne peuvent être comparés à celle des Ambitieux. Enflés par le souffle de la flatterie, ils usurperoient avec insolence le gouvernement d'un Royaume entier. Ils ne soupçonnent pas de partialité les louanges les plus grossiéres : à peine même les trouvent-ils justes, tandis que leurs syco-

phan-

phantes confessent que tout ce qu'ils disent n'est que flatterie.

Un Fat de cette espéce est bientôt connu dans tous les rangs & dans tous les états. Politique boursoufflé d'orgueil, il les régle, il les corrige. Le commerce Anglois a-t-il éprouvé quelque dommage considérable? son habileté va le réparer. Notre Fat saisit le gouvernail du Royaume : c'est lui qui va diriger nos flottes. Navigateur consommé & à l'abri de toute critique, il pourroit, s'il le vouloit, commander nos armées navales. Ce n'est pas tout, il est aussi homme de guerre & grand Général. Il ordonne des levées, des augmentations. Profond politique, il exerce les Ambassadeurs aux rôles qu'il prétend leur faire jouer, pour renouer ses ridicules traités. Qu'arrive-t-il? Il faut qu'il emploie toutes les taxes annuelles à déguiser ses sottises. Ses projets mal conçus avortent, & des millions en payent à peine les frais. Mais dans son arrogance, il est inaccessible à la crainte. Plein de confiance en lui-même, il guide la nation sur d'autres écueils, & croit être excellent Pilote. Loin de soupçonner qu'il est ignorant, il s'aveugle sur ses sottises; enfin passant

du

du mal au pire, & manquant de toute ressource, il accuse la fortune & ses événemens imprévûs. De crainte que mes Lecteurs ne se trompent dans l'application, je leur réciterai la fable suivante.

CERTAIN Ours dont les maniéres étoient rudes comme sa fourure, cependant assez expert à grimper les arbres, voloit adroitement tous les ans & à l'insçû de ses confréres. Enrichi de cette façon du produit des travaux & des soins d'autrui, il s'enorgueillissoit de ses fourberies. Elles le rendirent si vain, qu'il ne vit au-dessus de lui aucune entreprise. *Génie* universel, il possédoit toutes les Sciences, il exerçoit tous les Arts. Bruyant, fier, affairé, brouillon, son ignorante présomption ne fut jamais contredite; il se fit un parti nombreux.

Emerveillées de son savoir, les autres Bêtes le regardoient comme un Ours vraiment prodigieux. Avoient-elles un butin commun? c'étoit lui qui faisoit les parts : il eût trouvé même à rapiner sur le partage d'un Poulet. Il s'éleva par degrés, & il prétendit être payé en qualité de Boucher. Enfin, après avoir comblé la mesure de son arrogance, il voulut présider à tout. Le lourdaut pouvoit, disoit-

il,

il, tromper cent fois les meilleurs Chiens : il paſſoit de loin les Renards en fineſſe & en ſtratagêmes.

Il ſe promenoit un jour le long de la Mer, & un bateau armé de rames, de voile & de gouvernail flottoit à l'ancre près du rivage. Le Fat ſe tournant vers ſa ſuite, lui parle ainſi d'un air ſuffiſant.

„ Que les hommes ſont ignorans en tou- „ tes ſortes d'Arts & de Sciences! Ah! que „ je ris de bon cœur de leurs écoles pédan- „ teſques! Qu'eſt-ce que leurs bouſſoles & „ toutes leurs régles? fatras inutile. C'eſt moi „ que vous allez voir conduire ce gouvernail „ d'une griffe sûre, & les hommes en m'ob- „ ſervant pourront connoitre leur ignorance. " Il dit, gagne le bateau, & y grimpe avec hardieſſe. Tous les animaux, étonnés de ſon ſçavoir, bordent le rivage. L'Ours léve l'ancre & pouſſe au large; la voile flotte de tous les côtés, le bateau ſans leſt ſe panche, les vagues y entrent, le vent le pouſſe au hazard, la rame ſe briſe, le gouvernail ſe détache. L'Ours comptant toujours ſur ſa ſcience, va, court de la proue à la poupe, juſqu'à-ce qu'échouant ſur du ſable, le bateau fracaſſé

s'arrête.

s'arrête. Tous les Poiſſons le voyant dans cette détreſſe, le baffouent, le raillent; les Goujons même ſe rient de ſa vanité; le Marinier s'avance en criant, jurant, menaçant; il ſaiſit le ſot animal, le bat, l'enchaine, le traine à terre; & les huées des rieurs font retentir le rivage.



ARTI-

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LA MORT DE M. DE FONTENELLE,

Suivies d'un Dialogue. *

LA Religion avoit consacré chez les Anciens l'usage d'élever des monumens aux héros, aux citoyens utiles, aux génies dont la patrie déploroit la perte.

Cette récompense accordée après la mort étoit une leçon pour les vivants; en immortalisant le mérite, elle perpétuoit les modèles, & le tribut de la reconnoissance sembloit être l'ouvrage de la politique.

Nous admirons encore aujourdhui les restes précieux de ces monuments respectés par les tems & par la barbarie; mais notre admiration

* Par Mr... Membre de l'Acad. de .. où ces deux Piéces furent lues peu de tems après la mort de Mr. De Fontenelle.

tion ſtérile ne nous porte que rarement à les imiter. La mémoire des grands hommes n'obtient le plus ſouvent parmi nous qu'un froid panégyrique, une ſéche épitaphe, quelquefois même une épigramme. Nous nous en raportons à l'hiſtoire du ſoin de tranſmettre leur *gloire* à la poſtérité, & nous ne faiſons pas attention que cette gloire demeure inconnuë & dès lors infructueuſe pour le commun des hommes, parmi leſquels il en exiſte peut-être qui n'attendent que des exemples éclatans pour ſe porter aux grandes choſes ; le ſoldat ſçait-il ſi *Quinte Curce* a écrit ? quel effet ne produiroit pas à la tête d'un camp la ſtatuë du Maréchal *Fabert* ?

Telles ſont les idées qu'a fait naître dans moi la mort de ce littérateur célébre qui embraſſa tous les genres & les a tous éclairé, qui dédaignant de peindre les grands effets des paſſions, déja connus, ſaiſit & exprima le premier le détail délicat des objets qui les excitent & les entretiennent, qui par un art enchanteur prêta tant d'aménité à l'eſprit & de fineſſe au ſentiment, orna la ſcience des attraits de l'eſprit, rendit utiles les ſujets d'agrémens, & cacha ſous des fleurs l'auſtérité même de la morale.

Quels

Quels honneurs n'eût pas rendu l'antiquité à la mémoire de Mr. de Fontenelle ? les Artistes se seroient crûs heureux d'avoir à immortaliser en même tems leurs talens & les siens; les arts reconnoissans se seroient réunis pour lui dresser un monument, le gout en eût tracé le dessein, la Géometrie en eût réglé les proportions; on eût vû les Muses pleurer chacune en particulier celui qui les avoit toutes honorées; on eût vû la Physique levant le voile obscur qui la rendoit autrefois invisible au grand nombre, se montrer avec des traits brillants faits pour plaire à tous les yeux, & dans l'attitude de la douleur renverser le flambeau qu'elle a reçu de lui. Plus loin eût paru le génie de la musique embrassant celui de la poësie, qui lui mérita sa gloire, & tous deux unissants des sons lugubres à des plaintes touchantes, tandis que les Graces éplorées se seroient empressées d'orner le Mausolée de guirlandes, que des bergers charmants, mais tous en pleurs, leur auroient présentées.

Au bas on eût lû ces mots : *Au plus aimable des Philosophes, au plus Philosophe des beaux esprits.*

Un pareil trophée seroit capable sans doute de

développer lui ſeul le germe de l'émulation & des talents ; ſi notre ſiécle néglige de l'élever, les lettres doivent faire leurs efforts pour y ſupléer ; c'eſt aux Académies que Mr. de Fontenelle illuſtra, c'eſt aux maitres de l'art qu'eſt réſervé ce ſoin, je le ſçai, & je ne mêlerai point ma foible voix à leurs accens mâles & éloquents. Mais qu'il me ſoit permis du moins de m'occuper de ſa mémoire ; c'eſt dans cette vue que j'ai hazardé de mettre en action ſon éloge & ſon caractère ; les Dialogues des morts m'en ont donné l'idée ; je ne chercherai *point* à juſtifier la foibleſſe de la copie ; les grands hommes ſont nés pour ſervir de modèle ; chercher à les imiter, c'eſt un aveu libre de l'admiration qu'ils inſpirent ; leur reſter inférieur, c'eſt l'hommage forcé que l'on rend au génie.



HER-

HERMIONE ET FONTENELLE.

DIALOGUE.

HERMIONE.

VOilà donc enfin cet homme rare qu'on annonce ici depuis si longtems, & dont on parle avec tant d'éloges. Vous avez, dit-on, fait beaucoup d'honneur à l'esprit des morts, je suis curieuse de sçavoir si le votre soutiendra sa réputation parmi eux.

FONTENELLE.

Il seroit injuste d'en juger aujourd'hui; après le trajet que je viens de faire, il est permis de n'avoir pas l'esprit bien présent; je n'eus cependant jamais plus d'envie d'en montrer, car je juge aisément que vous avez joui d'une grande beauté.

HERMIONE.

Ah! ne me parlez pas de cette chimère qui m'a si mal servie; c'étoit une fleur dont le suc fut envenimé; elle servit à parer le malheur; & ne put ramener l'infidéle *Pyrrhus*.

FONTENELLE.

Quoi! vous êtes cette *Hermione* dont le rival de mon oncle a si bien peint la jalousie

& les fureurs; je n'ai jamais conçû comment vous aviez pû vous abandonner à ces folles passions; car enfin vous étiez belle, *Oreste* amoureux & aimable, vous vous vengiez si bien en l'aimant!

HERMIONE.

Ce que vous proposez là est très juste dans la spéculation; mais de bonne foi, croyez-vous que cela fût en mon pouvoir? Lorsqu'on a un cœur, n'a-t-on pas un maitre? Vous qui parlez, vous l'avez peut-être éprouvé cent fois.

FONTENELLE.

Non; j'ai souvent chanté l'amour & ses chaînes; rarement je m'y suis soumis. Il est à la vérité une autre jalousie à laquelle il étoit naturel que je succombasse, c'est celle que la manie de l'esprit enfante; mais j'ai sçu m'en deffendre aussi, parce que j'ai calculé que la célébrité ne valoit pas le bonheur.

HERMIONE.

Comment? vous voudriez comparer de petites rivalités d'auteurs, à la phrénésie d'une ame enflammée & jalouse?

FONTENELLE.

Votre surprise ne m'étonne pas; nous ne sommes guéres instruits que de ce qui intéresse

nos

nos goûts. Vous pouvez m'en croire moi sur cet article : j'ai peu connu l'envie, mais bien les envieux ; tandis que l'une fuyoit devant moi, les autres me poursuivoient sans cesse. J'ai vû chez les Auteurs les mêmes symptomes de jalousie qu'on remarque chez les femmes, j'y ai observé les mêmes nuances, les mêmes gradations. En général, le moindre écrivain est à ses propres yeux l'émule du premier génie, ainsi que le minois le plus commun se croit en droit d'être jaloux de la plus belle femme. Des deux côtés on voit les droits de la naissance multiplier les prétentions de l'envie ; l'Empereur *Adrien*, parce qu'il barbouille de la toile & du papier, se déclare le rival de tous les peintres & de tous les poëtes, & la Princesse méprise en public la jolie bourgeoise qu'elle déteste en particulier ; en un mot il n'est point de situation plus ressemblante que le début d'une femme & d'un auteur dans le monde : ainsi que la cohorte féminine, la troupe litteraire est attentive, & la malignité en arrêt ; on attend l'objet nouveau, & son sort est déja décidé ; s'il plait, il a tort ; on s'indigne de ses succès, ou l'on jouït de ses revers. Le mal est contagieux, la jalousie produit la jalousie ; le

nouveau venu repousse bientôt le trait qui l'a frapé, celui qu'il atteint le rejette à son tour, de proche en proche le venin de l'envie s'insinue, fermente & se fortifie; l'univers entier est jaloux. Jusques là le mal n'est pas grand, la guerre est générale sans être sanglante, cette jalousie peut même produire de l'émulation dans les auteurs & de la coquetterie chez les femmes, & ce sont les principes de l'art de plaire. Mais la rivalité devient-elle personnelle & l'objet d'une passion? on voit la jalousie puiser des larmes dans les yeux de la joie; elle allume les flambeaux de la haine, tout devient permis à sa vengeance, l'amour outragé a recours au fer & au poison, le bel esprit humilié donne la mort en employant les siflets & l'épigramme.

Vous reconnoissez en vous l'amante jalouse; jugez par un trait des fureurs de l'auteur envieux. Vous avez pû faire ici connoissance avec le célebre *Adisson*; *Dennis* son ennemi juré, outré du succès qu'avoit eu la tragédie de *Caton*, se livra à un travail si opiniâtre pour prouver qu'elle étoit tirée d'une piéce Françoise qui n'exista jamais, que la fiévre le saisit, & sur le point d'expirer, un de ses parents lui de-

man-

mandant ce qu'il ſentoit, il ne put répondre qu'un mot, *La Critique.*

Vous voyez que ſi en amour la jalouſie eſt la fiévre du cœur, elle eſt dans les lettres le délire de l'eſprit.

HERMIONE.

Vous en direz tant qu'il faudra bien vous croire ſur votre parole; mais vous qui jouïſſiez d'une ſi grande réputation, comment donc avez-vous pu échaper à l'envie?

FONTENELLE.

Encore une fois j'y ai été expoſé plus que perſonne, & comment l'aurois-je évité? Qu'une jeune beauté ſe préſente avec une mode nouvelle qui embelliſſe ſes traits & nuiſe à ceux des autres, ſes graces ſont un crime, on la condamne ſans l'entendre. C'eſt ainſi que j'eus l'imprudence de m'annoncer. Venu ſur la fin d'un ſiécle où l'on avoit renouvellé & rabillé toutes les idées des anciens, il ne me reſtoit plus qu'à glaner, ou à créer une maniére nouvelle qui les rajeunit encore pour les faire reparoitre avec éclat; je l'entrepris, & j'eus contre moi tous les apôtres fanatiques de la docte antiquité; on cria au novateur, à l'hérétique:

heureusement quelques-uns me crurent, & comme le sectateur va toujours plus loin que le sectaire, mes disciples outrerent si bien mes principes qu'ils attirérent sur eux tous les brocards; je devins donc spectateur des troubles que j'avois excités, on oublia leur origine, & je ne vis plus la jalousie qu'en perspective; convaincu qu'elle ne devoit effrayer que les femmes coquettes & les auteurs médiocres, je pris le parti d'en rire, & peu à peu mon nom devint célèbre; enfin (on ne peut dire ici que la vérité, ainsi il est permis de s'y louer) bientôt ma réputation s'établit si bien, que je vis pendant ma vie deux siécles se disputer l'honneur de m'avoir possedé, comme sept villes de la Gréce se disputoient la naissance d'*Homére* après sa mort.

HERMIONE.

Je conçois comment parvenu à ce point vous ne futes pas tenté de porter envie à vos confréres; mais avant d'arriver là, vous eutes sans doute à combatre bien des rivaux, & leurs succès dûrent au moins vous humilier.

FONTENELLE.

Bien loin de là, je leur dûs peut-être ceux que j'éprouvai moi-même. Voulez-vous sçavoir

voir mon ſecret? je traitai la gloire comme vous auriez dû traiter l'amour : je jouïs de celle qui me vint chercher, ſans courir après celle qui me fuyoit ; de là vint l'étonnante diverſité qu'on remarqua dans mes ouvrages. *Auſone* avoit une ſtatuë de *Bacchus* qui raſſembloit en elle les traits de toutes les Divinités de l'Olimpe ; il diſoit de cette ſtatuë que ce n'étoit pas ſeulement un Dieu, mais un *Pantheon* tout entier ; ce mot auroit pû s'apliquer à mon eſprit ; l'univerſalité parut ſon partage, & mes rivaux ne pouvoient le ſuivre : étoient-ils au moment de me dévancer dans la carriére que je parcourois? je me jettois à l'inſtant dans une route qui leur étoit inconnuë ; c'eſt la ſeule vengeance que je me permis ; je me diſois alors : Leur gloire n'eſt pas la mienne, mais la mienne vaudra bien celle qu'ils ont.

HERMIONE.

Vous ne me perſuaderez pas que nous puiſſions de ſang froid nous voir arracher un bien dont la poſſeſſion nous flatte ; un raiſonnement, quelque beau qu'il ſoit, ſuffit-il pour apaiſer à notre gré les mouvemens impétueux de notre ame? quand même il convaincroit l'eſprit, parviendra-t-il à perſuader le cœur?

FON-

FONTENELLE.

Eh ne croyez pas que cela soit si difficile ; par qui la jalousie est - elle produite ? par l'amour propre & la sensibilité ; l'amour propre nous fait envisager comme un larcin humiliant la préférence qu'obtient un rival ; dès lors notre sensibilité s'affecte & introduit l'envie dans nos cœurs. Or qu'on fasse changer d'objet à l'amour - propre, & qu'on lui donne un degré de plus, la sensibilité en aura cent de moins, & cela est fort aisé, voici comment ; si par exemple dans les premiers instants que vous soupçonnates *Pirrhus* d'être sensible aux charmes d'*Andromaque*, vous vous fussiez bien persuadée que vous étiez infiniment plus belle & plus aimable qu'elle, & que *Pirrhus* de son côté vous étoit attaché par trop de liens pour vous préférer une Troyenne, n'est - il pas vrai que votre ame auroit conservé sa sérénité ? Je veux que l'infidélité de *Pirrhus* eût éclaté au point de ne laisser aucun doute ; eh bien, qui vous empêchoit alors de voir dans *Oreste* un Prince bien plus grand, bien plus digne de la fille de *Menelas* ? le mépris vous vengeoit, la fierté vous consoloit, & l'amour - propre flatté enchainoit le bonheur sur vos pas. Combien

ai-je

ai-je vû d'auteurs qui réduits à méprifer le public lui-même n'en paroiffoient que plus heureux & ne s'en eftimoient que davantage ? Que vous dirai-je enfin ? j'ai toujours penfé que les tourmens de la jaloufie fuffifoient feuls pour en corriger ; cette phrénéfie dans une ame fenfible eft comme le fcrupule chez les dévots, elle prive le cœur de la douceur d'aimer & de plaire à ce qu'il aime ; on a fi bien dit, qu'on ne devoit plus être jaloux dès qu'on avoit fujet de l'être.

HERMIONE.

Allez ; vous avez plus réflechi que moi, mais j'ai mieux fenti que vous ; le cœur eft un tyran qui lui-même eft efclave de fes paffions ; cette férénité dont vous faites gloire, vous avez crû la devoir à la Philofophie, elle apartenoit à votre tempérament ; le tempérament ne difpofe que trop fouvent des vertus & des vices ; croyez-moi, on a fa jaloufie comme fa phyfionomie ; elle porte l'empreinte du caractère qui la produit ; & n'imaginez pas que le tems ait pu adoucir en moi l'horreur de l'affront que j'ai reçu ; la curiofité de vous connoitre a fufpendu quelques inftants mes fureurs, mais l'accès n'en fera que plus fort : telle

telle est la vraie jalousie ; c'est un volcan dont le calme trompeur est toujours la menace d'une éruption plus violente : adieu, je vai trouver l'infidèle & l'accabler de nouveaux reproches.

FONTENELLE.

Et moi je vai embrasser mes amis & chercher mon cher *Descartes* ; je lui dois un compliment sur ses pauvres tourbillons.



MA-

MAHOMET ET MANDRIN.

DIALOGUE. *

MAHOMET.

QUel eſt ce miſerable qui porte encore ſur lui les preuves de ſon ſuplice, & qu'on introduit dans ce lieu deſtiné aux grands hommes?

MANDRIN.

Et qui êtes-vous pour me diſputer ce titre? Depuis que vous êtes dans l'Enfer, êtes-vous encore à ſçavoir que les jugements des hommes n'y ſont comptés pour rien? la convention les détermine; on juge ici comme la poſtérité, on examine l'homme & l'entrepriſe, on oublie la qualité & l'événement.

MAHOMET.

Mr. le roué, vous me paroiſſez un raiſonneur, je le vois bien; vous ignorez à qui vous parlez; vous ne pouviez vous attendre à vous trouver à côté de *Mahomet*.

MANDRIN.

Vous *Mahomet*! je ne m'étonne plus ſi vous prenez un ton ſi haut; ſans doute vous vous croyez encore parmi vos circoncis; je n'ai pas l'hon-

* Par l'Auteur du précédent.

l'honneur de l'être, mais il vous sied mal de me traiter avec mépris; car afin que vous le sachiez, je suis votre confrére, chef de parti comme vous, & qui plus est, législateur: il suffit d'oser, j'ai levé le masque, j'ai formé une secte, le crime l'a soutenuë, la hardiesse m'a justifié: notre fin, je l'avouë, a été bien différente; *la Mecque* a élevé un temple à *Mahomet*, & *Valence* un échaffaut à *Mandrin*.

MAHOMET.

Votre nom m'apprend ce que vous avez fait bien mieux que votre sotte comparaison; ce vil nom a été cent fois repeté dans les enfers par un tas de malheureux qui vous ont dévancé; leurs chatiments auroient bien dû vous rendre sage.

MANDRIN.

Je les plains, & j'ai dû les venger: ils ont cru en moi comme les 70. Mecquois croyoient en vous; s'ils eussent suivi la fortune d'un *Mahomet*, ils passeroient aujourdhui pour des martirs de l'Alcoran, on revéreroit leur mémoire. Mais pourquoi, s'il vous plait, ma comparaison a-t-elle le malheur de vous déplaire? j'en conviens, j'ai joué sur un plus petit théâtre que vous, une piéce dont le sujet

étoit

étoit moins grand que le vôtre, mais si la réussite a été différente, au fond la conduite est à peu près la même; daignez m'entendre.

Né sans bien, mais avec du cœur, je rougis de bonne heure ainsi que vous de n'être pas assez riche pour être un grand homme; je tentai plusieurs voyes pour arriver à la fortune; vous vendites des chameaux, je vendis des mulets; mais bientôt pour franchir les limites qui se trouvoient entre la gloire & nous, nous conçumes le projet le plus hardi, vous de détruire vos Prêtres, & moi nos Fermiers. Le glaive à la main vous prêchates votre Religion, le pistolet au côté j'apportai ma contrebande; vous vous annonçates pour avoir en main la cause de Dieu, je me donnai pour le vengeur de celle du Peuple; nous trouvames des fanatiques & des martirs. Le merveilleux est l'appas dont il faut charger l'hameçon qu'on jette au peuple; les prodiges sont ses argumens; je me fis passer pour l'instrument des Puissances étrangéres, vous pour l'ami particulier de l'Ange Gabriel; la foule nous crut, nos armes soumirent les incrédules, votre religion s'établit, & je vendis mon tabac. On assure que l'adresse put seule mettre le sceau à votre gloi-

re, la ruſe ſeule put arrêter mes ſuccès, & l'intrépidité qui ſignala ma mort, la rend auſſi célébre que la vôtre, qui certainement fut très-brillante : enfin au livre de votre loi j'oppoſe mon teſtament ; vous le ſoutiendrez peut-être apocriphe : & ne ſçait-on pas auſſi *que* de moitié avec un Juif, le R. P. *Sergius* † vous dicta ce divin Koran, qu'à force d'y rêver vous eutes le bon eſprit de rendre bien ſublime & bien obſcur. *Ali* votre gendre eut l'honneur de l'expliquer après vous, il prêcha en votre nom & tranſmit à vos deſcendans le droit ſacré de ne payer aucun impôt; *puiſſe Piémontois* & ſes ſucceſſeurs réuſſir ainſi dans leur miſſion, prêcher comme *Ali* & ne pas finir comme moi !

Eh bien, Seigneur *Mahomet*, s'il eſt prouvé que je vous reſſemble à tant de titres, conſerverez-vous tant de mépris pour votre imitateur ?

MAHOMET.

Vous avez embelli votre portrait aux dépens du mien ; mais je ne m'attendois pas, je l'avouë, à vous trouver autant de rapport avec moi ; je vous plains, en changeant d'objet vous auriez pû devenir un grand homme.

MAN-

† Moine Grec.

MANDRIN.

Non, je sçai me connoitre ; *Minos* est juste ; il m'a placé parmi les Génies hardis, il m'a mis à côté de vous. Je vois en ces lieux des *Alexandres*, mais j'y vois aussi des *Erostrates*. Il n'y a de grand homme que celui qui enrichit l'humanité par des bienfaits ou des vertus. Eh ! je vous prie, qu'avons-nous fait pour elle ? Vous avez bouleversé la moitié de l'Univers, pour lui donner des préjugés nouveaux & une erreur de plus ; vous lui avez ôté de vieilles chaines, pour l'asservir à des entraves plus lourdes. Quel bien revint-il aux Orientaux d'avoir quitté leurs dogmes pour les vôtres ? Le Peuple fut-il plus heureux ? les Juges plus respectés ? l'infortune plus secouruë ? le Commerce plus florissant ? Non sans doute, & votre barbare politique alla même jusqu'à détruire la gloire de l'Etat & la ressource des malheureux, en enfouïssant dans les ténébres ces Arts brillans que le génie cultive, & dont le sage jouït. Pour moi du moins j'avois dans mon entreprise un prétexte qui me justifioit ; le bien public étoit étroitement lié à mon intérêt particulier ; si j'eusse terrassé l'hydre que je combattois, le Commerce secoüoit ses chai-

nes, la liberté reprenoit ses droits, & le fruit de la victoire apartenoit au peuple : mais non, je suis de bonne foi, ce ne fut point là mon but, ainsi que vous je ne travaillai que pour moi.

MAHOMET.

Comment, vous voulez me refuser le titre de grand homme, vous, Mandrin, tandis que l'Orient entier me regarde comme un Dieu?

MANDRIN.

Et qu'est-ce que c'est que l'opinion des hommes? fille de l'intérêt ou des préjugés, peut-elle servir de régle lorsqu'il s'agit d'aprécier? On se fait un nom parmi les siens, dans sa cotterie, dans son village; on en impose à ses sujets, à ses esclaves, à ses sectateurs; voilà le lot du génie & du talent; mais n'en demandez pas davantage; la vertu seule a des droits sur l'universalité; l'estime qu'on n'accorde qu'à la fortune incertaine comme elle, varie sans cesse; les uns tournent la lunette du côté qui grossit & qui raproche, les autres prennent celui qui rapétisse & éloigne; voit-on jamais l'objet réel? J'étois un vainqueur, un héros dans le Château de Rochefort; je fus un brigand, un scélérat dans la

pri-

prison des Fermiers. Livré à leurs Juges, l'infamie & les supplices terminérent mes jours; si j'étois mort entre les bras du *Major*, de *Piémontois* & de leurs braves compagnons, ils m'eussent élevé un Mausolée, & les Entrepreneurs des manufactures du tabac de Chambery y viendroient en pélérinage. Vous qui êtes un Dieu à Medine, la moitié de la terre se rit de vous, tandis que l'autre vous encense; malgré Mr. de *Boulainvilliers* qui vous a cru envoyé du Ciel pour punir les Chrêtiens, à Rome vous êtes un faussaire, on vous regarde en France comme un fou, & peut-être chez les Philosophes de Constantinople, passez-vous secrettement pour un imposteur, & votre *Alcoran* pour un chiffon.

MAHOMET.

De grace ménagez vos termes, & songez que si l'on peut en quelque sorte excuser en vous le crime de contrebande, vous ne vous laverez jamais du tort que vous avez fait au public lui-même en faisant la fausse monnoye.

MANDRIN.

Ah c'est là où je vous attendois; en effet, est-il une fausse monnoye plus hardie que votre Religion? le culte en est absurde, la mo-

rale relâchée, les moyens odieux; & l'on sait que pour satisfaire vos desirs effrénés, vous avez imaginé votre polygamie qui humilie les femmes en énervant les hommes.

MAHOMET.

Vous me paroissez bien mal instruit; il me seroit aisé de vous répondre si j'en avois le tems: mais sachez en un seul mot, que j'avois trois sortes de gens à convaincre. Je proposai ma morale aux sages; aux Prêtres j'opposai la force, je jettai le culte au peuple. Si je proscrivis les sciences, j'eus aussi mes *raisons*: je vis les quadrupedes guidés par leur instinct seul traverser sans crainte un grand fleuve à la nage, & l'homme s'y noyer parce qu'il raisonnoit. Quant à la polygamie, j'ai laissé les choses dans l'ordre prescrit par l'usage & par le climat; & n'allez pas croire ce qu'on vous dit des femmes de ma secte; la contrainte où elles semblent être, est adoucie par l'éducation: loin de les humilier, elle ouvre un nouveau champ à leur amour propre; l'ambition les dédommage; le cœur ne perd jamais ses droits. A l'égard des hommes, j'avois d'abord pensé comme vous, j'avois cru qu'il seroit utile de reprimer leurs penchans;

mais

mais écoutez le rêve que je fis. Je vis un grain de froment placé à côté d'un œuf; je dis, Je voudrois bien faire couver cet œuf, mais je ne veux pas que le poulet qui naitra mange le grain de froment; s'il le mange, il sera roti. L'Ange m'apparut & parla ainsi: Sois juste; si tu ne veux pas que le grain soit mangé, ou ne fai pas couver l'œuf, ou bien ôte le grain avant de faire éclorre le poulet, dont le penchant naturel sera de le manger. Si le grain reste là, tu exposes volontairement le poulet; pourras-tu le blâmer ou le punir?

MANDRIN.

Bon! vous venez à moi me parler de votre Ange......

MAHOMET.

J'entends le fidèle *Ali* qui m'appelle; il m'amène une *Ouri* charmante. Adieu, soyons amis, Mandrin, je vous promets une place dans mon Paradis.

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur l'usage & sur l'abus de la Philosophie dans les matiéres de Goût. *

L'Esprit philosophique, si célébré chez une partie de notre nation & si décrié par l'autre, a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires ; dans les Sciences, il a mis des bornes sévères à la manie de tout expliquer, que l'amour des systèmes avoit introduite ; dans les Belles-Lettres, il a entrepris d'analyser nos plaisirs & de soûmettre à l'examen tout ce qui est l'objet du *goût*. Si la sage timidité de la physique moderne a trouvé des contradicteurs, est-il surprenant que la hardiesse des nouveaux littérateurs ait eu le même sort ? elle a dû principalement révolter ceux de nos écrivains qui pen-

* Par Mr. d'Alembert.

penſent qu'en fait de *goût* comme dans des matiéres plus ſérieuſes, toute opinion nouvelle & paradoxe doit être proſcrite par la ſeule raiſon qu'elle eſt nouvelle. Il nous ſemble au contraire que dans les ſujets de ſpéculation & d'agrément on ne ſauroit laiſſer trop de liberté à l'induſtrie, dût-elle n'être pas toûjours également heureuſe dans ſes efforts. C'eſt en ſe permettant les écarts que le génie enfante les choſes ſublimes; permettons de même à la raiſon de porter au haſard & quelquefois ſans ſuccès ſon flambeau ſur tous les objets de nos plaiſirs, ſi nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La ſéparation des vérités & des ſophiſmes ſe fera bientôt d'elle-même, & nous en ſerons ou plus riches ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philoſophie appliquée aux matiéres de *goût*, eſt de nous guérir ou de nous garantir de la ſuperſtition littéraire; elle juſtifie notre eſtime pour les anciens en la rendant raiſonnable; elle nous empêche d'encenſer leurs fautes; elle nous fait voir leurs égaux dans pluſieurs de nos bons écrivains modernes, qui pour s'être formés ſur eux, ſe croyoient par une inconſéquence modeſte fort infé-

inférieurs à leurs maîtres. Mais l'analyse métaphysique de ce qui est l'objet du sentiment ne peut-elle pas faire chercher des raisons à ce qui n'en a point, émousser le plaisir en nous accoutumant à discuter froidement ce que nous devons sentir avec chaleur, donner enfin des entraves au génie, & le rendre esclave & timide? Essayons de répondre à ces questions.

Le *goût*, quoique peu commun, n'est point arbitraire; cette vérité est également reconnue de ceux qui réduisent le *goût* à sentir, & de ceux qui veulent le contraindre à raisonner. Mais il n'étend pas son ressort sur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art est susceptible. Il en est de frappantes & de sublimes qui saisissent également tous les esprits, que la nature produit sans effort dans tous les siecles & chez tous les peuples, & dont par conséquent tous les esprits, tous les siecles, & tous les peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les ames sensibles & qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espèce ne sont que du second ordre, car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites & de délicatesse pour être

être senties; aussi sont-elles plus fréquentes parmi les nations chez lesquelles les agrémens de la société ont perfectionné l'art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, est proprement l'objet du *goût*, qu'on peut définir, *le talent de démêler dans les ouvrages de l'art ce qui doit plaire aux ames sensibles & ce qui doit les blesser.*

Si le *goût* n'est pas arbitraire, il est donc fondé sur des principes incontestables; & ce qui en est une suite nécessaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'art dont on ne puisse juger en y appliquant ces principes. En effet la source de notre plaisir & de notre ennui est uniquement & entiérement en nous; nous trouverons donc au-dedans de nous-mêmes, en y portant une vûe attentive, des régles générales & invariables de *goût*, qui seront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soûmises. Ainsi le même esprit philosophique qui nous oblige, faute de lumiéres suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du *goût*, nous porter à la

la discussion. Mais il n'ignore pas en même tems, que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiére que ce soit, nous devons desespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toûjours pour nous derriére un nuage : vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a su réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiére de *goût*, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniére de sentir. C'est jusques-là que le philosophe remonte, mais c'est-là qu'il s'arrête, & d'où par une pente naturelle il descend ensuite aux conséquences.

La justesse de l'esprit, déjà si rare par elle-même, ne suffit pas dans cette analyse ; ce n'est pas même encore assez d'une ame délicate & sensible ; il faut de plus, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, ne manquer d'aucun des sens qui composent le *goût*. Dans un ouvrage de Poésie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au sentiment, tantôt à la raison, mais toûjours à l'organe ;

les

les vers sont une espèce de chant sur lequel l'oreille est si inexorable, que la raison même est quelquefois contrainte de lui faire de legers sacrifices. Ainsi un philosophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reste, sera un mauvais juge en matiére de Poésie. Il prétendra que le plaisir qu'elle nous procure est un plaisir d'opinion; qu'il faut se contenter, dans quelque ouvrage que ce soit, de parler à l'esprit & à l'ame; il jettera même par des raisonnemens captieux un ridicule apparent sur le soin d'arranger des mots pour le plaisir de l'oreille. C'est ainsi qu'un physicien réduit au seul sentiment du toucher, prétendroit que les objets éloignés ne peuvent agir sur nos organes, & le prouveroit par des sophismes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'oüie & la vûe. Notre philosophe croira n'avoir rien ôté à un ouvrage de Poésie, en conservant tous les termes & en les transposant pour détruire la mesure, & il attribuera à un préjugé dont il est esclave lui-même sans le vouloir, l'espèce de langueur que l'ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercevra pas qu'en rompant la mesure, & en renversant les mots, il a détruit l'harmonie qui résul-

résultoit de leur arrangement & de leur liaison. Que diroit-on d'un musicien qui pour prouver que le plaisir de la mélodie est un plaisir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en transposant au hasard les sons dont il est composé?

Ce n'est pas ainsi que le vrai philosophe jugera du plaisir que donne la Poésie. Il n'accordera sur ce point ni tout à la nature ni tout à l'opinion; il reconnoîtra que comme la musique a un effet général sur tous les peuples, quoique la musique des uns ne plaise pas toûjours aux autres, de même tous les peuples sont sensibles à l'harmonie poétique, quoique leur poésie soit fort différente. C'est en examinant avec attention cette différence, qu'il parviendra à déterminer jusqu'à quel point l'habitude influe sur le plaisir que nous font la Poésie & la Musique, ce que l'habitude ajoûte de réel à ce plaisir, & ce que l'opinion peut aussi y joindre d'illusoire. Car il ne confondra point le plaisir d'habitude avec celui qui est purement arbitraire & d'opinion; distinction qu'on n'a peut-être pas assez faite en cette matiére, & que néanmoins l'expérience journaliere rend incontestable. Il est des plaisirs

qui

qui dès le premier moment s'emparent de nous; il en est d'autres qui n'ayant d'abord éprouvé de notre part que de l'éloignement ou de l'indifférence, attendent pour se faire sentir, que l'ame ait été suffisamment ébranlée par leur action, & n'en sont alors que plus vifs. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'une musique qui nous avoit d'abord déplu, nous a ravis ensuite, lorsque l'oreille à force de l'entendre, est parvenue à en démêler toute l'expression & la finesse? Les plaisirs que l'habitude fait goûter peuvent donc n'être pas arbitraires, & même avoir eu d'abord le préjugé contre eux.

C'est ainsi qu'un littérateur philosophe conservera à l'oreille tous ses droits. Mais en même tems, & c'est-là sur-tout ce qui le distingue, il ne croira pas que le soin de satisfaire l'organe dispense de l'obligation encore plus importante de penser. Comme il sait que c'est la premiére loi du style, d'être à l'unisson du sujet, rien ne lui inspire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la versification: une prose médiocre & naturelle lui paroît préférable à la poésie, qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choses: c'est

c'eſt parce qu'il eſt ſenſible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes; encore leur préfere-t-il les beautés de ſentiment, & ſur-tout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une maniére noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne ſuffit pas à un Philoſophe d'avoir tous les ſens qui compoſent le goût, il eſt encore néceſſaire que l'exercice de ces ſens n'ait pas été trop concentré dans un ſeul objet. Malebranche ne pouvoit lire ſans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans ſon ſtyle les grandes qualités du Poëte, l'imagination, le ſentiment & l'harmonie; mais trop *excluſi*vement appliqué à ce qui eſt l'objet de la raiſon, ou plûtôt du raiſonnement, ſon imagination ſe bornoit à enfanter des hypothèſes philoſophiques, & le degré de ſentiment dont il étoit pourvu, à les embraſſer avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuſe que ſoit ſa proſe, l'harmonie poëtique étoit ſans charmes pour lui, ſoit qu'en effet la ſenſibilité de ſon oreille fût bornée à l'harmonie de la proſe, ſoit qu'un talent naturel lui fît produire de la proſe harmonieuſe ſans qu'il s'en apperçût, comme ſon imagination le ſervoit ſans qu'il

qu'il s'en doutât, ou comme un instrument rend des accords sans le savoir.

Ce n'est pas seulement à quelque défaut de sensibilité dans l'ame ou dans l'organe, qu'on doit attribuer les faux jugemens en matiére de goût. Le plaisir que nous fait éprouver un ouvrage de l'art, vient ou peut venir de plusieurs sources différentes; l'analyse philosophique consiste donc à savoir les distinguer & les séparer toutes, afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient, & de ne pas attribuer notre plaisir à une cause qui ne l'ait point produit. C'est sans doute sur les ouvrages qui ont réussi en chaque genre, que les règles doivent être faites; mais ce n'est point d'après le résultat général du plaisir que ces ouvrages nous ont donné : c'est d'après une discussion réfléchie, qui nous fasse discerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés, d'avec ceux qui n'étoient destinés qu'à servir d'ombre ou de repos, d'avec ceux même où l'auteur s'est négligé sans le vouloir. Faute de suivre cette méthode, l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un ouvrage monstrueux d'ailleurs, fermera bien-tôt les yeux sur les endroits foibles, transformera

les

les défauts mêmes en beautés, & nous conduira par degrés à cet enthousiasme froid & stupide qui ne sent rien à force d'admirer tout; espéce de paralysie de l'esprit, qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainsi sur une impression confuse & machinale, ou bien on établira de faux principes de *goût*, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, on érigera en principe ce qui est en soi purement arbitraire; on retrécira les bornes de l'art, & on prescrira des limites à nos plaisirs, parce qu'on n'en voudra que d'une seule espéce & dans un seul genre; on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de sortir.

C'est à la Philosophie à nous délivrer de ces liens; mais elle ne sauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle se sert pour les briser. Feu M. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas essentiels aux piéces de théatre: pour prouver cette opinion, très-soûtenable en elle-même, il a écrit contre la Poésie, & par-là il n'a fait que nuire à sa cause; il ne lui restoit plus qu'à écrire contre la Musique, pour prouver que le chant n'est pas essentiel à la tragédie. Sans combattre le pré-

préjugé par des paradoxes, il avoit, ce me semble, un moyen plus court de l'attaquer; c'étoit d'écrire Inès de Castro en prose; l'extrème intérêt du sujet permettoit de risquer l'innovation, & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de se distinguer fronde les opinions dans la théorie, & l'amour-propre qui craint d'échoüer les ménage dans la pratique. Les Philosophes sont le contraire des législateurs; ceux-ci se dispensent des loix qu'ils imposent, ceux-là se soûmettent dans leurs ouvrages aux loix qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux causes d'erreur dont nous avons parlé jusqu'ici, le défaut de sensibilité d'une part, & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaisir, seront la source éternelle de la dispute tant de fois renouvellée sur le mérite des anciens: leurs partisans trop enthousiastes font trop de graces à l'ensemble en faveur des détails; leurs adversaires trop raisonneurs ne rendent pas assez de justice aux détails, par les vices qu'ils remarquent dans l'ensemble.

Il est une autre espèce d'erreur dont le Philosophe doit avoir plus d'attention à se garan-

tir, parce qu'il lui eſt plus aiſé d'y tomber; elle conſiſte à tranſporter aux objets du goût des principes vrais en eux-mêmes, mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célebre *qu'il mourût* du vieil Horace, & on a blâmé avec raiſon le vers *ſuivant*: cependant une métaphyſique commune ne manqueroit pas de ſophiſmes pour le *juſtifier*. Ce ſecond vers, dira-t-on, eſt néceſſaire pour exprimer tout ce que ſent le vieil Horace; ſans doute il doit préférer la mort de ſon fils au deshonneur de ſon nom; mais il doit encore plus ſouhaiter que la valeur de ce fils le faſſe échapper au péril, & qu'animé par *un beau deſeſpoir*, il ſe défende ſeul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le ſecond vers exprimant un ſentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conſéquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce ſecond vers ſeroit encore foible & froid, même après avoir été remis à ſa véritable place? n'eſt-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le ſentiment que ce vers renferme? chacun ſuppoſera ſans peine qu'il aime mieux voir ſon fils vainqueur que victime du combat: le ſeul ſentiment

timent qu'il doive montrer & qui convienne à l'état violent où il est, est ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de son fils à la honte. La logique froide & lente des esprits tranquilles, n'est pas celle des ames vivement agitées: comme elles dédaignent de s'arrêter sur des sentimens vulgaires, elles sous-entendent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un-coup aux sentimens extrêmes; semblables à ce dieu d'Homere, qui fait trois pas & qui arrive au quatriéme.

Ainsi dans les matiéres de goût, une demi-philosophie nous écarte du vrai, & une philosophie mieux entenduë nous y ramène. C'est donc faire une double injure aux Belles-Lettres & à la Philosophie, que de croire qu'elles puissent réciproquement se nuire ou s'exclure. Tout ce qui apartient non-seulement à notre maniére de concevoir, mais encore à notre maniére de sentir, est le vrai domaine de la Philosophie: il seroit aussi déraisonnable de la reléguer dans les cieux & de la restraindre au systême du monde, que de vouloir borner la Poésie à ne parler que des dieux & de l'amour. Et comment le véritable esprit philosophique seroit-il opposé au bon goût? il en

eſt au contraire le plus ferme appui, puiſque cet eſprit conſiſte à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque art a ſa nature propre, chaque ſituation de l'ame ſon caractère, chaque choſe ſon coloris; en un mot à ne point confondre les limites de chaque genre. Abuſer de l'eſprit philoſophique, c'eſt en manquer.

Ajoûtons qu'il n'eſt point à craindre que la diſcuſſion & l'analyſe émouſſent le ſentiment ou refroidiſſent le génie dans ceux qui poſſéderont d'ailleurs ces précieux dons de la nature. Le philoſophe ſait que dans le moment de la production, le génie ne veut aucune contrainte; qu'il aime à courir ſans frein & ſans regle, à produire le monſtrueux à côté du ſublime, à rouler impétueuſement l'or & le limon tout enſemble. La raiſon donne donc au génie qui crée une liberté entiére; elle lui permet de s'épuiſer juſqu'à ce qu'il ait beſoin de repos, comme ces courſiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient ſévérement ſur les productions du génie; elle conſerve ce qui eſt l'effet du véritable enthouſiaſme, elle proſcrit ce qui eſt l'ouvrage de la fougue, & c'eſt ainſi qu'elle fait

éclorre

éclorre les chefs-d'œuvre. Quel écrivain, s'il n'est pas entiérement dépourvû de talent & de goût, n'a pas remarqué que dans la chaleur de la composition une partie de son esprit reste en quelque maniere à l'écart pour observer celle qui compose & pour lui laisser un libre cours, & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé?

Le vrai philosophe se conduit à-peu-près de la même maniére pour juger que pour composer; il s'abandonne d'abord au plaisir vif & rapide de l'impression; mais persuadé que les vraies beautés gagnent toûjours à l'examen, il revient bien-tôt sur ses pas, il remonte aux causes de son plaisir, il les démêle, il distingue ce qui lui a fait illusion d'avec ce qui l'a profondément frappé, & se met en état par cette analyse de porter un jugement sain de tout l'ouvrage.

On peut, ce me semble, d'après ces réflexions, répondre en deux mots à la question souvent agitée, si le sentiment est préférable à la discussion pour juger un ouvrage de goût. L'impression est le juge naturel du premier moment, la discussion l'est du second. Dans les personnes qui joignent à la finesse & à la promp-

 titude

est malheureusement arrivé; ceux qui possédent & qui connoissent le moins l'esprit philosophique en sont parmi nous les plus ardens détracteurs, comme la Poésie est décriée par ceux qui n'en ont pas le talent, les hautes sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes, & notre siécle par les écrivains qui lui font le moins d'honneur.



ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

RESOLUTIONS D'UNE MERE.*

MEs enfans ſont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les alaita. C'eſt en prenant le ſoin de leur éducation que je les revendiquerai ſur elle. C'eſt l'éducation qui fondera leur reconnoiſſance & mon autorité. Je les éléverai donc.

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi? Comment le ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi? Si ceux que j'aurai conſtitué les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au-dedans d'eux-mêmes, *aujourd'hui mon diſciple, demain il ſera mon maître*; ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit; s'il

* Cet excellent morceau eſt de Mr. *Diderot*.

s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un enfant fût élevé par ſon ſupérieur, & le mien n'a de ſupérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre exercice de ſa raiſon, ſi je veux que ſon ame ne ſe rempliſſe pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faiſoit à lui-même ſous un état de nature imbécille & ſauvage.

Le menſonge eſt toujours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſuffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare ; on arrache les pinceaux de la main du peintre ; on briſe le chef-d'œuvre du ſtatuaire ; on brule un ouvrage de génie ; on ſe fait une ame petite & cruelle ; le ſentiment de la haine s'étend ; celui de la bienveillance ſe reſſerre ; on vit en tranſe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un inſtituteur puſillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, ſi je puis.

Après le libre exercice de ſa raiſon, un autre principe que je ne ceſſerai de lui recommander, c'eſt la ſincérité avec ſoi-même.

Tran-

Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout-à-coup, & un trait de lumiére lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement : Ce que je croyois vrai, étoit faux ; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais ; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme ; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre ; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guères en exiger des autres ; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploye & se fortifie sans cesse ; dans le sentiment de la décence & de l'honneur ; dans la sainteté des loix : pourquoi appuyerai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passagères, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison, ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison ?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés : l'amour-propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser, on seroit ou méchant jusqu'à la fureur, ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux, si je leur apprens à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'est en les éclairant sur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réussis à dissiper les prestiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le mensonge, qui obscurcit la vérité, & qui nous joue par des spectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plaît & comme il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées ni desirs déréglés.

Je ne me suis pas promis de leur ôter toutes les fantaisies ; mais j'espère que celle de faire des heureux, la seule qui puisse consacrer les autres, sera du nombre des fantaisies qui leur resteront. Alors si les images du bonheur couvrent les murs de leur séjour, ils en jouïront.

ront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y proméneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la sérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artistes, & s'ils en forment de nombreux atteliers; le chant grossier de celui qui se fatigue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être aussi à celui qui scie le marbre & qui coupe la pierre; que la puissance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt? ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui sçaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choses utiles; & si je le fais passer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier sur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds; tandis qu'une paysanne assise sur le seuil de sa chaumiére, en tiendra un plus jeune attaché à sa mammelle, & que des hommes basannés s'occuperont en cent maniéres diverses, de la subsistance commune.

Ils

Ils seront moins délicieusement émus à l'aspect d'une colonnade, que si traversant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe sortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voyent la misère, afin qu'ils y soient sensibles, & qu'ils sachent par leur propre expérience qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus essentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour se coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, si vous voulez connoitre la vérité, Sortez, lui dirai-je; répandez vous dans les différentes conditions; voyez les campagnes; entrez dans une chaumiére; interrogez celui qui l'habite: ou plûtôt regardez *son lit*, son pain, sa demeure, son vêtement; & vous sçaurez ce que vos flateurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul homme méchant & puissant pour que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espéce de méchans qui bouleversent le globe & qui le tyrannisent, sont les vrais auteurs du blasphème.

Que la nature n'a point fait d'esclaves, & que

que personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls hommes qui soient demeurés dans l'état de nature où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense, la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoit à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la premiére vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose, & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que plus les Etats sont bornés, plus l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que

Que si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui, il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenser les gens de mérite, encourager les hommes industrieux, approcher de soi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'est dans la prospérité que vous vous montrerez bon; mais c'est l'adversité qui vous montrera grand. S'il est beau de voir l'homme tranquille, c'est au moment où les hasards se rassemblent sur lui.

Faites le bien, & songez que la nécessité des événemens est égale sur tous.

Soumettez-vous-y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverse, & la chûte d'un arbre qui briseroit sa statue.

Vous êtes mortel comme un autre; & lorsque vous tomberez, un peu de poussiére vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur sans mêlan-

mélange; mais faites vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éléverez, pour ainſi dire, au-deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſyſtème qui répare les deſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une exiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même par l'utilité dont elle eſt aux autres?

Perſuadez vous que la vertu eſt tout, & que la vie n'eſt rien; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment, à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'homme eſt tantôt ſain & tantôt couvert de nuages; mais le cœur de l'homme de bien, ſemblable au ſpectacle de la nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

 Son-

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes.

Lorſque la paſſion tombe, la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même toujours avec complaiſance.

Le vice & la vertu travaillent ſourdement en nous. Ils n'y ſont pas oiſifs un moment. Chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à ſe rendre méchant, comme l'homme de bien à ſe rendre bon. Celui-là eſt lâche dans le parti qu'il a pris; il n'oſe ſe perfectionner. Faites vous un but qui puiſſe être celui de toute votre vie.



ARTICLE DIXIEME.

LE JARDIN DE L'ESPERANCE.

Songe. *

L'*Espérance* est dans le cœur de tous les hommes; & tandis que les autres passions n'agissent que dans de certaines occasions, ou dans de certains périodes de la vie, l'Espérance commence dès que nous pouvons comparer notre état actuel avec celui dans lequel nous pourrions être; elle nous accompagne dans toutes les occasions & dans tous les périodes de la vie, nous portant sans cesse à faire de nouvelles acquisitions, & nous promettant, ou d'adoucir nos peines, ou d'augmenter notre bonheur.

L'Espérance est nécessaire dans toutes les conditions. Sans elle, la pauvreté, la mala-

* Traduit de l'Anglois.

die, l'esclavage, seroient insupportables; le sort le plus heureux dont on puisse jouïr dans ce monde ne peut se passer de l'espérance, & la vie sur laquelle la nature & la fortune ont accumulé leurs faveurs, ne paroitroit pas d'un grand prix, si elle n'étoit relevée & réjouïe par l'attente de nouveaux biens, de satisfactions qu'on n'a pas encore goutées, au moyen desquelles les desirs seront enfin remplis, & le cœur aussi content qu'il peut l'être.

Quoique l'Espérance soit souvent trompeuse, ses promesses nous sont pourtant plus précieuses que les dons de la fortune; elle nous plait quoique souvent elle nous trompe, sans même nous faire croire que nous serons dédommagés de ses retards par de plus grands bienfaits.

Je réfléchissois sur cet étrange panchant à se tromper soi-même, qui se trouve chez tous les hommes; j'examinois les avantages & les inconvéniens qui résultent de cette disposition à regarder toujours dans l'avenir, lorsque le sommeil m'ayant surpris, je me trouvai tout-à-coup dans un Jardin, dont l'étendue alloit au-delà de mes regards. Tout ce qui m'environnoit portoit le plaisir dans l'ame; la terre offroit aux regards tous les agrémens variés

du

du printems ; des oiſeaux de toute eſpèce égayoient les forêts par leurs ramages. Après être revenu de ma premiére ſurpriſe, je commençai à examiner en détail ce pays délicieux. Je compris que je n'avois preſque rien vû encore, & qu'à une petite diſtance du lieu où j'étois, je trouverois des fleurs plus éclatantes, des fontaines d'une eau plus claire, des forêts plus agréables, où les concerts des oiſeaux me procureroient un plaiſir plus délicieux que celui que j'avois goûté juſques à ce moment. Les arbres dont j'étois environné me charmoient par leur verdure, leurs fleurs répandoient une agréable odeur; j'étois tenté de cueillir des fruits murs qui ſembloient n'attendre que le moment d'être détachés des arbres qui les portoient. Je voulus donc m'en aprocher, mais je m'aperçus qu'à meſure que j'avançois, les couleurs des fleurs ſe flétriſſoient, lés fruits tomboient avant que je puſſe les cueillir, & les oiſeaux s'envoloient de deſſus les arbres; j'avois beau me preſſer, je voyois, pour ainſi dire, les plaiſirs, mais je ne pouvois en jouïr, ils ſembloient ſe jouer de mon empreſſement & fuir à meſure que je les pourſuivois.

Quoique je fusse confondu par ce mêlange de joye & de peine, j'avançois cependant toujours, espérant qu'enfin je me procurerois quelqu'un de ces plaisirs qui sembloient vouloir m'échaper. Enfin je découvris une multitude de gens de tout âge & de tout sexe, qui sembloient tous partager la félicité commune; on voyoit sur tous les visages un air de confiance, & la satisfaction étoit peinte dans les yeux : cependant chacun paroissoit goûter un plaisir secret, qui lui étoit propre, & il y en avoit peu qui déclarassent leurs desseins, ou qui communiquassent ce qui pouvoit les intéresser. Plusieurs paroissoient, par la rapidité avec laquelle ils marchoient, ne vouloir que satisfaire la curiosité de gens étrangers; aussi je me contentai de les regarder, sans les arrêter par des questions inutiles. Enfin je remarquai un homme usé par l'âge, & qui ne pouvoit pas suivre la foule; je l'abordai; mais il se tourna d'un air en colère, me disant de ne pas le troubler, que l'heure de la projection n'étoit pas encore venuë, qu'il l'attendoit pour jouïr enfin du fruit de ses travaux & se voir dédommagé de ses dépenses.

Je le quittai, & j'en abordai un autre, dont l'air de douceur & l'aiſance dans les maniéres me firent eſpérer une meilleure réception; mais il me dit, en me faiſant une profonde révérence, qu'il s'eſtimeroit très-heureux s'il pouvoit me rendre ſervice, mais que dans ce moment cela lui étoit impoſſible, parce qu'il ſollicitoit depuis 30. ans une place qui alloit être vacante. Je m'adreſſai à un homme qui venoit après lui; il alloit en hâte prendre poſſeſſion des biens d'un oncle, qui, ſuivant le cours ordinaire de la nature, n'avoit pas longtems à vivre. Il étoit ſuivi d'un autre qui étoit ſur le point de découvrir les longitudes, & qui n'avoit pas le tems de me parler.

Voyant qu'il étoit inutile de penſer à ſatisfaire ma curioſité par des queſtions, je prenois le parti de faire par moi-même des découvertes, lorſque j'aperçus un jeune homme, qui me parut de bonne humeur, & n'avoir aucun ſouci dans l'ame; l'ayant queſtionné, il me répondit que j'étois dans le Jardin de l'*Eſpérance*, fille du *Déſir*, & que tous ces perſonnages qui m'entouroient, étoient animés par les promeſſes de l'*Eſpérance*, & faiſoient tous leurs efforts pour avoir part aux préſens qu'elle tenoit dans ſa main. Ayant

Ayant regardé en haut, j'aperçus une Déesse assise sur un Thrône; elle avoit un air de jeunesse; on voyoit autour d'elle tous les dons de la fortune, & tous les plaisirs que l'on peut gouter sur la Terre; elle présentoit toujours un visage riant; & chacun de ceux qui la contemploient, s'imaginoit que le sourire gracieux qu'elle faisoit à tout le monde le regardoit particuliérement, & s'aplaudissoit de ce qu'il étoit préféré aux autres, qui à leur tour avoient la même confiance, occasionnée par la même erreur.

Je montai sur un lieu élevé, afin de pouvoir découvrir d'un coup d'œil toute la place, & voir plus à mon aise les différentes actions de cette multitude qui environnoit la Déesse. Je remarquai qu'on entroit par deux portes dans le *Jardin de l'Espérance*; l'une étoit gardée par la *Raison*, & l'autre par l'*Imagination*. La *Raison* étoit fiére & scrupuleuse; souvent elle fermoit la porte tout à coup, sans avoir questionné ceux qui se présentoient; mais l'*Imagination* étoit une portiére douce & affable; elle ouvroit une large porte, & recevoit également bien tous ceux qui se présentoient devant elle; de sorte que le passage

étoit

étoit libre pour tous ceux qui avoient craint l'examen de la *Raiſon*, ou à qui elle avoit refuſé l'entrée.

En paſſant par la porte que gardoit la *Raiſon*, on parvenoit au Thrône de l'*Eſpérance*, par un chemin difficile, raboteux & tortueux, qu'on appelloit le *Détroit de la Difficulté*; ceux à qui la *Raiſon* ouvroit la porte, ne voyoient pas d'abord les obſtacles qu'il falloit vaincre; mais ils ne tardoient pas à les apercevoir; ſouvent ils étoient obligés de s'arrêter tout à coup, lorſqu'ils croyoient que rien ne pouvoit les arrêter. Ils rencontroient mille embarras ſur la route, ils faiſoient ſans ceſſe des faux pas; en un mot, le danger étoit ſi grand, les difficultés ſi nombreuſes, que pluſieurs retournoient ſur leurs pas; d'autres s'arrêtoient au milieu du chemin; un petit nombre parvenoit au Thrône de l'*Eſpérance*. La plûpart de ces derniers, ayant obtenu les faveurs que cette Déeſſe leur avoit promiſes, ſe repentoient d'avoir pris tant de peine, & auroient voulu n'avoir pas réuſſi; les autres ſe retiroient avec les dons de la Déeſſe, & étoient conduits par la *Sageſſe* dans le Jardin du *Contentement*.

Tournant enſuite mes regards du côté de

la porte gardée par l'*Imagination*, je ne découvris point le chemin qui conduisoit au Thrône de l'*Espérance*; quoique cette Déesse pût aisément être vuë, & qu'elle offrît ses présens avec un air gracieux, qui invitoit à s'approcher pour les recevoir; ce qui répandoit la joye dans tous les cœurs; le chemin qui conduisoit à elle étoit tellement tortueux & obscur, que personne ne s'apercevoit de l'impossibilité qu'il y avoit de parvenir au Thrône de la Déesse, & que chacun s'imaginoit avoir découvert un sentier qui n'étoit connu que de lui seul. On voyoit une multitude de gens qui faisoient toutes sortes de tentatives; mais malgré toutes leurs peines & tous leurs artifices, ils ne pouvoient pas seulement approcher du Thrône de l'*Espérance*, ils jettoient sans cesse les yeux sur elle, & ils se moquoient de ceux qu'ils voyoient faire de grands efforts dans le *Détroit de la Difficulté.*

Plusieurs des favoris de l'*Imagination*, étant entrés dans le Jardin, ne se donnoient aucune peine pour parvenir au Thrône de l'*Espérance*; ils alloient d'abord dans la vallée de la *Paresse*, lieu de retraite d'où étoient bannis les agitations & le tumulte; de-là ils portoient

leurs

leurs regards fur l'*Espérance*, & ils aimoient à se persuader qu'elle-même descendroit vers eux. Tous ceux qui les voyoient se moquoient d'eux, mais sans être affectés, ni par le mépris, ni par les reproches, ils attendoient tranquillement que la Déesse vint les combler de ses faveurs.

J'allai vers ces personnages qui étoient dans la vallée de la *Paresse*; ils étoient prêts à répondre à mes questions, & ils m'invitoient déja à partager leur joye, lorsque m'étant tourné, j'aperçus deux monstres horribles qui entroient dans cette vallée; l'un étoit *la Vieillesse*, & l'autre *la Misère*. A leur aspect la joye disparut; des soupirs, des plaintes, qui s'élevoient de toute part, me tirérent de mon sommeil.



ARTICLE ONZIEME.

ESSAI

SUR CETTE QUESTION:

Les Sciences favoriſent-elles l'Incrédulité? *

MYlord *Bolingbroke* dit en quelque endroit de ſes œuvres, » que depuis la renaiſſance des Lettres, époque de la liberté de penſer dans notre Occident, la Foi Chrétienne va tous les jours en décadence; « c'eſt inſinuer que plus les lumiéres s'étendent, mieux on ſent la foibleſſe des fondemens ſur leſquels elle eſt appuyée.

Ce qui fait voir la fauſſeté de cette idée, c'eſt que le Chriſtianiſme ne doit point à l'ignorance les ſuccès qu'il eut d'abord dans le monde. Il prit naiſſance dans un ſiécle très éclairé, ſur la fin du régne d'Auguſte; il s'établit à Rome, dans la Grèce & dans l'Aſie mi-

* Traduit de l'Anglois de *Warburton.*

mineure, pays où les Lettres étoient le plus cultivées. Bien loin que les Philosophes & les Orateurs coopérassent à son établissement, il eut à combattre l'éloquence des uns & la science des autres.. Les Supérieurs eux-mêmes essayérent plusieurs fois de l'anéantir, les uns par la persécution, les autres par les subtilités de la Philosophie ; à toutes ces attaques, le Christianisme n'opposa jamais que la patience & la force de la vérité.

J'en appelle ici au témoignage même de Mylord *Bolingbroke:* Il avouë dans son *Usual Way*, qu'à la naissance de l'Evangile, le monde étoit éclairé, & que les sciences qui étoient alors répanduës facilitérent l'établissement de la Religion Chrétienne. En ce tems-là, dit-il, le Polythéisme perdoit son crédit : le culte des idoles étoit décrié au moins de tous les Philosophes : les oracles & les divinations tomboient de plus en plus dans le mépris : & si la pluralité des Dieux avoit d'autres partisans que le grossier peuple, c'étoient les Prêtres qui y étoient intéressés, & quelques ambitieux, qui par politique professoient la Religion de la multitude. C'est ainsi, continue-t-il, que la Raison préparoit les voyes

à

à la Révélation dans les pays éclairés par la Philoſophie, & où la Religion Chrétienne pénétra d'abord. Il va plus loin, & il ſoutient que le génie de ce même ſiécle s'accordoit d'autant mieux avec celui du Chriſtianiſme, que ceux qui annonçoient cette Religion n'exigeoient pas une foi aveugle. Il eſt certain, dit-il, que les premiers prédicateurs de l'Evangile ne vouloient pas qu'on les crût ſur leur parole, mais qu'ils ſoumettoient à l'examen leur propre authorité & celle de l'Evangile. Prétendre après cela que l'ignorance favoriſe notre Religion, & que les Lettres *lui* portent atteinte, c'eſt trop compter ſur l'indulgence de ſes lecteurs.

Le zèle pour les Sciences que les Miniſtres de la Religion Chrétienne ont toujours montré, fait aſſez voir qu'ils n'ont jamais cru qu'elles lui fuſſent préjudiciables. Cependant Mylord les dépeint comme d'habiles fourbes, ligués pour ſoutenir une créance à laquelle ſont attachés les priviléges de leur ordre. Mais s'ils ont formé le complot de tromper le monde, il faut convenir que des gens fins, comme on les ſuppoſe, & auſſi bien inſtruits qu'ils devoient l'être d'une Religion qui occu-

pe

pè leurs talens & leurs veilles, n'ont pu ignorer les moyens d'en retarder ou d'en accélerer les progrès; c'eût été méconnoitre leur propre ouvrage; cependant il est remarquable qu'une des principales causes qui fit renaître les Lettres dans l'Occident fut l'azyle & la protection que le Clergé accorda aux Sçavans exilés de Gréce. Il encouragea & anima les Sciences dès le premier signe de vie qu'elles donnérent, & leur rendit bientôt leur premier éclat. Je dirai même qu'un Ecclésiastique, (c'est Erasme dont je parle) fit plus lui seul en faveur des Lettres, que tous les Laïques ensemble. Quelle apparence que le Clergé eût voulu renverser de ses propres mains une créance qu'il étoit si intéressé à soutenir?

Mais, dira-t-on, en cela le Clergé ne fut que passif, & il fut forcé de se prêter malgré lui aux progrès des Lettres. Raisonner ainsi, c'est ignorer l'Histoire. Il est vrai que les Moines comprenant que les Sciences renverseroient leurs superstitions, s'efforcérent d'en arrêter les progrès: mais ces efforts n'aboutirent qu'à les rendre eux-mêmes doublement ridicules; car les Ecclésiastiques plus éclairés qu'eux, ne se contentérent pas de mépriser leur

leur ignorance, ils la mirent au grand jour. Les Jésuites eux-mêmes, qui peut-être auroient bien voulu vivre, comme leurs prédécesseurs, dans une pieuse oisiveté, à l'ombre d'un cloître, furent obligés de nager aussi avec le torrent; & ils le firent de si bonne grace, qu'ils ont contribué peut-être plus que tous les autres au progrès des Lettres. En un mot, l'esprit général du Clergé, soit Catholique, soit Protestant, depuis la renaissance des Lettres jusqu'à aujourd'hui, a été de chérir & de cultiver les Sciences, comme un des plus fermes apuis de la Religion, dont le dépôt leur est confié; ce qui montre qu'ils ont été convaincus que la Foi Chrêtienne tiroit avantage de la culture des Lettres. Je vai prouver présentement, qu'ils ne se sont point trompés dans cette persuasion, & que les nouvelles découvertes qu'on a faites dans la Philosophie, les Antiquités & l'Histoire, ont jetté un nouveau jour sur les preuves de la Révélation.

La Physique & les nouvelles observations sur la structure du Globe terrestre, ont confirmé (quoi qu'on en dise) ce que Moïse nous raconte du déluge; & le systême de l'immortel Newton montre la nécessité d'un premier moteur,

moteur, telle que l'enſeigne l'Ecriture.

L'Hiſtoire naturelle a ſi prodigieuſement multiplié à nos yeux les profondeurs de ſageſſe qui ſe trouvent dans la ſtructure de l'Univers, que rien aujourd'hui ne doit paroitre plus ridicule, que le ton dégagé avec lequel Deſ-Cartes diſoit : » Donnez moi de la matiére & » du mouvement, & je ferai un monde. « Je crois qu'avec de la matiére & du mouvement on pourroit être encore fort embarraſſé.

L'Hiſtoire profane mieux aprofondie, montre au travers des fables dont elle eſt mêlée, ſur-tout pour les tems anciens, de ſinguliers raports avec l'Hiſtoire ſainte, & nous indique pluſieurs monumens précieux, qui ſervent à éclaircir nos Livres ſacrés.

La connoiſſance des Antiquités nous raproche des premiers âges, & nous familiariſant avec les coutumes des anciens peuples, jette un grand jour ſur l'Ecriture, & ne nous laiſſe aucun doute ſur la haute antiquité de ſon origine.

Enfin les progrès qu'on a faits dans la Morale nous mettent en état de mieux ſentir l'excellence de celle de l'Evangile, & ſon influence ſur le bonheur des humains.

Si les Sciences ſont amies de la Religion Chrêtienne, on doit s'attendre à trouver des Sçavans pleins de zèle & d'amour pour elle. Cette attente n'eſt point trompeuſe ; & il eſt bien ſatisfaiſant de ſavoir que Bacon, Boyle, Newton, Grotius, Selden, Sydenham, Paſcal, n'étoient pas moins recommandables par leur foi que par leur ſavoir. Qu'on n'allégue point ici, pour invalider ce témoignage, la foule des Lettrés incrédules ; car ſi l'autorité étoit déciſive en cette matiére, je doute qu'on osât oppoſer Hobbes à Newton, & Spinoſa à Bacon ; moins encore ſeroit-on en droit de comparer Toland à Grotius, Tindal à Selden, Morgan ou Coward à Harvey ou à Sydenham.

Mais ſi le vrai ſçavoir eſt avantageux à la Révélation, & ſi la renaiſſance des Lettres a été néanmoins l'époque de la décadence de la foi, cherchons-en la cauſe ailleurs que dans les Lettres mêmes ; nous la trouverons dans ceux qui les cultivent. En effet, il en eſt parmi eux qui ont des mœurs, il en eſt d'autres qui n'en ont point. Or les plus vertueux ont toujours marqué du reſpect pour la Religion ; au lieu que les partiſans de la liberté de penſer ont mené communément une vie déré-

glée ;

glée, & cela ne doit pas ſurprendre; n'ayant rien à eſpérer & tout à craindre de la Religion, ils voudroient qu'elle fût fauſſe, & deviennent fertiles en objections contre les faits les plus certains & les doctrines les mieux prouvées.

On dira que dans les ſiécles ignorans & où l'on ne manquoit pas de foi, les mœurs n'étoient pas moins déréglées qu'elles le ſont aujourd'hui: Mais alors la ſuperſtition ayant trouvé mille moyens d'éluder les traits que la Religion lance contre le vice, & pour concilier l'eſpoir du ſalut avec la corruption des mœurs, les hommes pouvoient, ſans attaquer la foi, croupir tranquillement dans leurs vices. Mais cela eſt impoſſible, depuis que les Lettres ont aidé les hommes à ſe faire une plus juſte idée de la Religion. Les termes de l'Alliance entre Dieu & les hommes ont été éclaircis & invariablement fixés. On a démontré que les habitudes vicieuſes ne pouvoient être pardonnées ſans la repentance, & que l'eſſence même de la repentance étoit le renoncement au péché & la pratique de la vertu.

Mais quand on trouveroit des incrédules doués de vertus comme de ſcience, toujours

feroit-il abfurde d'attribuer leur manque de foi à la fupériorité de leurs lumiéres, tandis qu'il s'en préfente une caufe fi naturelle, dans les défauts qui font communs à prefque tous les favans: Car il s'en faut bien que les progrès que l'on fait dans les Arts & dans les Sciences, faffent une auffi heureufe impreffion fur le cœur que ceux qu'on fait dans la Religion. Celle-ci nous aide à moderer les paffions; mais fouvent la fcience les allume, & les rend prefque indomptables. L'orgueil qu'infpire aux Erudits l'idée de leur fçavoir réel ou imaginaire, les rend ennemis de l'inftruction, & fi amoureux de leurs opinions, qu'ils prennent du dégout pour toutes celles de la multitude. Si malgré toutes mes lumiéres, fe dira-t-on à foi-même, je penfe comme les autres, quel avantage aurai-je fur le vulgaire ignorant? Afin donc de me faire un nom dans le monde, il faut me faire des opinions qui me foient particuliéres.

Ces défauts, qui font l'apanage de la fcience, n'ont pas échapé à Mylord *Bolingbroke*, qui parlant de la renaiffance des Lettres, dit que dans les tems d'ignorance la fuperftition prévaut, & que dans un fiécle éclairé, c'eft

la

la curiosité présomptueuse. Il dit encore dans un autre endroit, que plus les Lettres fleurissent, plus la vanité augmente.

Mais si la seule vanité a tant de pouvoir, que sera-ce quand elle est jointe au dépit causé par l'idée d'un mérite négligé par la jalousie & par des soupçons injurieux? Il faut même avouer que les Ministres de la Religion attaqués par de telles armes, les ont plus d'une fois portées eux-mêmes dans le camp de leurs ennemis.

De plus, nombre de circonstances ont indisposé les Sçavans contre la Religion dominante. Amoureux des nouvelles opinions qui sont leur ouvrage, ils rangent aisément la croyance d'une Révélation parmi les préjugés, dont il est glorieux de s'affranchir; & ils n'ont rien tant à cœur que de le repéter dans leurs discours, ou de l'insinuer dans leurs livres. C'est ce qui doit nous réconcilier un peu avec les Moines du quinziéme siécle, qui décréditant les nouvelles connoissances & leurs partisans, n'usoient dans le fond que de représailles.

D'ailleurs il est des sciences qui tournent l'activité de l'esprit vers un genre de preuve qui n'a point de raport avec celles de la Ré-

vélation. Telles ſont les Mathématiques, qui ne procédent que par démonſtrations rigoureuſes, négligeant trop le calcul des probabilités morales.

Ajoutons enfin les préjugés qu'ont dû naturellement élever contre la Religion Chrétienne la corruption de l'Egliſe Romaine, & les diviſions des Proteſtans. Or il réſulte de tout cela, qu'il faut aſſigner pour cauſe à l'incrédulité, non les Sciences, mais ceux qui les cultivent.

Le profond ſçavoir fait bien moins d'incrédules que le ſçavoir ſuperficiel, auquel on ſupplée par un étalage faſtueux de difficultés contre la Révélation: Ces difficultés ne peut-on ſoi-même les réſoudre? l'amour propre les fait encore inſolubles. Auſſi les incrédules ſont la plupart des demi-ſavans. On en compte peu parmi les Savans du premier ordre; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'aujourd'hui il y en a moins qu'à la renaiſſance des Lettres. Au XVe. Siécle la Philoſophie d'Ariſtote fit un grand nombre de Déiſtes dans l'Italie. Au XVIIe. le Carteſianiſme en fit auſſi pluſieurs dans la France. Mais Newton, quand il éleva ſa voix dans le monde

de Philoſophique, le fit croire & trembler. La multitude des incrédules qu'on voit de nos jours parmi les Savans, n'ébranle point la ſolidité de cette remarque. Les vrais Savans ſont plus rares que jamais, tandis que les demi-Lettrés fourmillent & donnent le ton à ceux qui ne ſavent rien, & qui ſont plus nombreux encore. Si donc les Sciences ne favoriſent pas toujours la Révélation, on ne doit pas s'en détourner, puiſqu'alors elles nuiſent même à la perfection de l'entendement humain; ainſi l'ancienne Métaphyſique, qui tendoit à détruire la foi, & contre laquelle St. Paul prémuniſſoit les Coloſſiens, n'étoit qu'une Philoſophie fauſſement ainſi nommée, non moins contraire aux lumiéres de la raiſon, qu'à la pureté de la foi.

C'eſt un malheur pour la Religion que les Lettres ſoient aujourd'hui ſi généralement répandues: Autrefois elles étoient l'apanage d'un petit nombre de perſonnes, en état de s'en ſervir utilement. Mais la découverte de l'Imprimerie a rendu les livres ſi communs, qu'ils ſont entre les mains de tout le monde; & combien de gens qui en abuſent, qui en font l'aliment de leurs vices: d'où réſulte une in-

finité de mauvais effets pour la Religion, la Societé & les Lettres elles-mêmes.

Dira-t-on après cela que la Religion doit tout son crédit à l'ignorance, & qu'elle perd du terrein à mesure que les Sciences en gagnent ? La seule chose qui soit de fait, c'est qu'il y a plus d'incrédules parmi ceux qui professent le Christianisme depuis la renaissance des Lettres, qu'il n'y en avoit auparavant : mais si la conséquence qu'on en tire est juste, elle n'attaqueroit pas moins l'existence de Dieu que la vérité de la Révélation, *puisque* pour un Athée qu'il y avoit dans les siécles d'ignorance, il y en a cent dans le nôtre. Il faut un certain degré de science pour découvrir l'erreur ; il en faut un autre pour découvrir la vérité : mais entre ces deux degrés il y a un point où la foiblesse de notre nature, voulant éviter une extrémité, se jette dans une autre.

Concluons de tout ceci, que le nombre des Déistes ne doit point décréditer la Révélation, ni les empêcher eux-mêmes d'entreprendre l'examen des preuves qui en établissent la vérité.

ARTICLE DOUZIEME.

HEROIDE;

ARMIDE A RENAUD.*

Farouche Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au sein de la paix, troubler un peuple libre,
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés soumettre l'Univers,
Détestable Croisé, Chrétien lâche & perfide,
Tremble, cruel Renaud!... connois les traits d'Armide.
Tremble! ce ne sont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés & garans de nos feux.
Ce n'est plus cette Armide à tes loix enchaînée,
C'est Armide en fureur, Armide abandonnée,
Et, pour te peindre encore un plus pressant danger,
Armide qu'on outrage & qui veut se venger.

Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir suprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,
Et qui, par l'ascendant d'un charme impérieux,
Rend un foible mortel plus puissant que les Dieux;
Doutes-tu que cet art, qu'employa ma tendresse,
Ne serve également ma fureur vengeresse?

Quoi!

* Par Mr. *Colardeau.* L'Episode d'Armide à Renaud, dans *la Jérusalem Délivrée*, a fourni la fable & les situations de cette excellente piéce de poësie.

Quoi ! ſous le ciel épais des plus affreux climats,
Sur des monts couronnés par d'éternels frimats,
Sous ces poles glacés, où, froide & moins féconde,
La nature languit aux limites du monde,
J'aurai pû, dans des lieux ſauvages & déſerts,
Créer, pour mon amant, un nouvel univers ;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainſi que mon amour, faire éclater ma rage !
Non, non, contre un ingrat armons les Elémens,
Effrayons, par ſa mort, les volages amans;
Et que percé de coups, ſous les murs de Solime,
L'infidele Renaud expire ma victime.

Malheureuſe ! où m'égare un déſeſpoir mortel !
Tu ris de mon courroux, & tu le peux, cruel.
Sans doute tu ſçais trop qu'une amante timide,
Tremblante & déſarmée à l'aſpect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de ſon amour trahi,
Sent qu'il eſt regretté bien plus qu'il n'eſt haï.
Moi, me venger ! de qui ? D'un mortel que j'adore,
Qui me fuit, mais, hélas ! que j'idolâtre encore !
Non, Renaud, ne croi pas qu'Armide, en ſa fureur,
Achette la vengeance au prix de ſon bonheur.

Il eſt vrai : quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ſes drapeaux dans les champs d'Idumée,
Quand tes lâches Chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur Dieu dans le ſang des mortels,
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon pére,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juſte colére,
De purger à jamais nos Etats opprimés,
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les Dieux des rives infernales,

Bien-

Bientôt j'allai semer dans vos tentes fatales
Cet esprit de discorde & de rivalité,
Qu'entre les Héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudens les ames divisées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées,
Et je trainai captifs aux prisons de Damas
Ces superbes Chrétiens, enchaînés sur mes pas.

Toi seul, cruel Renaud, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire,
Et jettant sur Armide un coup d'œil dédaigneux,
Lui préferas la guerre & ses plaisirs affreux.
Tu fis plus; non content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes.
Des esclaves Chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'univers.
Armide, dans ces tems, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Etoit loin de prévoir que tu devois un jour
Ecraser son orgueil sous le joug de l'Amour.
Ah! lorsqu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie,
Quand le souffle infecté de ta noire fureur
D'une fureur égale empoisonnoit mon cœur,
Aurois-je pû penser que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haine?
Et cependant, cruel, quand ma main dans ton sang
S'apprêtoit à laver la honte du Croissant,
Quand, vengeant à la fois mon injure & Solime,
J'allois finir nos maux par un coup légitime,
Ce fut dans cet instant, que mon cœur égaré
Sentit naître le feu dont il est dévoré.
Si tu le peux encor, rappelle à ta mémoire

Ce

Ce jour honteux pour moi..... ce jour de ta victoire.
Si ton ame infidelle en hait le souvenir,
C'est, en le rappellant, que je veux te punir;
Supplice encor trop doux pour un perfide, un traitre,
Qui l'est par fanatisme, & qui se plait à l'être.

J'avois juré ta mort : au gré de mon courroux,
Un sommeil imprudent te livroit à mes coups.
Ah! Dieux! pourquoi ma main, dans cet instant funeste,
N'osa-t-elle percer un cœur qui me déteste?
J'ai frémi, malheureuse, & j'ai craint de frapper!
Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il se tromper?
C'étoit Renaud, Renaud, ce guerrier indomptable,
Ce soldat de Dudon, ce héros redoutable,
Ce destructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des Musulmans & l'appui des Chrétiens.
Mais Renaud n'avoit point cette armure terrible,
Ce casque ensanglanté, qui le rend invisible,
Qui, le cachant alors, sous son pannache affreux,
Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
J'aurois bravé Renaud sous le poids de ses armes;
Mais Renaud désarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi?
Je crois te voir encor sous un Mirthe endormi,
Les yeux appesantis, fermés à la lumiére,
Mêlant aux doux Zéphirs ton haleine légére,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché,
Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre panché,
Le front à découvert, la bouche à demi close,
Charmant .... Semblable enfin à l'Amour qui repose.
Tes blonds cheveux flottoient, à l'avanture épars.
Un Dieu sembloit alors s'offrir à mes regards.

Dans mes mains, cependant, le poignard étincelle.

Je

Je m'élance vers toi ... je frémis... je chancelle.
Déja je ne veux plus ni frapper ni punir.
J'aime Renaud! ... je l'aime! ... ai-je pû le haïr?
Quelle étoit mon erreur? Renaud est tout aimable!
Ce n'est plus ce Chrétien, ce mortel méprisable,
Ce soldat fanatique & cruel tour à tour:
Ce n'est plus mon tyran.... C'est Renaud! ... c'est l'Amour!
Mais que vois-je? Son front est couvert de poussiére!
L'ardeur du jour le brule! ô ciel! que vai-je faire?
Une horrible sueur déjà le fait pâlir!
Ah! qu'un baiser l'essuye! ... est-il fait pour souffrir?
Reçoi, mon cher Renaud, ce doux baiser d'Armide.
Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.
Il dort! ... Vents, taisez-vous. Respectez son sommeil.
Dieux! qu'il sera charmant à l'instant du réveil!
Il va me préferer à l'Europe, à la terre.
Il est fait pour l'amour, & non pas pour la guerre.

Pour l'amour! mais Renaud est né mon ennemi!
Il est vrai; mais Renaud dans sa haine affermi,
Pourroit-il ... je crains tout... enchainons ma conquête;
Loin du camp des Chrétiens que le plaisir l'arrête.
Que le tissu des fleurs, celui de mes cheveux,
Le serrent dans mes bras de mille & mille nœuds.
Partons, & dans un char traversant l'Empirée,
Transportons mon amant dans une Isle ignorée,
Où mon amour jaloux soit certain de sa foi,
Où je sois toute à lui, comme lui tout à moi.

J'arrive: la nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie,
Et se reproduisant, au gré de mon amour,
Du plus affreux désert fait le plus beau séjour.

Au moment du réveil, quelle fut ta surprise!
Aux pieds de son vainqueur Armide étoit assise.
Cette fiére Princesse, Armide dont le bras,
Quelques instans plutôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant, à son tour, de te voir inflexible,
Paroissoit implorer le Dieu le plus terrible,
Et me livrant entiére à de justes frayeurs,
J'embrassois tes genoux, arrosés de mes pleurs.

Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes;
Puissent-elles sur toi ce que n'ont pû mes charmes!
Je t'aime, je t'adore, & mon cœur enflammé,
Pour prix de son amour, demande d'être aimé.
Au thrône de Solime en vain ton bras aspire:
Renonce à cet espoir. Je t'offre un autre *empire*,
Un empire plus doux & plus digne de toi,
L'empire de mon cœur, que je livre à ta foi.
Quitte ce fer horrible & cet airain barbare.
Laisse agir le Croissant & sa triple Thiare.
Abandonnons au sort ces intérêts divers.
Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
Vien, sui-moi, cher amant.... vien .... ce sombre bocage,
Ce Temple de l'Amour & son plus bel ouvrage,
Ce thrône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
Le souffle du Zéphire & le chant des oiseaux,
La Nature, en un mot, au plaisir nous appelle.
Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle.
Vien....: tu me suis! .... l'Amour, dans nos embrassemens,
De deux fiers ennemis fait deux tendres amans.
L'ardente activité de ses rapides flammes
Fond nos cœurs, les unit & concentre nos ames.
D'un seul & d'un même être il vient nous animer.
Renaud vit de ma vie & je vis pour l'aimer.

Que

Que j'étois loin alors de te croire un perfide!
Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuse Armide.
O jour délicieux! ô fortunés momens,
Où les plus doux baisers scellérent nos sermens!
Au coucher du soleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me disois, » Armide ... je t'adore!
» Que tu me fais haïr les jours, les tristes jours,
» Où le Dieu des combats m'enlevoit aux Amours.
» J'ai vécu sans t'aimer, ô ciel! & j'ai pû vivre!
» Pardonne ... foible alors, & ne pouvant poursuivre,
Tu laissois échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'Amour plus douces que les ris,
Et te précipitant au sein de ta maitresse,
Passant de la douleur à la plus tendre yvresse,
Tu me faisois goûter, au sein des voluptés,
Des plaisirs toujours vifs & toujours répétés.
Nous expirions d'amour; mais nos lévres actives
Fixoient, par des baisers, nos ames fugitives,
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs,
Voloient de l'un à l'autre & suiveient nos soupirs.

Dans ces embrassemens que je me crus heureuse!
Je me livrois entiére à ta flamme trompeuse,
Et j'étois, loin encor, trop loin de soupçonner,
Que mon volage amant voulût m'abandonner.

O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste,
Epouvantable jour, que je n'ai pû prévoir,
Dois-je, en te rappellant, combler mon désespoir?

Je ne sçai quels mortels, deux Chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un Dieu que je hais plus encore,

Fran-

Franchissant, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
Dont les flancs escarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent, & te parlant de gloire & d'héroïsme,
Rallument dans ton cœur les feux du fanatisme.
Les barbares bientôt, t'arrachant de mes bras,
Du sein des voluptés t'entrainent aux combats.
Tremblante, je m'écrie, arrête, ingrat !... arrête !
Tu ne m'écoutes point ! déja la voile est prête !
Je fatigue les airs de cent cris superflus.
Ton vaisseau part, fuit, vole.... & je ne te vois plus.

Mes lugubres clameurs remplissent le rivage.
Je me traine en pleurant vers ce charmant bocage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs.
L'Echo, le seul écho répond à mes soupirs.
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Foible alors & cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe sur ce lit de gazon & de fleurs,
Où mes baisers payoient tes baisers imposteurs,
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.

O ciel ! il est donc vrai que mon amant me fuit !
Tristes Divinités de l'infernale nuit,
A mes accens plaintifs sortez du noir empire;
Embrasez ce palais que l'Amour sçut construire;
Volez, portez partout le fer & les flambeaux;
Ravagez ces jardins, dessechez ces ruisseaux;
Anéantissez tout, l'univers & moi-même.
Mais épargnez encor le perfide que j'aime.
Qu'il vive ! ... il vit l'ingrat, & son barbare cœur
Peut-être est insensible aux cris de ma douleur !

Le croirai-je, Renaud, que ton ame infidelle

Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle ?
M'abandonneras-tu fur ces rocs calcinés,
Sur ces fommets affreux, de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la nature engourdie
Expire loin du Dieu qui lui donnoit la vie,
Où je ne puis, enfin, par mes enchantemens,
Ce que pouvoit un feul de tes regards charmans ?

Non, Renaud, pren pitié d'une amante égarée,
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée.
Pour toi j'ai tout quitté, mon pére, mon pays;
Mes devoirs, mes fermens, je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oferois-je paroître
Dans les murs de Damas, que tu détruis peut-être,
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire aux foins de mon amour ?
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
Armide dans les pleurs, Armide abandonnée ?
Puis-je enfin fans rougir, expofer à fes yeux
Mon déshonneur ... ce prix dont tu payas mes feux ?

Mais, que dis-je ? Eft-ce à moi de redouter la honte ?
Je t'aime avec fureur, & l'amour la furmonte.
Permets que ton efclave accompagne tes pas.
Traîne moi dans ce camp, où mes foibles appas
Allumérent des feux de difcorde & de haine.
J'enchaînai des Chrétiens .... venge-les & m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'Amante il flatte ma douleur.
Dans fon camp, près de lui s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre & le rang de captive.
J'en prendrai, fans rougir, les vêtemens affreux.
Déjà j'ai dépouillé ces treffes de cheveux

D'un front couvert d'ennuis inutile parure.
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.

Oui, Renaud, laisse-moi voler à tes genoux.
Esclave & dans tes fers mon sort sera plus doux.
Quels soins je te rendrai ! quand le Dieu des batailles
T'entraînera sanglant au pied de nos murailles :
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton sein
D'un fer impénétrable & du plus dur airain.
Moi-même je ceindrai ta redoutable épée.
Enfin, que te dirai-je ? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre, & marchant sur tes pas,
Armide te suivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuirasse pesante,
Ne pourront rassurer ta malheureuse amante.
Craignant à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il est, ton cœur n'en soit percé,
Le sein, le sein tremblant de la fidelle Armide
Contre ces traits mortels te servira d'Egide ;
Heureuse, si bientôt expirante à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux !

Mais que dis-je ? Où m'emporte un espoir qui m'égare ?
Ah ! cruel, je prévois ta réponse barbare :
» Armide, me dis-tu, j'ai dû trahir tes feux.
» J'aime un Dieu moins facile & plus grand que tes Dieux.
» Je suis Chrétien. Ma loi rigoureuse & sévère
» M'accusoit dans les bras d'une femme étrangère.
» Aux pieds d'une Idolâtre, en esclave enchaîné,
» La gloire gémissoit dans mon cœur mutiné.
» Sur des aîles de feu la grace descendüe,
» Chasse enfin le nuage épaissi sur ma vûe.
» De mes sens abusés je connois les erreurs.

» Imite moi ; renonce à des plaisirs trompeurs.
» Ne viens point : vis heureuse en oubliant un traître,
» Qui le fut par devoir, & qui gémit de l'être.
» Je te dis, en pleurant, un éternel adieu.
» Je te plains... mais enfin j'obéis à mon Dieu.

A ton Dieu ! quoi ! c'est toi qui m'opposes son culte ?
Ce n'est donc plus l'amour que ton ame consulte ?
Mais, répon : dans l'instant, où maître de tes vœux,
Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux,
Pourquoi m'avoir caché cet obstacle invincible ?
Ton Dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible ?
Ah ! cruel, libre alors d'aimer ou de haïr,
N'as-tu choisi d'aimer que pour mieux me trahir ?

Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie.
Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucase, au milieu des neiges, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ses antres profonds,
Ou la Mer, en fureur, te roulant dans son onde,
Te vomit sur ses bords pour le malheur du Monde.
Ingrat, il te sied bien de vanter ta vertu,
D'opposer à l'amour un devoir prétendu !
Va, croi moi : désormais cesse de te contraindre.
Tu feignois de m'aimer, & tu feins de me plaindre.
Quand je vois, dans ton cœur, mon amour oublié,
Que m'importent les soins de ta fausse pitié ?
Vis en paix, me dis-tu. Qui ? moi, que je respire !
Arrache donc, cruel, le trait qui me déchire !
Où puis-je la trouver cette tranquille paix ?
Loin de moi, sur tes pas, elle a fui pour jamais.
Ne croi point, cependant, que seule dans les larmes,
Je maudirai l'Amour, & Renaud, & mes charmes.

Eumenide cruelle, attachée à tes pas,
Je te suivrai partout, dans ta tente, aux combats.
Partout te reprochant ton crime & ton parjure,
Je te ferai sentir les tourmens que j'endure.
J'en mourrai: mais bientôt, abusé dans tes vœux,
Tu descendras toi-même au séjour ténébreux,
Et, satisfaite alors, mon ombre ensanglantée
Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée.
Les enfers mugiront de mes lugubres cris.
Voi si tu veux, ingrat, me trahir à ce prix.

Qu'ai-je dit? Vains projets d'une amante insensée!
Qu'un plus doux avenir vient flatter ma pensée!
Ah! Renaud, cher objet des plus tendres amours,
Je vai te faire encor d'inutiles discours.
Mais qu'ils soient pour ton cœur ou pressans, ou frivoles,
L'honneur perdu, craint-on de perdre des paroles?
Va, je ne te hais point; va, je sens que mes pleurs
Dans mon ame attendrie ont éteint mes fureurs.
Quel que soit ton parjure & mon dépit extrême,
Il est faux que j'abhorre, il est trop vrai que j'aime.
Ecoute: tu m'as dit que ta religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne sçais encor quel serment homicide
Te forçoient malgré toi d'abandonner Armide.
Hé bien, connoi l'excès, le pouvoir de mes feux.
Je renonce à mon culte, & j'abjure mes Dieux.
Sois, le mien désormais. Idolâtre ou Chrétienne,
Armide n'aura plus d'autre loi que la tienne.
Détermine, à ton gré, ma créance, mes mœurs.
Je n'examine rien, soit vertus, soit erreurs.
Tes devoirs sont les miens, & je suis tes exemples.
Déjà ton Dieu m'est cher. Condui-moi dans ses Temples;

Heu-

Heureuse, si bientôt par des nœuds éternels
Il unit nos destins au pied de ses autels!
Trop heureuse, en un mot, si par l'amour conduite,
Ta main, sur les débris de Solime détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial!
Si, quittant à jamais un séjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre ébloui de ta gloire,
Assise à tes côtés sur ton char de victoire.
J'ose exiger ce gage & ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet espoir, pour me rejoindre à toi;
Et quel que soit le sort qui m'attende à Solime,
J'y vivrai ton épouse, ou mourrai ta victime.



ARTICLE TREIZIEME.

LE JUGEMENT DERNIER.

Ode. *

OU ſuis-je ! où fuir ! dans la nature
Quels prodiges ſont opérés !
Contre la foible créature
Les Elémens ſont conjurés :
Immobile dans ſa carriére
L'aſtre du jour perd ſa lumiére :
Sous moi quels gouffres entr'ouverts !
O toi ſon auteur & mon pére,
Vas-tu du feu de ta colère
Embraſer ce vaſte Univers ?

Ta voix commandant aux orages
D'exercer leur pouvoir affreux,
La Mer au loin ſur ſes rivages
Roule ſes flots impétueux.

Au

* De Mr. le Marquis de Rochemaure.

Au milieu de la nuit profonde,
Des Cieux, de la terre, & de l'onde,
Je vois ſapper les fondemens.
Dieu puiſſant, tes ordres ſuprêmes
Font ſervir les Elémens mêmes
A la perte des Elémens.

Miniſtres fougueux & fidéles
De ton implacable fureur,
Les vents apportent ſur leurs ailes
L'effroi, le ravage & l'horreur.
Sans ceſſe roulant ſur nos têtes
La foudre au milieu des tempêtes
S'échape enfin de toutes parts,
Et la nature trop coupable,
Sous la main du Dieu qui l'accable,
S'anéantit à mes regards.

Mais quels feux! quel fracas horrible
Confond mes ſens & mes eſprits!
L'univers croule; Dieu terrible,
Je vai périr ſous ſes débris:
Le Ciel nous déclare la guerre;
L'Ange, précédé du Tonnerre,
Paroit dans les airs enflammés:
Il parle, la terre s'entrouvre,

Et des tombeaux qu'elle découvre
Les ossemens sont animés.

Le jour affreux de ta vengeance
Va donc éclairer le réveil
De ces mondains, que l'indolence
Plongea dans un honteux sommeil:
Dans le bien & dans la mollesse,
Ils ne sortoient de leur yvresse
Que pour signaler leur fureur;
Régnons, disoient-ils, par le crime,
Le foible en est seul la victime,
Fut-il jamais un Dieu vengeur.

Ainsi leur audace coupable,
Armée en vain contre nos jours,
Bravoit ton pouvoir redoutable
Par de sacriléges discours:
Confons aujourd'hui leur malice,
Que de ta tardive justice
Ils éprouvent enfin les traits;
Que le juste en toi trouve un père,
L'opresseur un Juge sévère,
Armé pour punir ses forfaits.

Dans ces momens épouvantables,

Que

Que font-ils ces lâches mortels,
Dont les crimes abominables
N'ont pas respecté tes autels?
Spectateurs de tant de prodiges,
Pensent-ils que par des prestiges
Leurs sens se laissent éblouïr?
Que ce bruit, ces eaux, ces feux sombres,
Enfans du hazard & des ombres,
Vont comme elles s'évanoüir.

Non, non, le remords dans leur ame
Préparant déja leurs tourmens,
Y grave avec des traits de flamme
Leurs crimes & leurs châtimens:
Cette affreuse & triste pensée,
A leurs yeux sans cesse tracée,
Redouble l'horreur de leur sort;
Pour se soustraire à ta vengeance,
Ils voudroient que leur existence
Pût s'anéantir par la mort.

En vain de ton pouvoir suprême
Ils pensent éviter les coups;
Entre les bras de la mort même
Ils éprouveront ton courroux:
Leur cœur sacrilége & perfide,

Aux

Aux cris de la veuve timide
Refusa toujours de s'ouvrir,
Et désormais à ta clémence
C'est en vain que leur insolence
Croit pouvoir encor recourir.

Déja de leur derniére aurore
Je vois éteindre le flambeau;
Ce jour affreux ne luit encore
Que pour éclairer leur tombeau:
O terre, sois-nous favorable,
Ouvre-nous ton sein secourable,
Dérobe-nous à l'univers!
Oui, la terre ouvre ses abîmes,
Mais pour fraïer à ces victimes
La sombre route des enfers.

Mais quand des peines éternelles
Vengent sur eux l'homme & ta loi,
Tu te souviens des cœurs fidéles,
Seigneur, qui n'espérent qu'en toi:
Le juste qui sur toi se fonde,
Tandis que la tempête gronde,
Se rassure en voyant le port,
Où la vertu qu'il a chérie,
Dans une nouvelle patrie

Lui fait attendre un meilleur ſort.

C'eſt-là que du bonheur ſuprême
Il va s'abreuver à longs traits.
Les ſources en ſont dans toi-même,
Peuvent-elles tarir jamais ?
Grand Dieu ! C'eſt là que ta juſtice,
A tes élus toujours propice,
Va combler leur félicité,
Et que dans le ſein de ta gloire,
Ils vont célébrer ta victoire
Et ton ineffable bonté.



ARTICLE QUATORZIEME.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE,*

Divis orte bonis &c.

L'Amour & les Dieux propices
Ont couronné tes destins,
César, tu fais les délices
Et la gloire des Romains ;
Mais quelle affreuse Puissance
A leur plus douce espérance
Te dérobe si longtems ?
Vien dégager ta parole
De l'ennui qui les désole ;
Viens affranchir tes enfans.

Que

* Auguste étoit dans les Gaules depuis plus de deux ans ; son retour annoncé & promis avoit été différé ; le Poëte, dans cette Ode remplie de tendresse & de sentiment, exprime à l'Empereur l'impatience que l'Italie avoit de le revoir, & lui fait la peinture du bonheur que sa présence procuroit aux Romains.

Que ta ſplendeur plus chérie
Que n'eſt l'éclat d'un beau jour,
Du Soleil de l'Heſpérie
Annonce enfin le retour!
Quand le Printems fond les glaces,
La Nature a moins de graces
Qu'il n'en brille dans tes yeux;
Tu nous rends Pomone & Flore;
Tes ſeuls regards font éclorre
Les plus chers préſens des Dieux.

Comme une Mére inquiette
Loin de ſon fils qu'elle attend,
Si le Dieu des flots l'arrête
Sur ſon perfide élément;
C'eſt en vain qu'elle intéreſſe
Le Ciel même à ſa tendreſſe,
Rien n'appaiſe ſes ennuis;
Et tremblante au moindre orage
Ses yeux fixent le rivage
Où doit aborder ſon fils.

Telle eſt, Céſar, la Patrie,
Tels ſont nos cœurs pour Céſar;
Le bonheur de l'Heſpérie
Entre à Rome avec ton char;

Tous

Tous nos Dieux qu'il accompagne
Vont fixer dans la campagne
L'abondance & les plaisirs;
On n'y connoit plus les peines,
Cerès a doré nos plaines,
Bacchus comble nos désirs.

Tandis que sur la prairie
Pan fait danser les troupeaux,
Plutus offre à l'industrie
Le tribut de ses travaux;
Amphitrite est sans allarmes,
Le Marchand brave les armes
Du Pirate épouvanté;
La foi du commerce est pure,
Et l'intérêt qu'elle assure
Obéit à l'équité.

Le châtiment suit le crime,
La Loi régne avec les mœurs;
D'une flamme légitime
Nous respectons les douceurs;
En vain l'ombre du mistère
S'offriroit à l'adultère,
Le soupçon même est détruit;
Et la vertu d'une Epouse

Ne

Ne craint point l'humeur jalouse
D'un Epoux qui la chérit.

La sagesse de la Mère
Environne les enfans;
Le fils reçoit de son Père
Le courage & les talents;
Tonnez, féroce Ibérie,
Parthes, Scythes, Germanie,
Préparez, joignez vos coups;
Votre défaite est certaine,
Que peut une audace vaine,
Quand César est avec nous?

Dans le cours de la journée
Nous allons sur nos côteaux
D'une vigne fortunée
Unir le sep aux ormeaux;
Et quand le feu des étoiles
De la nuit parant les voiles
Vient annoncer le repos,
Dans nos paisibles retraites
A table au son des musettes
Nous chantons notre Héros.

Les vins coulent pour ta gloire;
L'air est rempli de nos voeux;

Nous

Nous joignons dans notre hiſtoire
Ton nom à celui des Dieux ;
Telle on vit l'heureuſe Grèce
Des objets de ſa tendreſſe
Diviniſer les honneurs ;
Le ſentiment fut ſon guide,
Les noms de Caſtor, d'Alcide
Se gravoient dans tous les cœurs.

Prince auguſte, Père aimable,
Vien joüir de tes autels ;
Ton palais eſt préférable
Au ſéjour des immortels.
Des concerts de l'Italie
Enten la douce harmonie,
C'eſt le chant de ſon amour ;
Puiſſe-t-il mille ans encore
Commencer avant l'aurore,
Ne finir qu'avec le jour !



NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. DE l'Esprit, 3. vol. in-8. *Paris*, chez *Durand*. Ouvrage plein d'idées neuves, hardies, lumineuses; l'Auteur auroit pu en retrancher quelques-unes, qui ne sont ni vrayes ni utiles, qui ne sont que tristes.

II. Histoire du Bas Empire, par Mr. *le Beau*, Professeur &c. T. 2. Ce 2d. Vol. aussi intéressant que le 1er. contient l'Histoire des fils de *Constantin le Grand*, *Constantin le jeune*, *Constance* & *Constant*.

III. Oeuvres Dramatiques d'*Apostolo Zeno*, traduites de l'Italien, par Mr. *Bouchot*, Professeur en Droit, 2. vol. in-12. *Paris*. Ces deux premiers vol. qui seront suivis de plusieurs autres, contiennent des piéces de théatre, *Merope*, *Nitocris* &c. Cette Traduction nous a paru aussi exacte qu'élégante.

IV. Memoires & Lettres de Henri Duc de Rohan, sur la Guerre de la Valteline, publiés pour la premiére fois, par Mr. le Baron de *Zur-Lauben*, &c. *Paris*. 3. vol. in-12. chez *Vincent*.

V. Essai sur l'Histoire du Droit Naturel, 2. vol. 8. par Mr. *Hubner*, Professeur &c. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Deux Parties. La 1e. traite de l'état & de la notorieté des Loix Naturelles, chez les différens Peuples qui ont habité successivement la Terre. La 2de. contient l'Histoire du Droit Naturel depuis Grotius jusqu'à nos jours.

VI. Notions Philosophiques des vérités fondamentales

les

les de la Religion. Ouvrage didactique, d'un ordre nouveau. *Nancy*, chez *Balthazard*. C'est la 7e. Edition, revuë & augmentée, d'un Ouvrage estimé, qui parut il y a quelques années sous le titre de *Défi général a l'Incrédulité*.

VII. Histoire Générale des Huns, des Turcs, des Mogols & des autres Tartares Orientaux &c. avant & depuis J. C. jusqu'à present; précédée d'une Introducduction contenant des Tables Chronologiques & Historiques des Princes qui ont régné dans l'Asie. Ouvrage tiré des Livres Chinois & des Manuscrits Orientaux de la Bibliotheque du Roi. Les Vol. 4. & 5. Par Mr. de *Guignes*, de l'Académie &c. *Paris*, chez *Briasson*. Ces deux nouveaux Vol. contiennent l'Histoire des *Tartares Mogols*, des *Khans du Kharisme*, des *Cosaques*, des *Kalmoucks* &c.

VIII. Recueil de différentes Piéces de Littérature, par M. L. P. D. G. 1. vol. in-8. *Paris*, chez *Lambert*. Il y a de très-jolies piéces dans ce Recueil, en particulier le *Songe d'Alcibiade*.

IX. Traité Juridico-politique sur les prises maritimes, & sur les moyens qui doivent concourir pour rendre ces prises légitimes, 2. vol. in-12. *Paris*, chez la veuve *De la Guette*. C'est une Traduction de l'Espagnol de Mr. le Chevalier *d'Abreu*.

X. Le Gouvernement admirable, ou la République des Abeilles; & les moyens d'en tirer une grande utilité, 1. vol. in-12. Par M. T. *Simon*. *Paris* chez *Nyon*. C'est une 3me. Edition, corrigée & considérablement augmentée, avec plusieurs planches & figures en taille-douce.

XI. Détails Militaires, par *Durival* le cadet. *Paris*, chez *Lambert*. Cet Ouvrage est divisé en 5. Chapitres, qui traitent de *la levée des Troupes*, de *leur habillement*, *équipement & armement*, *des Grenadiers*, *du Licenciement & de la Reforme*.

XIII.

XII. Histoire de la Vie de Jules-César, suivie d'une Dissertation sur la Liberté, où l'on montre les avantages du Gouvernement Monarchique sur le Républicain, 2. vol. in-12. par Mr. de *Bury*. *Paris*, chez *Didot*. L'Auteur a formé cette *Histoire de la Vie de Jules-César*, de ce qu'en ont écrit *Ciceron*, *Plutarque*, *Suetone*, l'Abbé de *Vertot* &c.

XIII. Table Alphabétique des Dictionnaires en toutes sortes de langues, & sur toutes sortes de Sciences & d'Arts. *Paris*, chez *Chaubert*. Cette Table Alphabétique est précédée d'une Dissertation sur cette question : *Les Dictionnaires se multiplient-ils pour la ruine ou pour le progrès des Lettres?* L'Auteur prouve leur utilité pour les ignorans & pour les savans.

XIV. Géométrie Métaphysique, ou Essai d'Analyse sur les Elémens de l'Etenduë bornée. *Paris*, chez *Herissant*. Cet Ouvrage peut être très-utile à ceux qui commencent l'étude de la Géométrie.

XV. Oeuvres diverses de Mr. *Dulard*, de l'Academie des Belles-Lettres de Marseille. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Le mérite de l'Auteur est connu depuis longtems.

ANGLETERRE.

I. ABrégé de la République de Bodin, 2. vol. in-12. *Londres*, chez *Nourse*. Cet abrégé est à tous égards préférable à l'ouvrage de *Bodin*.

II. *Sketches, or Essais on various subjects.* Esquisses, ou Essais sur differens sujets. Par *Launcelot Temple*. *Londres*, chez *Rivington*. Les sujets traités dans cet ouvrage sont très-intéressans; il s'agit du *Langage*, du *Genie*, de *la Physionomie*, des *Préjugés politiques* &c.

III. *Alpha and Omega, a Poëm.* Alpha & Omega, Poëme, par *Louis Jones*. *Londres*, chez *Davey*. Il y a de très-beaux endroits dans ce Poëme.

IV. *A Review of the principales questions &c.* Examen des principales questions & difficultés qui se trouvent dans la Morale, particuliérement celles qui regardent l'origine de nos idées de la vertu, sa nature, ses fondemens, son raport avec la Nature Divine, l'obligation qu'elle impose, les qualités qui la constituent & les sanctions qui l'accompagnent. Par *R. Price. Londres*, chez *Millian.* Excellent.

V. *A Collection of Sermons* &c. Recueil de Sermons sur des matiéres importantes, par *Ebenezer & Ralph Erskine. Londres* chez *Dilly.* C'est une 3me. Edition, en 3. volumes in-8.

VI. *Observation on the disorder &c.* Observation sur la Fistule Lachrymale. Par *Pott. Londres* chez *Hitch.*

VII. *A Serious Addreſs* &c. Avis important au Public sur les moyens les plus surs d'écarter les dangers de l'Inoculation. *Londres*, chez *Cooper.*

VIII. *Some Enquiries* &c. Recherches sur les premiers habitans de l'Europe, leur langage, leur Religion &c. Par un *Membre de la Societé des Antiquaires. Londres*, chez *Rivington.*

IX. *The Life of Erasmus.* La Vie d'Erasme, par Jean Jortin. *Londres*, chez *Whiston.*

X. *An Estimate of the Manners* &c. Appréciation des Mœurs & des Principes du Tems, 2d. vol. *Londres*, chez *Dodsley.* Ce 2d. vol. de l'excellent Ouvrage du Docteur *Brown* que nous avons annoncé dans un des vol. précédens, soutient bien la réputation que l'Auteur a méritée par le 1er.

XI. *Mathematical Essays* &c. Essais de Mathématique. Par B. *Donn. Londres* chez *Johnston.* Ce premier volume contient tout ce qui regarde l'Arithmetique théoretique & pratique.

XII. *The Case of the Demoniacs* &c. Discours sur les Dé-

Démoniaques dont il est parlé dans le Nouv. Testament. Par *Nat. Lardner. Londres*, chez *Henderson*. L'Auteur soutient l'opinion très-vraisemblable, que les Démoniaques étoient des gens attaqués de quelques maladies qu'on attribuoit aux Démons.

XIII. *Vinsorium Nemus. Carmen. Londres*, chez *Wilson*. C'est une traduction en vers Latins de *la Forest de Vindsor* du fameux Pope.

ITALIE.

I. VErsi sciolti di tre excellenti Moderni Autori &c. Poësies non rimées de trois excellens Auteurs modernes, précedées de quelques Lettres qui n'ont point encore paru, 1. vol. in-4°. *Venise*. Ces trois Auteurs sont Messieurs *Frugoni*, *Algarotti* & *Bettinelli*. Dans les Lettres, ils censurent la superstitieuse vénération que les Italiens ont pour *le Dante*, *Petrarque* &c. qui va jusqu'à admirer leurs défauts. Les pieces de Poësie nous ont paru très-intéressantes.

II. Poësies du Docteur Gatteschi. *Florence*, chez J. B. *Stecchi*.

HOLLANDE.

I. LEs Vies des plus illustres Philosophes de l'Antiquité, traduites du Grec de Diogene Laerce. 3. vol. in-12. *Amst.* chez *Schneider*. C'est une bonne traduction d'un Ouvrage très-médiocre.

II. *Jean-Jaques Rousseau*, Citoyen de Geneve, à *Mr. D'Alembert* Membre des Académies &c. &c. sur son article *Geneve* dans le 7e. vol. de l'*Encyclopédie*, & particuliérement, sur le projet d'établir un théatre de Comédie en cette ville. *Amsterdam*, chez M. M. *Rey*. C'est l'ouvrage d'un vrai Philosophe, d'un bon Citoyen, & d'un Ecrivain supérieur. Il justifie très-bien l'épigraphe, *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.*

III.

III. Le Pére de Famille, Comédie en 5. actes & en prose, avec un Discours sur la Poësie Dramatique. *Amst.* Les deux 1ers. Actes de cette Comédie de Mr. Diderot, nous ont paru très-intéressans. Le Discours sur la Poësie Dramatique est, suivant nous, un Chef-d'œuvre.

GENEVE.

I. ESsai sur le bonheur. 1. vol. in-12. Chez les Fréres *Philibert.* Deux Parties. Dans la 1ere on examine quels sont les maux dont les hommes peuvent se plaindre. Dans la 2de. Quels sont les biens dont ils devroient se féliciter. L'intention de l'Auteur est toujours bonne, mais les raisonnemens ne la secondent pas toujours.

II. Les Gouttes Glaciales Helvetiques, éprouvées dans nombre de maladies; & Traité sur l'usage des Gouttes Mercurielles dans tous les maux vénériens; Par Mr. *Langhans*, Docteur en Med. & Medecin pensionné de la Ville & République de Berne. *Geneve*, & se vend à *Lyon* chez *Bruyset.* Des expériences sans nombre, attestées par des gens dignes de foi, tels que l'illustre Mr. de *Haller*, démontrent l'utilité de cet Ouvrage & des remédes qui y sont indiqués.

III. Sermons traduits de l'Anglois de *Doddridge.* 1. vol. in-8. *Geneve*, chez *les Freres Philibert.*

AVERTISSEMENT.

Le prix des Souscriptions pour le *Choix Litteraire* sera toujours de 6. Liv. de France pour les 4. Volumes qui paroitront dans le courant de l'année 1759. On les donnera au même prix à ceux qui prendront les 16. Volumes qui ont paru; il n'en reste qu'un petit nombre d'exemplaires complets.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin du seiziéme Tome.